This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The
University of California
Library

H. Morse Stephens

University of California

Général LEGRAND-GIRARDE

TURENNE

EN ALSACE

CAMPAGNE DE 1674-1675

Médaille commémorative de la bataille de Turckheim

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5—7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1910

UNIV. OF
CALIFORNIA

TURENNE

EN ALSACE

Général LEGRAND-GIRARDE

TURENNE

EN ALSACE

CAMPAGNE DE 1674-1675

Médaille commémorative de la bataille de Turckheim

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5—7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1910

DC130
T9L4

HENRY MORSE STEPHENS

AVANT-PROPOS

I

Sur la vieille route du col de Bussang, à quelques pas du tunnel unissant en ce point les deux versants des Vosges, et qui, depuis 1871, marque notre frontière temporaire, une habitation modeste attire le regard par cette inscription : « Turenne a couché dans cette maison le 16 juin 1675 ».

A moins d'avoir présente à l'esprit toute l'histoire du maréchal, on ne songe pas à mettre en doute l'exactitude de la tradition locale qui s'est ainsi perpétuée. On rapproche la date inscrite de celle du 27 juillet de la même année, où Turenne devait trouver à Salzbach une mort glorieuse. On en conclut que le héros passa la dernière nuit de son séjour en terre lorraine, au milieu de cette riante vallée des Vosges, là même où, l'année précédente, au cours d'une campagne glorieuse, il avait atteint l'apogée de son génie.

La tradition toutefois est fausse, et le 16 juin 1675, Turenne se trouvant sur la rive droite du Rhin, à Wilstett, aux prises avec Montecuccolli, n'a pu, cette nuit-là, coucher à Bussang.

L'erreur commise est heureuse cependant, car elle conduit à reporter la pensée sur l'un des plus illustres soldats qui honorent les armes françaises, celui

864663

auquel on attribue cette parole dont en 1674 il sut faire une vivante réalité : « Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en deçà du Rhin en Alsace (1). »

Deux siècles plus tard, hélas ! de douloureux événements sont venus détruire l'œuvre de Turenne et arracher à la France les provinces d'Alsace et de Lorraine.

Dans la lutte soutenue en 1870, un grand patriote s'efforça, lui aussi, de ne point laisser un homme en repos, tant que l'ennemi foulait notre sol. S'il n'a pu accomplir sa tâche, il nous a tracé du moins le devoir « d'y penser toujours ».

Il a semblé que l'étude de la campagne de 1674, suggérée par l'inscription de Bussang, répondait à cette pensée. On y trouve de réconfortants enseignements, dont la portée dépasse la période à laquelle ils se rattachent.

II

Une guerre de Louis XIV évoque, en général, l'idée d'un siège; les places fortes sont alors si nombreuses en France et dans les pays voisins, qu'une campagne ne peut se poursuivre sans attaque et défense de forteresse, ouverture de tranchée, couronnement de chemin couvert, assaut et chamade battue.

Vauban a si bien perfectionné l'art d'attaquer les places qu'il peut prédire presqu'à coup sûr la durée de leur résistance. Le Roi prend plaisir à cette guerre où

(1) La Fare, *Mémoires*, p. 131.

son ingénieur lui assure un succès certain, il s'engage volontiers en personne dans ces opérations, où sa dignité n'aura pas à souffrir d'un échec.

Les courtisans, qu'on trouve partout, même à l'armée, les ministres flattent le penchant du Roi; ils y trouvent leur compte, puisqu'à mener ainsi la guerre on n'éprouve presque jamais de déceptions.

Cependant, une au moins des campagnes de Louis XIV sort du cadre dans lequel on s'est habitué à les voir enfermer. Elle se passe dans un pays semé de villes fortes, et l'on semble les ignorer. Au lieu de se couvrir en occupant des postes, l'armée française marche droit à l'ennemi, l'attaque et toujours avec succès. L'hiver venu, nos troupes s'enfoncent dans la montagne, exécutent une longue marche et, tandis que, selon la coutume, l'adversaire s'établit en quartiers, elles le surprennent et lui infligent une défaite qui le chasse du royaume.

Le Roi n'est pas présent à cette armée, il conduit pendant ce temps la seconde conquête de la Franche-Comté où, l'une après l'autre, les places fortes tombent devant lui. C'est en 1674, et tandis que l'ancienne province des États de Bourgogne, soumise une première fois par Condé en 1668, se réunit définitivement à la France, notre frontière d'Alsace subit un rude assaut. Là sont des provinces tout récemment acquises, que leurs anciens possesseurs voudraient reconquérir. Le Roi, au début, ne peut opposer à ses ennemis que des forces restreintes, mais conduites par un chef qui, à lui seul, vaut une armée. Turenne est alors âgé de soixante-trois ans, il fait la guerre depuis un demi-siècle; chez lui, la vigueur du corps

est intacte et semble donner une seconde jeunesse à la pensée.

De sa longue expérience, le maréchal va dégager une méthode de guerre nouvelle; elle rompt en visière avec celle qu'on pratique alors. Comme Condé à Rocroi, comme Bonaparte en Italie, il sortira des chemins battus; ce n'est point par ignorance; nul mieux que lui ne les connaît et n'en a relevé les défauts. C'est un éclair de génie qui illumine son cerveau et va une fois de plus en faire jaillir la victoire.

Bussy-Rabutin, qui ne l'aimait guère, mais qui, toutefois, lui rendit justice après sa mort, dit de lui :

« Jusqu'aux huit dernières années de sa vie, il avait été plus circonspect qu'entreprenant, mais, voyant que la témérité était à la mode, il ne se ménagea plus tant qu'il avait fait : et, comme il prenait mieux ses mesures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna.

« Sa prudence venait de son tempérament et sa hardiesse de son expérience (1). »

Ceci est une esquisse; voici maintenant un portrait de maître, que son auteur a placé dans le tableau de la bataille des Dunes; on peut l'en détacher pour servir de frontispice à l'étude de la campagne de 1674.

« Nous avons déjà essayé de mettre en relief certains traits de ce robuste génie. Ici encore, ils vont reparaître plus nettement accentués : la précision du calcul, la sûreté du jugement, le don d'apprécier le temps aussi exactement que la distance, la faculté plus rare encore de ne laisser échapper aucun indice

(1) *Mémoires*, année 1653, t. I, p. 345. Édition L. Lalanne.

de la résolution que le cerveau enfante. Au moment voulu, son plan sort tout machiné, inconnu de tous; il échappe ainsi aux funestes contre-ordres de la dernière minute; l'événement ne le surprend pas, et il ne devance pas l'heure, commençant à point nommé, au lieu, à l'instant qu'il a choisis, et alors la vigueur de l'exécution révélera la netteté de la pensée, la supériorité du caractère. Les impatients, qui ne voient pas venir l'ordre, trop longtemps attendu à leur gré, se méprennent sur cette sagesse; et quand enfin le chef ouvre la bouche, cherchant ses mots, le tour qu'il emploie, parfois concis jusqu'à l'obscurité, donne encore une fois le change; cette parole hésitante semble trahir un esprit incertain, beaucoup y sont pris (1). »

III

On ne trouvera dans la présente étude que le résumé succinct des opérations tactiques. Il eût été, sans doute, fort intéressant de reconstituer avec leur physionomie exacte les trois batailles principales de cette campagne : Sinsheim, Ensheim, Turckheim; mais pour mener à bien un pareil travail, il eût fallu disposer de documents qui ont fait défaut. On ne possède du côté français que les comptes rendus de Turenne au Roi ou à Louvois, à la suite de chacune de ces affaires, et ils n'en donnent que les grandes lignes, parfois même d'une manière assez confuse. La relation de Deschamps, la meilleure que nous ait

(1) Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 14.

*

laissée un contemporain, n'est pas plus explicite. C'est à l'aide de ces documents que Ramsay d'abord, Grimoard et Beaurain ensuite, ont reconstitué les batailles avec plans à l'appui.

Or, ces derniers ne donnent pas l'impression de l'exactitude, on peut s'en rendre compte par les reproductions jointes au présent travail; les récits qui les accompagnent ne contiennent aucune indication relative aux heures des mouvements; on ne les trouve pas non plus dans les comptes rendus du maréchal.

En outre, si l'on se rappelle que Sinsheim a été surtout un engagement de cavalerie, qu'à Ensheim cette arme a joué aussi un rôle fort important, on admettra sans peine que des relations et des plans établis plus d'un siècle après les événements, et sur des bases incertaines, ne peuvent donner de la vérité qu'une image approchée.

Pour contrôler de pareils documents, il faudrait mettre en regard, des renseignements du même ordre, venant de l'ennemi. Il ne paraît pas que leur étude ait donné beaucoup de résultats, car les plans mis à l'appui du dernier ouvrage allemand paru (celui de M. Tschamber) sont très visiblement inspirés de ceux de Ramsay; ils n'ont pas plus de valeur que ces derniers.

Une exception doit être faite cependant pour la bataille de Turckheim, qui a donné lieu à plusieurs études modernes fort intéressantes, faites sur place. Dans cette affaire d'ailleurs, l'infanterie a joué le rôle principal et on peut plus aisément reconstituer ses mouvements que ceux de la cavalerie. En suivant attentivement le récit très étudié de M. de Kortz-

fleisch, on se rend compte, toutefois, que bien des points importants restent encore douteux.

Ne pouvant atteindre la vérité, on a renoncé à donner un nouveau récit aussi incertain que les précédents. Il n'y a pas à le regretter, si l'on cherche surtout, dans l'étude des faits de guerre anciens, des enseignements dont on puisse tirer parti de nos jours. La conception de la guerre, la conduite générale des opérations, le caractère et l'influence morale du chef, voilà ce qui, chez Turenne, doit retenir l'attention et peut servir de guide aujourd'hui encore.

Mais la disposition des unités sur le champ de bataille, l'emploi des armes et leur action ont subi depuis le dix-septième siècle de tels changements, qu'une étude minutieuse de la tactique de cette époque ne nous fournirait aucun enseignement profitable.

L'historien y trouverait la satisfaction de sa curiosité, à condition de ne pas se montrer trop exigeant sur l'exactitude.

Voilà pourquoi on s'est attaché aux grandes lignes de la campagne et surtout à ce qui touche au caractère de Turenne, l'un des hommes de guerre les plus dignes d'admiration, l'un des plus complets dont s'honore la France, un de ceux à qui le monde entier rend hommage, sans qu'aucune ombre vienne ternir sa mémoire.

Remiremont, 1909.

BIBLIOGRAPHIE

On n'entreprendra pas de donner ici une bibliographie complète de la campagne de 1674; mais il est nécessaire de citer les auteurs auxquels on a emprunté les éléments de la présente étude, en faisant ressortir le parti qu'on en peut tirer.

Turenne a écrit des *Mémoires* qui s'arrêtent à la campagne de 1658; ils ont été réunis, dans une édition Hachette de 1872, à un *Précis des guerres du Maréchal,* par NAPOLÉON. L'Empereur en a marqué les traits principaux dans des croquis rapides et y a joint des observations critiques du plus haut intérêt. Il faut chercher là l'opinion du maître des maîtres sur un de ses devanciers, plutôt que des faits exposés avec minutie et soin scrupuleux de l'exactitude.

Les *Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne en Allemagne,* par DESCHAMPS (1675), sont dus à un officier de l'armée du maréchal, qui a écrit aussitôt après les événements. Ils offrent donc l'attrait du témoignage immédiat d'un acteur placé pour bien voir et bien juger. Le récit en est simple, concis; il a manifestement servi de guide aux auteurs subséquents qui l'ont parfois suivi presque à la lettre.

Le marquis DE LA FARE, lui aussi, a été sous les ordres du maréchal dans ses deux dernières campagnes, mais seulement à partir de la seconde moitié de celle de 1674. Ses *Mémoires et Réflexions* (1716) permettent de préciser certains points. On s'est servi de l'édition Raunié de 1884.

L'*Histoire du vicomte de Turenne,* par l'abbé RAGUENET, a été écrite à la demande et sous les yeux du cardinal de Bouillon, neveu du maréchal, qui possédait sans doute un grand nombre de documents de la succession de son oncle. L'œuvre, laissée

longtemps manuscrite, fut publiée en 1779. C'est un panégyrique de Turenne et on n'en peut accepter toutes les assertions sans contrôle. Cette remarque s'applique avec plus de force encore aux additions faites par un auteur inconnu, à une édition de 1806. Le désir d'exalter les vertus de Turenne y a certainement fait dépasser les limites de l'exactitude historique.

L'abbé Raguenet a donné des récits de bataille accompagnés d'un luxe de détails qui convient mieux à la littérature qu'à l'histoire militaire.

La *Vie du vicomte de Turenne,* par DUBUISSON, premier capitaine et major du régiment de Verdelin, La Haye, 1688, est un fatras compact et mal ordonné, émaillé d'erreurs. L'auteur ne reproduit que deux documents soi-disant originaux : ce sont les lettres échangées en 1674 entre l'Électeur palatin et Turenne, à la suite de quelques exactions commises par la troupe (1). Si on les compare aux textes véritables que donne Beaurain, on peut constater qu'elles sont absolument fantaisistes. Cette histoire offre, en outre, un trait particulier : l'absence complète de dates, sauf celle de la naissance de Turenne.

L'*Histoire du vicomte de Turenne,* par RAMSAY (1735), a eu de nombreuses éditions (on s'est servi de celle de 1773); elle contient des emprunts au travail de Deschamps et de Raguenet; mais les renseignements qu'on y peut puiser, surtout pour ce qui a trait aux relations de Turenne avec Louvois en 1674, ne sont pas tous exacts. Ils ont eu plus de succès qu'ils n'en méritaient et ont été reproduits fréquemment sur la foi de leur premier éditeur.

L'*Histoire des quatre dernières campagnes du Maréchal de Turenne,* par le chevalier DE BEAURAIN (1782), a été rédigée par le comte de Grimoard, qui fut général de division en 1793, après avoir été attaché au cabinet du roi Louis XVI. Grimoard aurait refusé de laisser mettre son nom sur le travail qu'il avait fait en collaboration avec le chevalier de Beaurain, en raison des coupures et altérations que la censure lui imposait.

L'œuvre de Grimoard est très sérieuse; on sent que l'auteur a connu la correspondance du maréchal et s'en est inspiré.

On doit au même Grimoard deux publications fort intéres-

(1) P. 444 et suiv.

santes : la *Collection des lettres et mémoires du maréchal de Turenne* (1), la partie militaire des *Œuvres de Louis XIV* (2).

La « collection » a été contrôlée sur les documents originaux des Archives de la Guerre; ce rapprochement ne fait ressortir que de légères divergences. Certaines pièces se trouvent dans les deux publications, parfois tronquées dans la seconde; on trouve, en revanche, dans celle-ci des lettres du Roi à Turenne, qui manquent à la première.

Les Mémoires de l'abbé DE CHOISY et surtout la *Relation de la Cour de France en 1690*, par SPANHEIM (édition E. Bourgeois), permettent d'éclaircir certains points des relations entre Turenne, Louvois et leurs contemporains.

Parmi les ouvrages français modernes, utiles à consulter, on peut citer :

L'*Histoire de Louvois*, de Camille ROUSSET, qui donne de précieux renseignements sur l'organisation de l'armée française et sur les rapports de Turenne avec Louvois;

L'*Histoire des Princes de Condé* (3), où le duc D'AUMALE ne relate les faits de la campagne de 1674 dans les Vosges et sur le Rhin que d'une manière sommaire, mais cependant en traits où se révèle la main d'un maître. On y trouve d'intéressantes indications sur les rapports entre Turenne et le grand Condé et sur les relations de tous deux avec Louvois;

L'*Histoire de Lorraine*, par DIGOT. Nancy, 1856;

L'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, du comte D'HAUSSONVILLE. Paris, 1860;

Les *Anciennes guerres de Lorraine*, par CHARTON. Charmes, 1863;

Les *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, 1868 et années suivantes;

L'*Extrait des comptes des anciens Grands Echevins de Remiremont*, manuscrit appartenant à M. Bernard Puton, procureur de la République à Remiremont, qui a bien voulu nous le communiquer avec une obligeance dont nous tenons à le remercier ici.

Ces derniers documents permettent de préciser certains points

(1) 1782 (2 vol. in-folio).
(2) 1805 (6 vol. in-8).
(3) Tome VII.

intéressant l'occupation de la région des Vosges par les troupes de Turenne ou celles du duc de Lorraine;

Turenne, par M. Le Roy (1), exposé fort intéressant de l'ensemble des campagnes du maréchal;

Le *Précis des campagnes de Turenne* (2), dû à un écrivain militaire français des plus autorisés, présente sous une forme aussi claire qu'agréable un exposé parfaitement exact de la campagne de 1674, dégagé des erreurs trop aisément acceptées ailleurs.

Pour la partie diplomatique de la campagne, on peut consulter avec intérêt le *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France* (3), par M. André Lebon, qui contient les instructions du marquis de Béthune, envoyé français auprès de l'Électeur palatin;

Le *Grand Électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg*, par M. A. Waddington. Paris, 1908;

La *Campagne de Turenne en Allemagne*, de M. des Robert (4).

Avec ces publications, on a consulté aussi les Archives de la Guerre où se trouve la correspondance originale de Turenne avec Louvois ou ses lieutenants; ces documents constituent la base de toute étude d'une campagne.

Les Archives des Affaires étrangères et, notamment, les papiers du duc de Vitry contiennent des renseignements fort intéressants.

La campagne de 1674 a fait l'objet de nombreuses publications en Allemagne.

Frédéric II l'examine à grands traits dans ses *Mémoires pour l'histoire de la Maison de Brandebourg* et son *Art de la guerre* (on s'est servi de l'édition de 1760, Neuchâtel).

Peter, *Der Krieg des Grossen Kurfürsten gegen Frankreich, 1672-1675* (5).

Isaacsohn, *Der Deutsch-franzosische Krieg im Jahre 1674* (6).

Rocholl, *Der Grosse Kurfürst von Brandenbourg im Elsass (1674-1675)* (7). Ces ouvrages sont les plus connus.

(1) 1896.
(2) Bruxelles, 1888.
(3) Tome VII.
(4) Nancy, 1903.
(5) Halle, 1870.
(6) Berlin, 1871.
(7) Strasbourg, 1877.

VERDY DU VERNOIS y a consacré une partie fort intéressante de ses *Études de guerre*, s'attachant plutôt aux enseignements à tirer des faits qu'à l'exposé de ceux-ci.

Der Oberelsassische Winterfeldzug 1674-1675 und das Treffen bei Turckheim, par le lieutenant-colonel VON KORTZFLEISCH (1), est une étude extrêmement fouillée de la dernière partie de la campagne. L'auteur s'est documenté non seulement auprès des historiens précédents, mais aussi aux sources originales et son exposé est aussi clair que complet.

Les nombreuses citations qui lui sont empruntées ici, sont la preuve de la valeur attachée à cette œuvre, où l'on a relevé cependant quelques divergences avec les documents français.

Der Deutsch-franzosische Krieg, 1674-1675, par M. TSCHAMBER (2), est une nouvelle contribution à l'étude de cette campagne, qui témoigne de l'intérêt qu'on y prend de l'autre côté du Rhin. Il s'agit, en effet, pour les Allemands, de rattacher la situation présente de l'Alsace à celle qui a précédé la réunion de cette province à la France, et de faire ressortir, si faire se peut, les liens qui existaient entre elle et le Brandebourg. A l'occasion, aussi, on exhume les incidents de nature à montrer les Français en Alsace sous un jour défavorable.

Une pareille œuvre touche à la fois à la polémique et à l'histoire; aussi, malgré les sources nombreuses auxquelles a puisé l'auteur, ne peut-on accepter sans examen toutes ses assertions. C'est ainsi, par exemple (3), qu'il a découvert dans les archives secrètes et d'État de Stuttgard, une gazette manuscrite, contenant un rapport, en date du 9 septembre 1673, du bailli de Hornberg, lequel relate un fait, jusqu'alors inconnu, de l'histoire de Louis XIV.

Lors du voyage du Roi en Alsace, aux mois d'août-septembre 1673, une avant-garde française de 3.000 hommes aurait été surprise, et en grande partie massacrée, par les troupes espagnoles de Franche-Comté. Le Roi, accompagné de la Reine et d'une nombreuse suite, était alors sur le chemin du retour de Brisach à Nancy; il aurait couru un grand danger, n'aurait pu s'échapper qu'avec deux personnes seulement et se serait

(1) Strasbourg, 1904.
(2) Huningue, 1906.
(3) TSCHAMBER, p. 21.

enfui vers la place de Brisach à la porte de laquelle il arrivait vers minuit. Le gouverneur, pressentant un coup de main des Impériaux, se trouvait sur les remparts; il aurait reconnu la voix du Roi et aurait fait aussitôt ouvrir la porte. Louis XIV aurait défendu qu'on lui adressât aucun compliment et, seul, le capucin chargé de dire une messe d'actions de grâces aurait eu accès auprès de sa personne. On ne dit pas ce que serait devenue la Reine et toute la suite dans cette fuite précipitée.

L'auteur n'indique ni le lieu ni la date de cet événement, mais croit pouvoir l'identifier avec une surprise des troupes françaises par les Impériaux, qui se serait passée à Beblenheim le 8 novembre 1673 et dont il a trouvé mention dans l'*Histoire de Brisach*, par ROSMANN et ENS (1851).

Beblenheim est en effet sur la route de Brisach à Sainte-Marie-aux-Mines, que suivit Louis XIV, mais c'est à peu près, de toute l'histoire, le seul point qui ne soit pas invraisemblable.

On peut remarquer d'abord l'impossibilité de trouver dans une gazette du 9 septembre le récit d'un événement qui ne devait se passer que le 8 novembre, soit deux mois plus tard. On ne saurait donc invoquer à l'appui du récit du bailli de Hornberg le témoignage de Rosmann et Ens.

En outre, un combat où 3.000 hommes sont engagés d'un côté et mis en déroute, constitue, pour l'époque, une vraie bataille. On ne trouve trace nulle part d'un événement de ce genre.

Enfin le voyage du Roi en Alsace a eu son historiographe, Pelisson, qui ne souffle mot de la soi-disant aventure. En admettant qu'il ait gardé le silence par ordre, il eût fallu que chacun en fît autant. Or, la suite du Roi était nombreuse et il s'y trouvait entre autres une très proche parente : la Grande Mademoiselle, qui a précisément donné dans ses *Mémoires* des détails circonstanciés sur cette partie du voyage. Elle relate la situation pénible de certains habitants forcés de quitter leur demeure; la peur que lui fit éprouver le passage du Rhin; son impression sur la ville de Brisach : en un mot, c'est un récit détaillé des incidents de route, et non un panégyrique du souverain.

Il n'est pas question un seul instant, dans ces *Mémoires*, d'un

(1) Édition Chéruel, t. IV, p. 338 et suivantes.

engagement militaire, dont la petite-fille d'Henri IV aurait certainement gardé le souvenir; elle avait fait ses preuves pendant la Fronde. Il n'est fait nulle mention de la fuite du Roi ni de la dispersion de sa suite.

On est donc en droit de dire que le fait nouveau découvert par M. Tschamber dans les papiers du bailli de Hornberg, n'est pas de nature à justifier la revision de cette partie de l'histoire de Louis XIV.

Si donc l'auteur allemand a disposé de sources originales nouvelles et a pu y puiser largement, il est permis d'en contester et la valeur historique, et les conclusions à en tirer.

Le bailli de Hornberg récoltait les histoires qu'on lui apportait et ne cherchait pas sans doute à en contrôler l'exactitude; le fait de les avoir consignées par écrit ne suffit pas à leur donner un cachet d'authenticité.

Par ce seul trait, il sera permis, sinon de juger l'œuvre entière de M. Tschamber, tout au moins de conserver des doutes sur la valeur des assertions de l'auteur, lorsque celles-ci sont en contradiction avec les données historiques admises jusqu'à ce jour et ne peuvent s'étayer sur des témoignages se contrôlant les uns les autres.

TURENNE

EN ALSACE

CAMPAGNE DE 1674-1675

CHAPITRE I

LES ENNEMIS DE LA FRANCE

L'année 1673 n'avait pas été heureuse pour les armées françaises, nous avions dû abandonner presque complètement les Pays-Bas. Turenne avait été contraint d'évacuer la rive droite du Rhin et, sur la rive gauche, le pays au nord de l'Alsace. Bonn, faute d'un secours suffisant, était tombé aux mains des Impériaux.

Le congrès, réuni à Cologne pour traiter de la paix, traînait en longueur et les intrigues auxquelles se livraient certains de ses membres allaient fournir bientôt un prétexte pour rallumer la guerre avec une force nouvelle.

Le comte de Lisola, représentant de l'Espagne, se rendait à Liège et tentait d'y soulever la population contre son souverain légitime, l'archevêque de Cologne. Louvois se proposait de le châtier, lorsqu'un attentat contre le droit des gens fut commis par les troupes impériales. Le 14 février, en plein jour, le prince Guillaume de Furstemberg, repré-

sentant de l'archevêque de Cologne, était enlevé et conduit à Vienne en prisonnier. On n'avait à lui reprocher que ses sympathies pour le roi de France. Peu de temps après, l'Empereur faisait piller un convoi d'argent destiné à la garnison française de Neuss. Louis XIV retira son plénipotentiaire du congrès, la guerre était de nouveau déclarée.

Nous n'avions devant nous, sur le Rhin, que les Impériaux et les troupes du duc Charles IV de Lorraine; mais de nouveaux ennemis allaient se joindre à eux.

Un de ceux autour duquel se nouaient le plus d'intrigues : l'Électeur palatin, allié à la Maison de France par le mariage de sa fille avec Monsieur, frère du Roi avait souffert du passage de nos troupes dans ses États. En représailles, il avait conclu avec l'Empereur un traité secret par lequel il lui livrait Germersheim et acceptait de recevoir les troupes impériales.

La situation des États de ce prince et notamment celle de la place de Germersheim leur donnait une importance capitale pour la suite des affaires. Aussi Louis XIV essaya-t-il de ramener l'Électeur Charles-Louis à de meilleurs sentiments et, dans ce but, il lui dépêcha le marquis de Béthune en ambassadeur.

Le but assigné à ce dernier était de détacher l'Électeur de la cause de l'Empire. Pour y arriver, il devait offrir l'appui du Roi à l'Électeur palatin dans le règlement du différend survenu entre lui et l'Électeur de Mayence, à propos de la succession du duc de Simmern.

Il exprimerait à l'Électeur la peine que S. M. avait éprouvée en apprenant les désordres commis par ses troupes, il offrirait de l'en dédommager pécuniairement sur l'indemnité que le Roi tirerait des Hollandais après la guerre et promettrait au besoin un subside immédiat. Il ferait connaître enfin que le Roi n'ignorait rien du traité conclu par l'Électeur avec l'Empire et mettrait en relief les dangers qui menaçaient le Palatinat si la guerre éclatait. En abandonnant l'alliance avec l'Empire, l'Électeur s'assurerait,

au contraire, les bonnes grâces du Roi et obtiendrait son appui dans tous ses intérêts (1).

La diplomatie du marquis de Béthune échoua dans cette entreprise difficile et l'Électeur resta fidèle à son traité avec l'Empire. Les négociations se poursuivirent d'ailleurs en même temps que les premières opérations de la campagne.

Le roi d'Angleterre, Charles II, notre allié de l'année précédente, avait signé avec les Hollandais un traité de paix. Le 19 février, il se retirait de la lutte. Toutefois, il laissait dans nos rangs, celles de ses troupes qui s'y trouvaient déjà, et on verra, par la suite, avec quelle vaillance elles combattirent.

L'Empereur chercha à amener à la défense de sa cause le plus grand nombre possible d'États allemands; dans ce but, il assembla à Ratisbonne la diète de l'Empire (2) et obtint d'elle, le 24 mai 1674, la déclaration de la guerre fédérale contre la France.

Il réussit à entraîner l'Électeur de Brandebourg, dont le concours était éminemment désiré en raison de l'importance des forces qu'il pouvait mettre en ligne. Frédéric-Guillaume avait, le 6 juin 1673, à Vossem, conclu avec le roi de France un traité aux termes duquel il s'engageait (art. I) « à ne donner à l'avenir aucun secours aux ennemis de Sa Majesté quels qu'ils puissent être ». Mais, en vertu de l'article IX, il avait les « mains libres » en cas d'attaque de l'Empire, « à condition toutefois que S. M. ne sera pas censée attaquer ledit Empire, si elle se trouvait obligée de porter ses armes en Allemagne et d'agir contre tout prince dudit Empire, quel qu'il pût être, qui voulût attaquer

(1) A. LEBON, *Instructions données aux ambassadeurs de France*, t. VII, p. 385 et suiv.

(2) FRÉDÉRIC II (*Histoire de mon temps*, t. I, p. 49) caractérise ainsi la haute assemblée de l'Empire : « Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étaient jadis. C'est une assemblée de publicistes, plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune... »

Sa Majesté, ou donner assistance à ses ennemis, contre le traité de la paix de Munster ». Grâce à l'ambiguïté de cette rédaction, le Grand Électeur crut pouvoir reprendre sa liberté et venir en aide à l'Empereur sur un théâtre d'opérations où il avait l'espoir de commander en chef (1).

Mais, si son désir de briller était assez grand pour lui enlever toute hésitation, une autre circonstance ralentissait son zèle : il se sentait menacé par la Suède, notre alliée, dont l'intervention à l'est de ses États était toujours à craindre; aussi la marche du contingent de Brandebourg fut-elle lente; on ne le verra intervenir qu'à l'automne de 1674.

D'autres princes allemands suivirent la bannière impériale; on a cité déjà l'Électeur palatin; il faut y ajouter : l'évêque de Munster, dont les troupes depuis plusieurs années combattaient à côté des nôtres; l'Électeur de Co-

---

(1) M. WADDINGTON (*op. cit.*), à qui est emprunté le texte ci-dessus du traité de Vossem, relate les jugements contradictoires auxquels a donné lieu la conduite du Grand Électeur abandonnant en 1673 ses alliés de Hollande et d'Espagne pour leur ennemi le roi de France. Il conclut (p. 313) que « la vérité est entre les extrêmes » et que l'Électeur « a cru la paix indispensable et s'y est résolu avec la promptitude de son tempérament d'impulsif ». Examinant plus loin (p. 347) la volte-face opérée par ce prince, le 1er juillet 1674, lorsqu'il conclut une nouvelle alliance avec la Hollande et l'Empire contre la France, il admet que « l'obscurité de l'article IX de Vossem permettait des interprétations contraires et que l'Électeur y trouva un prétexte commode de rupture », et il ajoute : « Si on ne peut le laver de l'accusation de duplicité, on ne doit pas non plus le condamner sans réserve. »

Sans prétendre trancher ici un différend à propos duquel d'éminents historiens ont émis des opinions contradictoires, on fera observer que l'une des clauses du traité de Vossem était le paiement par la France d'un gros subside : 800.000 livres, dont 300.000 à la ratification du traité et 100.000 par an, à partir de 1674. Ce paiement ayant été retardé par Louis XIV, qui n'était pas disposé à accorder un subside « pour une simple neutralité », l'Électeur se refroidit sur l'alliance française. L'année suivante, après son changement de front, il reçoit 200.000 thalers des Pays-Bas et de l'Espagne et ces deux États s'engagent à subvenir aux dépenses d'entretien de la moitié de son armée. Si on ne peut dire que l'Électeur était l'ami de ceux qui le payaient, il est au moins établi que ses alliés lui accordaient des subsides.

Dans ses *Mémoires pour l'Histoire de la Maison de Brandebourg*, FRÉDÉRIC II dit que « les Hollandais et les Espagnols lui promirent (au Grand Électeur) de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV attaquait l'Empire, la résolution que l'Électeur prit dans cette occasion de le secourir n'était pas contraire aux engagements qui subsistaient avec la France depuis la paix de Vossem » (t. I, p. 148).

logne, effrayé par l'attentat contre Furstemberg; celui de Trèves, les ducs de Brunswick-Lunebourg (Celle, Wolfenbuttel et Osnabrück).

On verra plus loin dans quelle mesure chacun d'eux prit part aux opérations.

La Saxe fournit son contingent, mais seulement pour la défense de l'Empire, et se refusa à lui laisser passer le Rhin (1). Ses troupes figureront à Sinsheim; elles resteront ensuite en réserve.

La Saxe-Gotha et le prince de Reuss envoyèrent aussi un modeste appoint à l'armée impériale. Les petites principautés restèrent neutres, les unes parce qu'elles étaient très voisines de la France et que leurs princes craignaient nos représailles; les autres, au contraire, trop éloignées du théâtre du conflit, s'en désintéressaient. Trois États allemands : la Bavière, le Hanovre et le Wurtemberg, restèrent fidèles à l'alliance française.

L'évêque de Mayence fut contraint de donner passage dans ses États aux forces impériales; mais il se refusa à fournir un contingent aux alliés. Aux instances les plus pressantes, il répondait que son conseil délibérait sur la question.

Les écrivains allemands s'efforcent d'établir qu'en cédant aux injonctions de la cour de Vienne, les divers États qui participaient à l'élection de l'Empereur, obéissaient au sentiment national allemand. La vérité est que chacun d'eux agissait pour son propre compte et suivait le parti qui paraissait celui du plus fort. Plus d'un recevait des subsides du Roi ou de l'Empereur, parfois même de l'un et de l'autre successivement, comme le Grand Électeur de Brandebourg.

Chaque souverain était guidé par le souci de ses intérêts; l'impossibilité de concilier ceux-ci amenait entre les États des conflits où l'idée d'une commune patrie allemande était absente. Il suffira, pour affirmer cette opinion, de

(1) KORTZFLEISCH, *op. cit.*, p. 25.

rappeler le but poursuivi par les princes engagés dans la lutte.

L'Empereur voulait reconquérir l'Alsace, alors que le duc de Lorraine songeait à ses États perdus et à la Franche-Comté. L'Électeur palatin bornait ses désirs à l'évacuation de son territoire par les troupes françaises et à la prise de Philippsbourg, que nous tenions comme une tête de pont sur la rive droite du Rhin. L'Électeur de Brandebourg faisait la guerre pour acquérir de la gloire à sa Maison et de la puissance à ses États; il était prêt à porter des coups partout où il y trouvait avantage. Mais on paraissait, à Vienne, peu soucieux de lui laisser prendre trop d'importance; aussi, loin de lui donner la direction des opérations, l'Empereur ordonnera-t-il à ses généraux de tenir conseil et d'agir selon la majorité des voix.

Nos ennemis étaient nombreux; les troupes qu'ils pouvaient mettre en ligne s'élevaient à un effectif important, mais l'union leur faisait défaut. La mésintelligence éclatera parmi eux et deviendra pour nous un puissant auxiliaire.

Un autre de nos avantages était l'excellente organisation de notre système d'information. Auprès de chacune des cours allemandes, amies ou neutres, nous avions un agent officiel ou secret. C'étaient: à Mayence, l'abbé de Gravel; Persode de Maizery à Francfort; le duc de Vitry à Munich (1). Nous avions même, dans l'armée du Grand Électeur, un précieux correspondant dans la personne de Podwils, qui servait à la fois son souverain par les armes et son ancien général, Turenne, en lui adressant des renseignements

(1) Au cours de la campagne, Turenne entretient une correspondance suivie avec nos agents diplomatiques; il les tient au courant de ses opérations et, d'une manière générale, de tout ce qui peut être utile à leur mission. L'examen des papiers du duc de Vitry (Aff. étr., vol. 281) est fort intéressant à ce point de vue. C'est ainsi qu'après être repassé sur la rive gauche du Rhin, Turenne sent le besoin de calmer les inquiétudes qui se produiront à Munich. Il écrit le 29 juin, du camp de Neustadt (n° 366), pour énumérer les forces dont il dispose et il ajoute : « Vous voyez bien comme l'on serait en état de porter la guerre delà le Rhin quand quelque raison y appellerait. » Les relations des batailles qu'il envoie à nos agents sonnent plus haut que celles destinées à la cour : il n'altère pas la vérité, mais il prend soin de faire ressortir les succès remportés par nos armes.

puisés aux meilleures sources (1). Grâce à ce réseau très sûr et à mailles serrées, nous reçumes d'utiles avis sur la formation et la marche des divers contingents : on verra Turenne en tirer le meilleur parti.

Il eût été injuste d'oublier la part qui revient à notre diplomatie dans le succès de la campagne qu'on va étudier.

(1) KORTZFLEISCH, *op. cit.*, p. 25.

CHAPITRE II

LE ROI, TURENNE, LOUVOIS

Au moment où va s'ouvrir la campagne de 1674, la division s'est introduite dans les conseils du Roi; entre Turenne et Louvois la mésintelligence existant depuis quelques années a été ravivée par la fâcheuse issue de la campagne précédente. Il est intéressant d'en rechercher les causes et d'en faire ressortir les conséquences pour les opérations militaires.

Turenne, créé maréchal général des armées du Roi en 1660, a été, après la mort de Mazarin, le plus écouté des conseillers d'un souverain résolu à n'avoir plus de premier ministre. Il a conduit les négociations diplomatiques et les opérations militaires. Mais un rival a surgi dans la personne de Louvois dont il avait guidé les premiers pas dans les affaires de la guerre en l'accueillant à son armée en 1666. L'historien de ce grand ministre, Camille Rousset, l'a dépeint ainsi : « Toutes les facultés que réclame la science de l'administration militaire, Louvois, les trouvait dans sa riche nature; il les a développées jusqu'au génie, mais Turenne l'a aidé de ses leçons, de ses conseils, de sa sévérité même. Sur les esprits fiers, les reproches ont plus d'effet que les éloges, ils produisent une réaction plus vive et plus complète; malheureusement, ils laissent aussi de profonds ressentiments. Il vint un jour où Louvois avait oublié les éloges de Turenne, il se souvint toujours de ses reproches (1). »

(1) *Histoire de Louvois*, t. I, p. 103.

Pendant quelque temps, Louvois conserve devant le maréchal une attitude de respectueuse déférence, il sollicite ses conseils et lui rend compte « non seulement de tout ce qui est dans son office, mais de tout ce qui se passe à la cour, sur toute nature d'affaire (1) ». Mais « qu'on y prenne garde, ce Louvois-là n'est pas le véritable, c'est un Louvois contraint et dompté qui ronge son frein; vienne le temps, viennent les forces, l'expérience et la faveur, il regimbera contre Turenne et le désarçonnera (2). »

L'heure de la révolte ne devait pas tarder à sonner; l'influence que Turenne avait prise donnait de la jalousie aux ministres et après le succès de la campagne de 1667 « ils se réunirent contre un si grand crédit naissant (3) ». L'année suivante leur fournit l'occasion souhaitée. Le Roi avait résolu de conquérir la Franche-Comté; Louvois réussit, par l'influence de son père, Le Tellier, à faire confier cette entreprise au grand Condé. Ce ne fut pas sans difficulté, car le Roi ne pouvait oublier la conduite de M. le Prince durant la Fronde et ne lui avait pas encore donné de marque de sa confiance. On réussit cependant à persuader au souverain que Turenne, si grand fût-il, ne pouvait suffire aux développements de la guerre et qu'un second lieutenant était nécessaire. Condé fut ainsi désigné. « Louis XIV crut faire un acte de magnanimité en donnant à l'ancien chef de la Fronde l'occasion de réparer ses fautes (4). »

La conquête de la Franche-Comté de 1668 comportait à la fois des actions de guerre et des négociations politiques; Condé réussit également dans les unes et les autres et fit passer toute sa correspondance directement à Louvois, sans que Turenne en eût connaissance. Aussi, le traité de Saint-Germain du 15 juin 1668, préliminaire de la paix d'Aix-la-Chapelle, fut-il « un coup de massue pour Tu-

(1) *Louvois*, t. I, p. 112.
(2) *Ibid.*, p. 114.
(3) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, t. II, p. 236.
(4) *Louvois*, t. I, p. 127.

renne (1) ». Celui-ci ne put dissimuler sa stupeur et donna à ses envieux l'occasion de se réjouir à ses dépens. « En quelques traits, Le Tellier a peint la scène : Turenne debout devant le bureau, son grand dos courbé sur les cartes qu'il replie; derrière lui, près de la porte, Monsieur le Prince écoutant le monologue inintelligible de son frère d'armes, poussant le ministre du coude et tous deux se tenant les côtes de rire (2). »

On peut admettre avec quelque vraisemblance que cette affaire du traité de Saint-Germain marque l'origine du ressentiment de Turenne à l'égard de Louvois. Et on ne saurait s'en étonner. N'était-il pas naturel que ce grand seigneur, prince de maison souveraine, alors dans le plein éclat de la gloire militaire, ayant acquis la maturité d'esprit que donne l'heureux maniement des grandes affaires de l'État, éprouvât quelque rancune en voyant un petit bourgeois de trente ans plus jeune que lui, dont il avait fait son élève, le supplanter dans la confiance du souverain?

L'influence de Turenne subit une éclipse d'une année environ; mais bientôt le Roi lui rendit sa faveur et l'initia au grand secret des négociations engagées en 1670 avec le roi d'Angleterre par l'intermédiaire de Madame. Et cette faveur avait retrouvé des bases solides, puisqu'elle résista aux suites d'une indiscrétion du maréchal (3).

Louvois, sans doute, prit ombrage de cette influence renaissante et s'efforça de parer au danger qui pouvait en résulter pour lui, en opposant Condé à Turenne et en réveillant leur ancienne rivalité.

---

(1) Le Tellier à Louvois (14 juin 1668) : « M. de Turenne ayant entendu, hier matin, ce que le Roi dit des propositions des Anglois et Hollandois, parut comme un homme qui aurait reçu un coup de massue. Il dit que dans douze jours, quand don Juan arriverait, les affaires changeraient, que cependant il falloit aller uniment, ce qu'il répéta plus de douze fois, même en se retirant, dont Monseigneur le Prince s'est fort diverti..... » (C. Rousset, t. I, p. 147.)

(2) Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 275.

(3) Voir sur cet incident, où intervient une dame, amie du maréchal et du chevalier de Lorraine, les *Mémoires de Choisy*, t. II, p. 168 et 237.

En 1672, ses menées sont couronnées d'un plein succès. Condé, placé sous les ordres de Turenne, sollicitant en vain ses instructions au cours de cette campagne, se plaint d'être laissé dans l'inaction et s'adresse à Louvois pour obtenir directement les ordres du Roi. Le ministre « attise le feu », il se plaint à son tour du maréchal et communique à Condé les lettres de blâme qu'il lui adressait au nom du Roi. « Son esprit autoritaire s'accordait mal des allures indépendantes de Turenne (1). »

L'année suivante, 1673, faillit au contraire devenir funeste à Louvois; son intervention dans la direction des affaires militaires fut malheureuse et les deux rivaux se mirent d'accord pour la trouver excessive. On verra plus loin la conduite que tint chacun d'eux.

Mais il convient auparavant de rechercher si, comme le veulent les panégyristes du maréchal, Louvois doit réellement porter la faute de l'issue fâcheuse de la campagne de 1673.

Beaurain (2) reproche au ministre de n'avoir pas suivi le plan que le maréchal exposait en ces termes, dans une lettre datée du 15 avril 1673 : « Il n'y avait rien de si aisé, si on n'avait point eu d'autres considérations raisonnables pour s'en empêcher, que de marcher avec l'armée du Roi, en la suivant jusques en Bohême (3). »

S'il faut voir là un plan de campagne, on conviendra qu'il est seulement ébauché; il y manque la mise au point qui rend l'idée première réalisable.

Qu'a fait le ministre de cette indication? Une lettre du 9 septembre 1673 va nous l'apprendre. Elle répond probablement à de nouvelles suggestions du maréchal. Le ton en est vif, sans déférence; mais on ne peut y trouver cependant la marque d'une hostilité à l'égard de Turenne.

« 9 septembre 1673. — Je réponds en même temps aux let-

(1) Duc D'AUMALE, t. VII, p. 364.
(2) *Histoire des quatre dernières campagnes*, p. 90.
(3) GRIMOARD, t. II, p. 240.

tres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 et 29 du mois passé, et le 5 de celui-ci. Les premières désirent peu de réponse, hors ce que vous dites sur les bruits que l'on fit l'année passée, de ce que vous ne marchiez point vers l'armée de l'Empereur, lorsqu'elle était dans les mêmes quartiers, dont vous avez écrit votre lettre du 29; sur quoi vous trouverez bon, que je prenne la liberté de vous dire, que ces bruits ne se seraient point élevés, ou auraient fini bientôt, si le Roi, ayant été informé par vous des raisons qui vous empêchaient d'y marcher et de ce que vous croyez devoir faire, eût été en état de fermer la bouche à ceux qui prenaient la liberté de parler devant lui sur ce sujet; ainsi pour vous mettre à couvert cette année de pareilles choses, vous n'avez qu'à écrire amplement à Sa Majesté ce que vous croirez devoir faire, ou quand vous estimerez qu'il ne sera pas de son service de faire quelque chose, l'informer exactement des raisons, qui vous en ont empêché.

« ... S. M. vous laisse la liberté de faire tout ce que vous jugerez le plus à propos pour le plus grand avantage de son service et ne désire point que ce que je vais vous dire de sa pensée, vous en empêche. Elle ne disconvient point, qu'il ne lui fût fort avantageux de pousser les Impériaux jusqu'en Bohême; mais en considérant la longue marche qu'il vous faudrait faire, elle estimerait qu'il suffirait de les empêcher de s'avancer beaucoup en deçà de Nuremberg.....

« ...Voilà ce que S. M. pense sur l'action de l'armée que vous commandez et ce que à tout autre qu'à vous, elle enverrait ordre positif d'exécuter; mais vu la confiance qu'elle prend en vous et que souvent ce qui paraît de loin difficile et ruineux pour une armée, paraît tout au contraire à ceux qui sont sur les lieux, S. M., comme je vous ai dit ci-dessus, vous laisse une entière liberté de faire ce que vous jugerez plus à propos (1)... »

A cette lettre, Turenne riposte avec vivacité; il laisse percer son mécontentement, mais sa réponse ne démontre

(1) GRIMOARD, t. II, p. 344 et suiv.

nullement qu'on lui ait imposé des ordres contraires à ses propres vues.

Dunkelhausen, 15 septembre.

« ... Je n'entrerai pas dans tout ce calcul dont la réplique serait inutile... Je vois bien les intentions du Roi, je ferai tout ce que je pourrai pour m'y conformer; mais vous me permettrez de vous dire que je ne crois pas qu'il fut du service de S. M. de donner des ordres précis de si loin, au plus incapable homme de France (1). »

On peut, par ces extraits, juger quelle tension existait entre Turenne et Louvois à la fin de l'année 1673. A ce moment, Condé, comme on l'a vu plus haut, mécontent des résultats de la campagne, partageait à l'égard du ministre les sentiments de son émule. Tous deux résolurent de porter leurs doléances au Roi et de demander l'éloignement de Louvois. Ils étaient soutenus par l'opinion de la cour et appuyés par Colbert et Pomponne. « Jamais, dans sa longue carrière, la fortune de Louvois ne fut plus sérieusement menacée (2). »

Mais le ministre eut vent du danger et fit tête habilement. A Condé, il dépêcha Le Tellier, qui, excitant sa rivalité contre Turenne, réussit à le détacher de l'entreprise. Monsieur le Prince, quoique de dix ans plus jeune que Turenne, était vieilli par la maladie et souhaitait peu, sans doute, d'entrer en conflit avec un ministre, dont il avait éprouvé la puissance, cinq ans auparavant, lors de son retour en grâce. Il se tint coi.

Le duc d'Aumale (3) glisse sur cet incident et se borne à dire : « Condé aussi croyait avoir à se plaindre... mais s'était laissé désarmer assez facilement par quelques démarches de Le Tellier et de son fils. » Mais plus loin, à propos des déboires que M. le Prince eut à subir, en 1675,

(1) GRIMOARD, t. II, p. 350.
(2) Camille ROUSSET, *Histoire de Louvois*, t. I, p. 512.
(3) *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 426.

dans ses rapports avec Louvois, et qu'il souffrit presque sans protestation, l'auteur est plus explicite. Condé sait que la confiance que le Roi lui témoigne ne résisterait pas au moindre incident ravivant les souvenirs du passé. « Turenne n'est plus là pour faire diversion, soutenir ou même commencer l'attaque. Seul aux prises avec le ministre, Condé se perdrait sans retour, ruinant du même coup l'avenir qu'il rêve pour son fils (1). »

Turenne, seul, alla porter ses griefs au Roi; il n'existe, de cette démarche, aucun récit offrant quelque garantie d'exactitude, malgré les assertions de divers écrivains, dont il sera question plus loin.

Il paraît certain, cependant, que Turenne obtint de correspondre avec le Roi par l'intermédiaire de son neveu, le cardinal de Bouillon, sans passer par le ministre. C'était là une satisfaction toute platonique, puisque sa correspondance était ensuite remise à Louvois.

Mais il eut mieux et le ministre vint en personne faire amende honorable auprès de lui. La lettre ci-après, de Turenne au Roi, datée de janvier 1674, rend compte de la démarche qui dut singulièrement coûter à l'orgueil de Louvois.

Turenne au Roi, 1674 (2).

« Sire, afin de faire connaître à V. M. que ce n'est pas à Paris où je vas aujourd'hui faire mes dévotions et où je demeurerai peu, que l'on m'a donné des impressions, je lui dirai que M. le marquis de Louvois vint me voir hier, que j'irai chez lui dès que je serai de retour et que j'en userai fort civilement avec lui. Il m'a avoué que l'on a eu beaucoup de temps pour sauver Bonn (3) avec quatre ou cinq

(1) Duc D'AUMALE, *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 664.

(2) Sans date ni lieu d'origine, placée en tête de l'année 1674. GRIMOARD, t. II, p. 444.

(3) Le Mis de Louvois, qui haïssait le Vte de Turenne, voulait lui imputer la perte de Bonn, à laquelle il n'avait cependant aucune part; cette ville ayant été prise, parce que le ministre n'avait employé aucun moyen pour l'empêcher de tomber au pouvoir des ennemis et que son plan de campagne était mauvais. (*Note de l'Éditeur*, GRIMOARD.)

mille hommes et par là toutes les affaires. Nous sommes entrés dans de grands détails avec beaucoup d'honnêteté et de dissimulation de son côté.

« Je savais parfaitement, il y a deux jours, comme s'était passé l'accomodement de M. le Prince avec M. le Tellier et comme M. le Mis de Louvois y est entré et les raisons que l'on lui a dites pour cela. J'ai été bien confirmé de la chose, dans le temps que j'eus l'honneur d'être hier au jour avec V. M. et par le gros de l'affaire qui la marquait clairement, avec beaucoup de circonstances; et par ce que je sais bien que M. de Louvois parlant du peu d'inconvénient de rompre avec M. l'Électeur Palatin, disait que l'on lèverait beaucoup de contributions dans son pays. M. le Prince dit que l'on pourrait avoir des vaches pour la subsistance de l'infanterie, il connaît parfaitement la situation de Philisbourg; c'est assez dire.

« Comme j'aurai l'honneur de pouvoir parler à V. M. ici et de lui écrire quand elle sera éloignée. Je lui dirai ou lui ferai savoir les pas que M. de Louvois continuera à faire pour entrer dans les sentiments de son père, lequel n'a jamais pardonné; et cela joint avec la hauteur et l'ambition du fils, V. M. peut bien juger du danger où est un homme éloigné et quel est le précipice qu'il voit à chaque pas devant soi; puisqu'étant près, il a remarqué quantité de petits endroits, qui ne l'assurent que trop de cette vérité-là..... »

Il semble qu'à la suite de cette crise aiguë une détente se soit produite et l'examen de la correspondance de service, en 1674, témoigne d'une parfaite correction dans les relations entre Turenne et Louvois. Comme ce dernier tombe malade en septembre et que Le Tellier le remplace à la guerre, le maréchal ajoute de sa main à une de ses lettres (1):

« Sachant M. que la maladie de M. votre fils ne diminue pas, je vous assure que je lui souhaite de tout mon

(1) Du camp de Dettwiller, 23 octobre, A. G., 414-160. GRIMOARD, t. II, p. 602.

cœur une entière guérison et que je prends beaucoup de part au déplaisir que cela vous donne. »

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à la courtoisie de la forme entre gens du monde, ne peut-on voir dans cette mention manuscrite spéciale une preuve qu'à la fin de l'année 1674, Turenne avait oublié ses anciens griefs contre Louvois?

Les textes originaux qu'on vient de lire ne laissent aucun doute sur l'histoire de ce conflit, du moins pour la partie qui intéresse la campagne dont le récit va suivre. L'exposé qu'on en a fait est conforme à celui de Camille Rousset. M. Jules Roy (1), M. Casimir Gaillardin (2), ont admis cette version; mais il en existe une autre.

Celle-ci a été donnée par Ramsay (3) et elle a fait fortune, car plusieurs auteurs l'ont citée.

Verdy du Vernois y fait allusion dans l'exposé de la campagne de 1674 extrait de ses *Études sur la guerre.* M. des Robert (4) en reproduit la majeure partie.

Voici d'abord le récit que donne Ramsay de l'audience du Roi accordée à Turenne (1673) :

« Le Roi le reçut avec mille démonstrations d'estime et de tendresse, l'entretint souvent en particulier des moyens de rétablir les affaires, la campagne suivante, lui rappela les suites qu'avaient eues les conseils de Louvois et lui donna une belle occasion de se venger du ministre. Le Vicomte se contenta de répondre au Roi *que le marquis de Louvois était très capable de rendre de grands services à Sa Majesté dans le cabinet, mais qu'il n'avait pas assez d'expérience dans la guerre pour s'en attribuer la direction.*

« Cette modération et cette générosité plurent extrêmement au jeune monarque qui lui dit : *Quand tous mes ministres vous haïraient, mon cœur sera toujours pour vous.*

---

(1) *Turenne.*

(2) *Histoire du règne de Louis XIV.*

(3) *Histoire de Turenne,* liv. V et VI, t. II, p. 238 et 312 de l'édition de 1773.

(4) *Les Campagnes de Turenne en Allemagne,* Nancy, 1903, p. 541.

« Il lui parla ensuite du Mis de Saint-Abre et l'assura que cet officier ne servirait plus sous lui : Turenne en ayant demandé les raisons, le Roi lui fit connaître que Saint-Abre avait fort blâmé sa conduite et mandé même à Louvois *que s'il avait été consulté* il aurait pu *sauver Bonn sans risquer l'Alsace. Pourquoi*, dit le Vicomte avec simplicité, *ne me parla-t-il pas? Je l'aurais écouté avec plaisir et j'aurais profité de ses conseils.* Il excusa ensuite Saint-Abre, fit son éloge, rendit compte exact de ses services, obtint pour lui une gratification et pria le Roi de ne pas lui ôter un lieutenant général d'un si grand mérite. »

Ramsay ne dit mot de la lettre de Turenne au Roi, de janvier 1674; il paraît l'avoir ignorée, car (1) il place au commencement de 1675 la démarche collective auprès du Roi, projetée par Turenne et Condé, la visite de Louvois à Turenne, et il met dans la bouche de ce dernier s'adressant au ministre, les paroles suivantes, sans indiquer d'ailleurs de qui il les tient (2) :

« J'ai fait beaucoup pour gagner votre amitié parce que le service du Roi le demandait et cependant je n'ai pu, jusqu'ici l'obtenir. Vous me demandez maintenant la mienne parce que S. M. vous l'ordonne; je ne vous la refuse pas, mais vous trouverez bon que je ne vous en assure qu'après que vous m'aurez fait connaître par votre conduite que vous la souhaitez de bon cœur. »

Malgré le succès qu'il a obtenu, le récit de Ramsay semble inexact. En ce qui touche la démarche de Turenne auprès du Roi, il renferme certainement une erreur de date d'une année. Il ne mentionne pas cette lettre de janvier 1674, si importante cependant, mais, par contre, il relate les termes d'une conversation tenue sans témoin.

Dans cette version, Turenne fait preuve à l'égard de Saint-Abre d'une magnanimité vraiment héroïque; mais Saint-Abre joue un bien vilain rôle; et c'est lui qui va

(1) Livre VI.
(2) Ramsay, liv. VI, p. 313.

glorieusement succomber quelques mois plus tard à Sinsheim ! Pour ternir sa mémoire, il faut des preuves plus sûres que cette seule affirmation.

Une présomption sérieuse de l'inexactitude du récit de Ramsay est fournie par le silence de Saint-Simon sur cette histoire. Or, l'auteur des *Mémoires* devait être bien informé de ce qui touchait Turenne, puisqu'il était gendre du maréchal de Lorges, neveu et lieutenant du Vicomte. Il avait pour Louvois une aversion non dissimulée et, en aucune circonstance, il ne témoigne d'indulgence à l'égard de ceux qu'il n'aime pas. Aurait-il laissé échapper aussi belle occasion de montrer Louvois en fâcheuse posture?

On a cru devoir insister sur ce différend survenu dans les conseils du Roi parce que certains auteurs ont attribué à Louvois une néfaste influence sur la conduite de la guerre, et une intervention personnelle auprès du Roi dans le but de contrarier les projets du maréchal. Voltaire (1) est le plus célèbre de ces écrivains; il n'est pas le seul.

Or, la vérité oblige à dire qu'aucune des pièces de la correspondance authentique du ministre et du maréchal ne contient la preuve de cette assertion.

Telle est la situation du haut commandement en France au début de l'année 1674. On a vu plus haut quels étaient nos ennemis et leurs projets.

De notre côté, on se décida à évacuer la Hollande et la ligne du Rhin en occupant fortement la Meuse jusqu'à Maestricht. Louis XIV en personne entrerait en Franche-Comté, Turenne couvrirait l'Alsace et Condé prendrait l'offensive en Flandre, tandis qu'au midi on défendrait le Roussillon.

---

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. XII.

CHAPITRE III

LE THÉATRE DES OPÉRATIONS

Avant d'aborder l'énumération des forces en présence et le récit des opérations, il est utile de jeter un coup d'œil sur le terrain où celles-ci vont se dérouler. Les Vosges, la plaine d'Alsace, celle de la rive droite du Rhin sont trop connues pour qu'il y ait lieu de les décrire; mais leur état à l'époque considérée et celui d'aujourd'hui diffèrent par deux points essentiels : le morcellement du territoire entre de nombreux souverains ou villes libres, d'une part; l'état des voies de communication, d'autre part.

Sur le versant ouest des Vosges, les anciens États lorrains et ceux du domaine du Roi se trouvaient enchevêtrés et semés d'enclaves comme la principauté de Salm, celle de Dagsbourg ou de La Petite-Pierre.

Sur l'autre versant, dans l'ancien pays d'Empire devenu librement français, on trouvait des possessions de l'évêché de Strasbourg ou du comté de Lichtenberg, ainsi que des villes libres : Strasbourg, Mulhouse.

La France avait, sur la rive droite du Rhin, deux têtes de pont : Brisach et Philisbourg (1). Entre les deux, Strasbourg tenait le principal passage que les armées de Turenne et de l'Empereur se disputeront au cours de la campagne.

Dans la Basse-Alsace, tous les chemins partant de Stras-

(1) L'orthographe actuelle du nom est *Philippsbourg*, mais on a conservé celle de l'époque où la ville était française, suivant en cela l'exemple de Camille Rousset.

bourg vers le nord et l'ouest passent à Saverne ou à Haguenau, sauf un seul qui suit le bord du fleuve de très près, traversant Seltz et Lauterbourg.

En tenant Saverne et Haguenau, on maîtrise donc toutes les routes par lesquelles un ennemi, ayant franchi le Rhin à Strasbourg, pourrait se porter en Lorraine ou dans la Basse-Alsace, car on peut aisément, de Haguenau, couper la route de Lauterbourg.

Haguenau perdue, les troupes qui occupent la Lorraine n'ont plus de communication avec Philisbourg. A la rigueur elles peuvent emprunter la route par Bouquenon (Sarre-Union), Bitche, Wissembourg ou Landau; mais elle est médiocre et l'ennemi, partant de Haguenau, peut la couper aisément.

Sur la rive gauche du Rhin, la route de Philisbourg passe non loin de Germersheim et traverse, entre ces deux villes, le pays alors dénommé la Petite-Hollande. Germersheim appartenait à l'Électeur palatin, allié de la France, jusqu'à la fin de 1673. Ce prince étant devenu notre ennemi, nous ne pouvions laisser entre ses mains un poste duquel il menaçait très directement notre communication avec Philisbourg. Aussi est-ce par les opérations autour de Germersheim qu'on verra débuter la campagne d'Alsace.

Entre Germersheim et Philisbourg, le Rhin forme une boucle tournée vers l'est, que ferme en partie, sur la rive droite, un canal de décharge. Philisbourg, possédant un pont sur le Rhin et un autre sur ce canal, assurait le passage des deux cours d'eau. Germersheim, au contraire, situé sur la rive gauche, donnait, sur la rive droite, le débouché dans un pays boisé et coupé de ruisseaux; sa valeur était donc très inférieure à celle de Philisbourg, qui restait la véritable clef des communications entre les deux rives du Rhin dans cette région.

Ainsi s'explique, en dehors de toute autre considération, l'importance que Turenne, d'une part, et l'Électeur palatin de l'autre, attacheront à Philisbourg. Pour Turenne, c'est la porte ouverte sur la rive droite, le moyen d'aller faire

vivre ses troupes aux dépens du pays ennemi. Pour l'Électeur, c'est non seulement une parcelle de son domaine, mais aussi la clef de sa maison.

« Voulez-vous défendre la rive gauche du Rhin, disait Turenne, passez sur la rive droite. Cette maxime, aujourd'hui, hélas ! si cruellement retournée contre nous, fut le principe de l'occupation de Brisach; la prise de Philisbourg en 1644 avait donné une bien meilleure solution; pendant plus de trente ans, cette place fut le pivot de toutes nos opérations dans la vallée du de Rhin. Aussi nous enlever Philisbourg était le soin constant de nos ennemis. Risquez tout, disait encore Turenne, pour les empêcher d'en approcher; car si une fois le siège est commencé, le secours sera impossible (1). »

Il reste un mot à dire des défilés des Vosges, qui, dans la dernière partie de la campagne, joueront un certain rôle. Les routes existant alors sont les mêmes qu'aujourd'hui, sauf celle de la Schlucht, ouverte beaucoup plus tard; la viabilité y est médiocre, mais elles peuvent donner passage à des corps de faible importance.

Dans la branche orientale des Faucilles, Turenne portera, dès le début des opérations, une attention toute spéciale sur les routes aboutissant à Remiremont qui conduisent vers la Bourgogne et la Franche-Comté. C'est par là qu'il se serait relié, au besoin, à l'armée du Roi opérant dans cette dernière province. C'est par là qu'à la fin de l'année, il tombera à l'improviste sur les alliés dans leurs quartiers d'hiver, pour les chasser au delà du Rhin.

(1) Duc D'AUMALE, *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 673.

CHAPITRE IV

LES FORCES EN PRÉSENCE

I — *Armée française*

Aucun des adversaires ne disposait sur le Rhin, au début de l'année 1674, de forces suffisantes pour entreprendre de grandes opérations.

Turenne avait seulement à garder l'Alsace, tandis que le Roi entrait en Franche-Comté et que Condé prenait l'offensive contre les Hollandais. Sa mission défensive n'exigeait pas la réunion d'une importante armée.

Beaurain évalue à 4.000 fantassins et 3.000 cavaliers l'effectif des forces réunies en Alsace et en Lorraine, sous les ordres des marquis de Rochefort et de Vaubrun, au mois de mars 1674; c'est avec une partie de ces troupes qu'on a occupé Landau, Germersheim et Philisbourg.

Par lettre du 2 avril (1) le Roi informe Turenne qu'il a approuvé les mesures prises par les deux généraux précités pour faire camper sous Philisbourg les bataillons du Plessis, de Douglas et de La Ferté, ainsi que 16 compagnies tirées de Brisach; il annonce l'envoi du régiment de Doules qui est alors à Saint-Quentin. Il ordonne, par contre, de diriger sur la Flandre 6 escadrons de gendarmerie et 6 de cavalerie légère.

Turenne, le 5 avril, étant à Lunéville, écrit à Louvois (2) qu'il n'a présentement avec lui que :

3 compagnies d'Humières (cavalerie), qui étaient à Nancy;

(1) GRIMOARD, t. II, p. 450.
(2) GRIMOARD, t. II, p. 453.

3 compagnies de gendarmes, qui étaient à Toul et Vaucouleurs;

Le régiment de Tilladet (dragons);

1 compagnie de dragons de la Reine.

Le lendemain 6, écrivant au Roi (1), il énumère les mêmes unités auxquelles il ajoute : 1 escadron de Saint-Loup, 1 autre de Givri et 2 compagnies de gendarmes tirées de Verdun, ce qui lui donne en tout 1.100 chevaux (2).

Le 11 avril, Louvois lui annonce que les régiments de la Reine et de Coulanges sont mis sous ses ordres; ceux de Cornas et de Montgeorge, actuellement en Hainaut, sont dirigés vers Metz, dans la même intention. En revanche, on lui demande de renvoyer en Flandre les gendarmes, Tilladet et Saint-Loup.

Turenne échange à ce moment avec le ministre une correspondance presque journalière et réclame des renforts; le 13 avril, à Saverne, il n'a que son régiment d'infanterie, 300 Irlandais, 250 hommes de Bourgogne; le régiment de Champagne s'est rapproché, mais « c'est misère que la désunion qui s'y trouve ». Il se plaint aussi du mauvais état du régiment de la Reine.

Il fait preuve d'une ténacité remarquable pour conserver les troupes qu'il a et en accroître le nombre. On lui réitère certains ordres jusqu'à trois reprises (celui concernant l'envoi en Flandre des gendarmes, de Tilladet et de Saint-Loup); chaque fois, il se déclare prêt à obéir, mais insiste si bien pour ne pas se dégarnir, qu'il obtient gain de cause. On l'autorise, en fin de compte, à conserver Tilladet, Saint-Loup et les gendarmes et on lui donne (18 avril) :

Le régiment d'Orléans;

2 bataillons de Bourgogne;

1 bataillon de Languedoc;

---

(1) Turenne au Roi; Blâmont, 6 avril. GRIMOARD, t. II, p. 455.

(2) M. WADDINGTON (*op. cit.*, t. II, p. 331), dit que « Condé aux Pays-Bas, Turenne sur le Rhin moyen disposaient de forces considérables ». On voit d'après l'énumération ci-dessus que si l'assertion peut être admise pour l'ensemble des forces, elle ne saurait s'appliquer à celles de Turenne.

2 bataillons d'Hamilton;

Le bataillon de la marine.

On lui promet même 2 bataillons anglais de plus, car le roi d'Angleterre a fait savoir qu'il jugeait bon que ses troupes soient éloignées des Flandres. D'autres renforts suivront, si l'armée de l'Empereur marche tout entière contre l'Alsace.

C'est ainsi que le 26 mai, Louvois lui annonce l'arrivée de Royal-Dragons à Mirecourt pour le 6 juin.

Au milieu de juin, lorsqu'il livrera la bataille de Sinsheim, Turenne n'aura avec lui, d'après Deschamps (1), que 9.000 hommes, soit 5.000 cavaliers, 3.500 fantassins et 500 dragons environ, savoir :

20 régiments de cavalerie (2) formés en 4 brigades (Pilloy, Coulanges, Humières et Renty), sous Beauvezé;

4 bataillons entiers (Douglas, Plessis, La Ferté et Picardie);

3 autres tirés de Champagne, Turenne, Languedoc, Bourgogne, Hamilton, Monmouth;

Les dragons de Dufay.

Beaurain indique un peu plus de cavalerie (6.000 hommes y compris les dragons), mais il n'en donne pas le détail.

Il convient d'ajouter à ces troupes celles qui occupent Philisbourg, Haguenau, Saverne et autres places d'Alsace. Il en est notamment dans la Haute-Alsace, qui comprennent des milices du pays. On les verra opérer sous le comte de

---

(1) Deschamps, p. 12.

(2) D'après l'état des pertes à la bataille de Sinsheim, annexé à la relation envoyée au Roi (A. G. 413-138), les régiments de cavalerie ayant pris part à cette affaire sont au nombre de dix-neuf, savoir :

Colonel.	Royal-Wallon.	Montferrier.
La Reine.	Coislin.	Cornas.
Pilloy.	Buzenval.	Locmaria.
Bulonde.	Bouillon.	La Vieuville.
Montgeorge.	Grignan.	Royal.
Armagnac.	Prouville.	Coulanges.
Royal-Étranger.		

Le même état ne fournit aucun renseignement sur l'infanterie ni sur les dragons.

Roye lorsque le duc de Lorraine dessinera une tentative sur Bâle et les villes forestières pour donner la main à son fils en Franche-Comté. Mais il est fort difficile d'établir la liste complète de ces troupes, ainsi que leur effectif (1).

Lorsque, après sa première incursion dans le Palatinat, Turenne revient sur la rive gauche du Rhin à la fin de juin, Deschamps évalue ses forces à 15.000 hommes, savoir :

16 bataillons sous Pierrefitte, Douglas et Pizieux, brigadiers;

6.000 chevaux sous Pilloy, Lambert, Humières et Re ıty, brigadiers;

2 régiments de dragons: le Roi et la Reine.

On voit figurer quelque temps après, à Philisbourg, le régiment de cavalerie de Dousset.

Beaurain donne un chiffre plus élevé (16.000) qui comprend le renfort de 7 escadrons de cavalerie et 4 escadrons de dragons venus de Franche-Comté, sous les ordres de Lambert. Turenne signale à Louvois l'arrivée de ces troupes dans une lettre du 30 juin (2).

Dans le courant du mois d'août, d'autres renforts rejoignent; le 26 de ce mois, étant à Landau, Turenne annonce à Louvois que les trois bataillons : la Marine, Orléans et Bourgogne, alors à Cron-Wissembourg, sont forts de 2.000 hommes. Il lui signale l'arrivée des régiments de cavalerie Colonel et Anglais à Saverne, où il attend dans quelques jours Révillon et 5 bataillons (2 d'Anjou, Rouergue, Orléans et Royal-la-Marine).

Le 3 septembre, il mande à Charuel, intendant de Lorraine, de diriger sur ce même point, Saverne, les trois régiments de Cessac, Vins et Saldagne qui viennent de Franche-Comté et doivent être le 4 à Remiremont. Il annonce, le 6, à Louvois qu'il dispose de 30 pièces de canon

(1) On se bornera à signaler la constitution, vers le mois de mai, d'un régiment régulier : le Nouveau-Alsace, tiré de cette milice; il comprenait 8 compagnies de 50 chevaux chacune. C'est la seule partie qui subsistera de ces forces lorsqu'à la fin de mai elles seront licenciées (ordre de Louvois du 26 mai. GRIMOARD, t. II, p. 499).

(2) GRIMOARD t. II, p. 516.

dont « il y a 7 à 8 très petits ». Il a mis 60 soldats d'infanterie qui s'exercent à les manier.

L'évaluation totale de ces forces est donnée dans une lettre du baron de Montclar au grand Condé datée de Vinden, près Landau, le 9 septembre; leur effectif s'élève à 11.000 ou 12.000 fantassins et près de 9.000 chevaux, sans compter 7 escadrons venant de Franche-Comté, qui arriveront dans trois jours, et 800 dragons de Boufflers ou Hocquincourt.

Les escadrons de la première ligne sont de 4 à 5 compagnies, il y en a de 150 maîtres; les deux moindres sont de 125; il y a 30 pièces de canon. Le 19 septembre, le régiment Royal, ceux de Grillon, Laurières et Quinçon arrivent au camp de Vinden (1).

Le 28 septembre, Turenne reçoit encore le régiment de dragons de Listenay qui sera presque ruiné à Ensheim, ainsi que celui de Boufflers (Turenne à Charuel, 5 octobre).

A cette bataille (2), Turenne dispose, selon Deschamps, de 22.000 hommes, savoir :

71 escadrons de cavalerie;
3 régiments de dragons;
31 bataillons;
30 pièces.

Sa perte est de 2.000 hommes.

---

(1) Turenne à Louvois, 20 septembre. GRIMOARD, p. 575. A. G. 414, 56.

(2) La liste des régiments de cavalerie compris dans l'état des pertes à Ensheim est la suivante :

*Colonel-Général.	*La Vieuville.	Ille.
*La Reine.	Vins.	*Buzenval.
*Pilloy.	Langallerie.	Cessac.
*Bulonde.	Beaupré.	Vaubrun.
*Montgeorge.	*Coislin.	*Royal-Wallon.
*Armagnac.	*Grignan.	*Locmaria.
*Bouillon.	Repaire.	Culau.
Auvergne.	*Royal.	Dubourg.
*Cornas.	Renty.	Sansay.
Quinçon.		

Soit 29 au total.

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des corps ayant figuré à Sinsheim. On remarquera que cette liste ne comprend ni les dragons, ni l'infanterie.

Le 6 octobre, Turenne annonce à Louvois qu'il a fait avancer les régiments de Lyonnais et Bouillon, il espère que Givry et les autres marcheront.

Beaurain signale l'arrivée de 3 bataillons le 3 octobre. C'est dans le courant de ce mois que le Roi se décide à renforcer l'armée de Turenne de toutes les troupes disponibles en Flandre. Une lettre de Louvois, du 16 octobre, annonce l'envoi de 20 escadrons sous Genlis, puis de 30 autres avec 10 compagnies de gardes françaises, qui font 2 bataillons, enfin de 30 autres escadrons encore, parmi lesquels sera la petite gendarmerie, avec 18 bataillons. Au total : 80 escadrons et 20 bataillons.

L'arrivée de ces renforts s'échelonne comme il suit : entre le 20 et le 23 octobre, 4 compagnies de la Reine et le régiment de Bellegarde (1). Ce sont sans doute les troupes que Beaurain signale comme arrivées le 20 octobre; puis :

20 escadrons sous Genlis et Saint-Loup, le 30 et le 31 octobre; Deschamps les réduit, à tort, à 15 escadrons; le chiffre de 20 est donné par Turenne lui-même (2);

20 escadrons et 10 bataillons sous Montauban;

10 ou 15 escadrons sous La Feuillée, le 3 novembre;

Puis, ultérieurement, le comte de Sault amenant 24 (ou 30) escadrons et 10 bataillons.

Aux forces de l'armée régulière, Louis XIV voulut ajouter celles qu'il pouvait tirer de l'arrière-ban de la noblesse en vertu du dernier vestige du droit féodal subsistant à cette époque. En cas de menace à la frontière du royaume, les nobles de l'arrière-ban, dans un rayon de 100 lieues, pouvaient être appelés aux armes dans un délai d'un mois et pour une période de deux mois.

Lancé le 19 août 1674, l'appel produisit quelque conster-

(1) Lettre de Turenne à Le Tellier, 23 octobre. GRIMOARD, t. II, p. 601.

(2) Lettre du 30 octobre. GRIMOARD, t. II, p. 603.

Une lettre de Condé à Louvois, datée du camp de Ligué, du 9 octobre 1674, confirme le chiffre de 20 escadrons et donne la liste des régiments qui ont marché avec Genlis : Saint-Loup, Estrades, Florensac, Saint-Valléry, Saint-Aignan, Dugas, Béthune, Dauphin, Étranger, Saveuse et Bligny, soit dix au total, chacun à deux escadrons (**A. G.**, vol. 393).

nation parmi ceux qu'il touchait (1); certains auraient déposé la rapière pour se soustraire à cette obligation. Par contre, d'autres, qui n'étaient pas visés, y répondirent pour faire preuve de noblesse. D'autres, enfin, payèrent une forte taxe pour ne pas rejoindre.

L'arrière-ban fut placé sous les ordres du maréchal de Créqui. Celui-ci manifesta peu de satisfaction en recevant ce commandement; sa troupe ne brillait pas par la discipline; on pouvait cependant en tirer, au dire de son chef, « vingt ou vingt-cinq escadrons de 80 chevaux chacun, qui peuvent tenir leur place dans une action ».

Mais Créqui estimait qu'il convenait d'utiliser ces ressources sans retard; dans une lettre (2) du 10 octobre, il écrit : « Malgré toutes les misères dont tout ceci est environné, si S. M. veut employer le corps de noblesse à quelque chose, je le mettrai en œuvre le mieux qu'il me sera possible, et ils seraient présentement plus capables d'agir que quand ils auront essuyé les fatigues d'une arrière-saison. »

Le maréchal voyait juste et on eût mieux fait sans doute de suivre son conseil.

On amène la noblesse en Lorraine, et Turenne va la passer en revue; la première impression qu'elle produit sur lui est bonne : « J'ai vu hier la noblesse que l'on a fait mettre en bataille de la façon qu'elle entrera dans les lignes. Il n'est pas croyable combien il y a d'officiers qui ont servi et dont beaucoup seraient bien aises de rentrer dans le service; il y en a des premiers beaucoup plus de mille et quoiqu'il y ait ici beaucoup de manque de commodités et de fourrages, ils témoignent beaucoup de gaîté; je les ai fait loger dans quelques villages derrière l'armée.

« Ils témoignent une grande affection pour le service du Roi (3). »

---

(1) Voir Camille ROUSSET, *Louvois*, t. II, p. 96 et suiv.; ROY, *Turenne*, p. 5 et suiv.

(2) **A. G.**, v. 414-128.

(3) Turenne à Le Tellier. Dettwiller, 23 octobre.

Un ordre de bataille de l'armée de Turenne, emprunté à la « Relation de ce qui s'est passé à la convocation et pendant le voyage de l'arrière-ban de France en Allemagne en 1674 » (1), marque la répartition des brigades de la noblesse entre les deux lignes et la réserve. Elles prennent place, dans chacune d'elles, entre la cavalerie des ailes et l'infanterie du centre.

Cette répartition resta purement théorique, car l'arrière-ban ne fut jamais appelé dans les lignes où ses éléments, composés exclusivement de cavalerie, n'auraient pu subsister par suite du manque de fourrages.

L'inaction devint fatale aux nobles de l'arrière-ban, la maladie sévit sur eux, Turenne dut leur accorder de nombreux congés et, dès le 6 novembre, il songea à les renvoyer. Déjà, le 3, à Bénaménil ceux d'Anjou s'étaient laissé surprendre et avaient cruellement expié leur négligence. A partir de ce moment, tout va pour eux de mal en pis. Turenne les renvoie à Metz, Toul et Verdun et il écrit à Le Tellier (2) qu'ils partent contents et en bon état. Cette appréciation n'est déjà plus vraie pour tous; l'indiscipline est parmi eux; ils mettent en coupe réglée les villages qu'ils traversent. Ils laissent enlever le bagage personnel du maréchal de Créqui. Ils comptent les jours qui les séparent du terme de leur convocation (19 novembre); deux ou trois cents d'entre eux, sous Vandy, quittent Metz malgré les ordres du maréchal. Il fallut les licencier (3). Créqui éprouva un vrai soulagement lorsqu'il fut déchargé du fardeau de ce commandement; en manière d'oraison funèbre, il porta sur l'arrière-ban ce jugement sévère (lettre du 22 novembre à Louvois) : « Je souhaite ardemment que le Roi n'ait

(1) Par Claude JOLY, écuyer.

(2) 9 novembre.

(3) Louvois à Turenne, 24 novembre. A. G., v. 388. « Sa Majesté avait eu pensée de retenir encore quelque temps ensemble la noblesse de l'arrière-ban; mais comme le maréchal de Créquy mande qu'elle s'impatiente fort de retourner chez elle après son ban fini, qu'elle diminue considérablement par désertion et qu'en l'état où elle est, elle ne peut pas rendre de grands services, S. M. a pris la résolution de la congédier. »

jamais besoin de rassembler sa noblesse; car c'est un corps incapable d'action et plus propre à susciter des désordres qu'à remédier à des accidents. »

En somme, ils avaient été de mauvais soldats, sans discipline et sans entrain. Camille Rousset fait observer qu'ils n'étaient pas la vraie noblesse de France, celle-là « était dans l'armée régulière, elle y gardait l'honneur et la bravoure et la discipline; elle y aidait Turenne à chasser l'étranger de la France par la plus heureuse des inspirations militaires ».

Faut-il les condamner sans appel et voir en eux des félons abandonnant leur drapeau, désertant le devoir militaire au moment du danger? Ne serait-il pas plus juste de se demander si l'emploi qu'on en a fait répondait bien à leurs aptitudes? La lettre de Turenne du 23 octobre les montre pleins de bonne volonté; peut-être, s'ils avaient été admis à l'honneur de combattre en première ligne, encadrés par les troupes régulières, entraînés par l'exemple, y eussent-ils fait honorable figure. Mais laissés à l'arrière, affectés à la garde des convois, service peu brillant qui exige des troupes bien confirmées et dont le moral n'a pas besoin d'être entretenu par la marche en avant, ils s'abandonnent et se découragent. Leur existence matérielle, d'ailleurs, était pénible (1).

C'est un fait d'expérience, dont certaines campagnes coloniales récentes ont fourni une nouvelle démonstration, qu'on tire mauvais parti, sur les lignes d'étapes, d'une troupe affaiblie ou sans cohésion.

Ces « réservistes » abandonnés en quelque sorte à eux-mêmes et non soutenus par des troupes actives, n'ont pas rendu ce qu'on attendait d'eux et ce qu'avec plus d'habileté peut-être, on en pouvait espérer.

Si l'arrière-ban de la noblesse a inscrit dans nos annales

---

(1) Vauban avait écrit à Louvois (28 août) : « L'arrière-ban ne pouvant être formé que de noblesse fort gueuse et incommodée, ne pourra être que très mal équipé et qui va sans équipage à l'armée est bientôt accablé de misère et de maladie »; il proposait d'utiliser ces mal équipés pour la défense des places, c'est Louvois qui voulut les envoyer à l'armée.

militaires une page peu honorable, il est permis de conclure de cet incident douloureux qu'on ne saurait apporter trop de soin dans l'emploi des troupes de réserve, qu'il faut se garder de les reléguer à l'arrière, loin du feu et de l'œil du chef, qu'enfin une défaillance passagère dans l'appel aux armes pour la défense du pays peut être rachetée en France, parce que l'esprit de devoir et de sacrifice finit toujours par triompher.

L'appel de l'arrière-ban de 1674 fut le dernier; l'année suivante, tous ceux qu'il touchait payèrent la taxe pour s'en affranchir et ainsi disparut le dernier vestige du régime féodal, où le privilège de la noblesse entraînait la charge du service armé personnel.

Réduire les nobles à l'état de courtisans était un des principes du gouvernement de Louis XIV; aussi le Roi dut voir, sans regret, la noblesse abandonner les devoirs qui justifiaient ses droits. Il est permis de se demander si l'intérêt bien entendu de ce grand corps de l'État et celui de l'État lui-même étaient alors conformes aux désirs du Roi.

Si Turenne ne reçut de l'arrière-ban aucun renfort utilisable, son armée, forte de 20.000 hommes après Ensheim, se trouvait cependant, à la fin d'octobre, accrue de 80 escadrons et 20 bataillons venus de Flandre. On n'a pas de renseignement exact sur son effectif total; Beaurain l'évalue à 20.000 cavaliers et 13.000 fantassins.

Lorsque Turenne exécuta en décembre le mouvement derrière les Vosges qui devait l'amener au milieu des quartiers d'hiver de l'ennemi, il dut laisser des troupes pour garder la Basse-Alsace : 6 bataillons à Haguenau (1) (Turenne, 2 de Bourgogne, Douglas, La Ferté, Bouillon); 3 autres à Saverne (Rouergue, Royal-la-Marine, La Couronne (2).

Il a mis, d'autre part, 6 compagnies à La Petite-Pierre; à

(1) Turenne à Le Tellier. Hirschland, 4 décembre.
(2) Beaurain évalue ces 9 bataillons à 4.500 hommes.

Bouquenon (Sarre-Union), le régiment de La Frézelière et un escadron (1).

On voit aussi dans une lettre suivante du 22 décembre, qu'il a confié à Saint-Sylvestre le soin d'assurer les convois vers Saverne et Haguenau.

Son armée est affaiblie de ces divers détachements, qui paraissent être composés principalement d'infanterie.

Par contre, après avoir franchi les montagnes à Remiremont, il va recevoir la cavalerie de Renel, primitivement aux ordres du maréchal de Créqui et qui vient le rejoindre par Mirecourt et Lure. On n'en sait pas le nombre; Beaurain l'évalue à 2.000 chevaux. On peut, moins encore, connaître l'effectif du contingent aux ordres de Le Cateux, que Duras, gouverneur de la Franche-Comté, a pu envoyer de cette province.

M. de Kortzfleisch a tenté d'évaluer le chiffre total des forces de Turenne; il admet 600 hommes par bataillon, 40 à 50 de ceux-ci, et arrive ainsi à 24.000- 27.000 fantassins. Pour la cavalerie, il indique 66 escadrons, soit 33 régiments à 300 hommes, donc 10.000 au total. En y ajoutant les dragons et la gendarmerie, il arrive à 13.000 chevaux.

L'ensemble des forces s'élèverait à 40.000 hommes environ, dont deux tiers d'infanterie. Beaurain, on l'a vu, donne 33.000 hommes, dont 20.000 cavaliers; Deschamps indique 30.000 au total et fait observer que la cavalerie était fort ruinée par son séjour en Basse-Alsace.

Il semble que l'évaluation de l'auteur allemand soit excessive et il est difficile d'accepter la proportion qu'il indique pour les deux armes, puisque les renforts venus de Flandre comprennent une grosse masse de cavalerie et que les détachements laissés par Turenne en Basse-Alsace étaient surtout composés d'infanterie. Peut-être, d'ailleurs, le chiffre de 40.000 hommes comprend-il ces détachements, auquel cas il serait plus près de la vérité. On fera observer enfin que l'effectif de 600 hommes admis pour les bataillons

(1) Turenne à Louvois. Remiremont, 15 décembre.

est sans doute exagéré; 500 serait plus près de la vérité, ce qui réduirait le total de l'infanterie de 4.000 à 5.000 hommes.

L'ouvrage de M. Tschamber, malgré ses nombreuses références à des sources originales, n'apporte à la question des effectifs français aucun éclaircissement décisif.

On y trouve, en effet (1), qu'au début des opérations, nous pouvions opposer aux alliés 73 escadrons et 30 bataillons, soit au total 22.000 à 23.000 hommes; une note de la même page cite un document emprunté aux Archives de Vienne d'après lequel Turenne, après la bataille de Turckheim, aurait disposé de 180 escadrons et 40 bataillons, les premiers évalués à 130 hommes, les seconds à 600; on arriverait au chiffre de 23.400 cavaliers et 24.000 fantassins, au total 47.400.

Une situation d'effectif qui aurait été établie à Versailles le 15 mars 1674 et qui fait partie des Archives grand-ducales badoises de Karlsruhe, reproduite par M. Tschamber (2), donne à Turenne 23 bataillons et 85 escadrons, au total 31.400 hommes, chiffre manifestement inexact d'après tout ce qu'on a vu plus haut. La remarque finale de ce document indique d'ailleurs qu'au cours de la campagne, les Français n'eurent jamais plus de 22.000 à 23.000 combattants. Il y a contradiction évidente entre ces diverses indications, exagération dans les effectifs initiaux comme dans ceux de fin de campagne, erreur enfin dans le chiffre maximum de nos combattants.

M. de Kortzfleisch s'est efforcé aussi d'établir la liste des corps de l'armée de Turenne, en se servant des indications fournies par le général SUZANE dans son *Histoire de l'infanterie et celle de la cavalerie.* Il reconnaît lui-même que cette liste n'a pu être que très difficilement établie (3).

---

(1) P. 13.
(2) P. 262.
(3) Aux Archives de la Guerre, la liste des pertes à Turckheim ne mentionne cette fois que les régiments d'infanterie, qui sont au nombre de neuf, savoir :

Navarre.	La Reine.	Anglais.
La Marine.	Anjou.	Royal.
Les Vaisseaux.	Orléans.	Bandeville.

L'organisation des corps de troupe était la suivante, d'après Camille Rousset (1).

Les régiments d'infanterie sont à 3 bataillons, sauf celui du Roi qui en compte 4. Chacun d'eux est à 15 compagnies. L'effectif d'une compagnie est de 50 à 60 hommes dans les corps français, de 100 dans l'infanterie étrangère, sauf chez les Suisses où il est de 200.

Les dragons sont de l'infanterie montée et, bien que formés en escadrons, ils ne doivent pas être comptés comme cavalerie. Leur effectif est de 700 hommes environ par régiment.

La cavalerie est en régiments de deux ou trois escadrons, comprenant chacun 4 compagnies de 50 chevaux. Elle constitue, ainsi qu'on a pu le voir dans l'énumération des forces de Turenne, la partie principale des armées, tant par le nombre que par l'action qu'elle exerce sur le champ de bataille.

La gendarmerie, troupe d'élite qui combat à la fois à pied et à cheval, est formée en compagnies de 200 cavaliers.

L'artillerie a encore une organisation distincte de celle de l'armée et relève de son grand-maître; le nombre des pièces attribuées aux diverses formations varie beaucoup et on ne trouve point d'unités tactiques de cette arme.

II — *Les armées des alliés*

En cherchant à déterminer les forces dont disposa Turenne, on a éprouvé quelques difficultés à établir la liste exacte des corps de troupe qui les composaient, mais on a pu indiquer avec assez de précision les dates auxquelles sont parvenus les renforts successifs.

En procédant à la même étude pour les forces alliées, la difficulté qu'on rencontre est inverse.

On trouve dans les ouvrages allemands de M. de Kortz-

(1) *Histoire de Louvois*, t. I.

fleisch et de M. Tschamber, des listes de tous les corps mis sur pied par l'Empereur et par les États qui le suivirent; mais le doute existe sur l'époque de l'entrée en ligne ou du départ de certains contingents.

Au début des opérations, on voit agir quelques régiments impériaux : les Lorrains, les Saxons et les forces palatines. Après la déclaration de la guerre fédérale par la diète de Ratisbonne, le 24 mai 1674, des renforts sont mis en marche par différents États; mais, en raison de la diversité des buts poursuivis par les souverains, l'armée alliée ne forme pas un bloc croissant progressivement.

On constate, au contraire, que certains contingents quittent l'armée à un moment donné, ou se refusent à la suivre pour une opération déterminée. De là des variations d'effectif assez malaisées à établir et une quasi-impossibilité de définir la composition exacte des armées pendant toute la durée de la campagne.

On s'est efforcé, dans ce qui va suivre, d'éclaircir les points douteux, en utilisant les sources précitées; on ne saurait affirmer y avoir réussi.

Au mois de janvier, l'Électeur palatin fit appel à l'Empereur et celui-ci obtint de la diète de Ratisbonne, la décision d'envoyer un premier secours de 2.000 fantassins et 500 cavaliers pris sur les contingents de Franconie et de Souabe (1). Après l'occupation de Germersheim par Vaubrun, le Palatin adresse une nouvelle demande de secours et, le 10 mars, l'Empereur y répond en lui envoyant de Francfort, où sont installées les troupes de la Saxe Électorale, 1 régiment d'infanterie, 2 de cavalerie et 4 escadrons de dragons. En outre, 3 régiments de cavalerie et plusieurs compagnies d'infanterie des troupes impériales sous le commandement de Caprara, sont chargés d'assurer la protection des villes du Palatinat (2).

En se reportant au tableau de composition de l'armée

(1) TSCHAMBER, p. 34.
(2) TSCHAMBER, p. 35.

impériale donné par ce même auteur (1), on trouve 2 régiments saxons de cavalerie : l'un à 7 compagnies de 100 chevaux, l'autre à 5 compagnies de 90 chevaux, soit 1.350 chevaux en tout ; 2 régiments saxons d'infanterie, l'un à 7 compagnies de 200 hommes ; l'autre à 5 compagnies : 2.400 fantassins au total. Et 3.750 hommes pour l'ensemble des forces saxonnes, non compris les dragons.

M. de Kortzfleisch donne ce même nombre d'unités sans en indiquer l'effectif. Il évalue à 2.000 hommes le corps de l'Électeur palatin à la fin de l'année 1674, ce qui laisse à penser que, lors des premières opérations, ce corps atteignait un effectif supérieur.

On arrive ainsi à un total d'environ 6.000 hommes, qui correspond aux chiffres donnés par Beaurain (4.000 cavaliers, 2.000 fantassins) pour l'ensemble des forces rassemblées vers Mannheim, sous les ordres de Caprara, au début des opérations.

Au sud, dans le Brisgau, le duc de Lorraine avait, d'après M. Tschamber (2), 5.000 hommes de troupes lorraines, palatines et impériales. Beaurain indique 3.000 hommes seulement. Les troupes du duc comprenaient 10 régiments de cavalerie et 1 de dragons. M. des Robert (3) les évalue à 6.000 ou 7.000, chiffre tout à fait en rapport avec le nombre de régiments. Ce furent ces troupes impériales, lorraines et saxonnes qui combattirent à Sinsheim, où leur effectif s'élève à 9.000 ou 10.000 hommes.

Deschamps (4) le décompose comme il suit : 3 régiments entiers (Bournonville, Caprara, Gondola) et 3 demi-régiments (Lorraine, Holstein, Dunevalt), la cavalerie impériale, tous cuirassiers et vieilles troupes de l'Empereur, 1.000 chevaux saxons, 2.000 chevaux lorrains en 7 régiments, les chevau-légers de la garde du duc, 500 dragons

(1) TSCHAMBER, p. 252.
(2) *Op. cit., p.* 38.
(3) P. 365.
(4) P. 11 et 12.

saxons et lorrains, 1 régiment d'infanterie impériale (Strein) à 1.200 hommes.

Dans cette énumération, on ne voit figurer ni les deux régiments d'infanterie saxonne, ni les troupes de l'Électeur palatin, et une partie seulement de la cavalerie lorraine. On est en droit de conclure que les généraux alliés n'ont pas su réunir sur le champ de bataille la totalité des forces dont ils disposaient.

La déclaration de la guerre fédérale par la diète d'Empire décida plusieurs États allemands à mettre sur pied leurs contingents et lorsque, après Sinsheim, Caprara et Lorraine vinrent se joindre à Bournonville, ce dernier amena avec lui, d'après Deschamps (1) :

2 régiments de cavalerie impériaux (Prince de Bayreuth), 2.000 chevaux;

1 régiment d'infanterie impériale (Portia). Ce corps, d'après M. Tschamber (2), comprenait 13 compagnies, son effectif devait être de 2.600 hommes, Deschamps n'indique que 1.000 hommes.

Le régiment d'infanterie de Franconie (Davila), 2.000 hommes. D'après la liste de M. Tschamber (3), ce régiment était à 10 compagnies de 200 hommes.

Enfin, à ces corps, Deschamps ajoute 1.000 Saxons et les troupes palatines qui, ainsi qu'on l'a signalé plus haut, ne figuraient pas dans la liste des troupes ayant combattu à Sinsheim.

L'effectif total des alliés à la fin de juin est évalué par Deschamps et Beaurain à 13.000 ou 14.000 hommes. Si on adopte les chiffres donnés par M. Tschamber pour les corps entrant dans la composition de l'armée, on arriverait à un total d'au moins 16.000 hommes. Il est fort admissible, d'ailleurs, que les effectifs théoriques des corps n'aient pas été atteints ou que la maladie ait occasionné des pertes parmi eux.

(1) P. 36.
(2) P. 254.
(3) P. 253.

Une lettre de Turenne à Louvois, datée de Vinheim, 8 juillet, évalue les forces de Bournonville, alors retranchées sur le Neckar, à 8.000 chevaux et 4.000 hommes de pied; il ne ressort pas de là cependant que les contingents saxons et palatins soient compris dans cette évaluation.

Peu après (20 juillet), on annonce l'arrivée du régiment de cravates ou croates de Ladron (800 à 1.000 chevaux); puis celle des contingents de Brunswick-Lunebourg, des cercles Haut-Rhénans, de Franconie, de Souabe. Pendant la quinzaine du 28 juillet au 13 août, l'abbé de Gravel et les autres agents français signalent la mise en marche de nombreux contingents; mais parfois, un corps, dont l'arrivée est annoncée, s'arrête en cours de route; c'est ainsi, par exemple, que le régiment de Reuss, signalé en Thuringe le 1er août, ne rejoindra l'armée qu'en octobre.

A ce même moment, les Saxons commencent à quitter le camp pour retourner chez eux (1) et les Brandebourgeois sont encore loin; ils n'apparaîtront sur le théâtre des opérations que deux mois plus tard.

Si ces divers mouvements d'approche et de recul rendent malaisée la détermination exacte des effectifs présents sur le front, on peut au moins donner sur chacun des contingents alliés des détails intéressants, empruntés pour la majeure partie à l'ouvrage de M. de Kortzfleisch.

Les Impériaux. — L'Empereur disposait d'une armée de 65.000 hommes, dont 30.000 étaient immobilisés en Hongrie où éclataient sans cesse des révoltes. Il avait, à l'armée du prince d'Orange, sous les ordres du comte de Souches, 6 régiments d'infanterie et 8 de cavalerie; d'autres corps se trouvaient en Silésie ou étaient retenus dans les États héréditaires sur la frontière bavaroise (le régiment de Bade et 5 compagnies de dragons de Wopping).

Un régiment (Grana) occupait l'électorat de Cologne, un autre (Kniegg) sera immobilisé à la défense d'un méchant

(1) Gravel à Turenne, 13 août.

poste (Dachstein); enfin, un des beaux régiments de cuirassiers (Gondola) sera envoyé dans le Brisgau à la fin de novembre.

Il ne restera, en définitive, présents à l'armée en Alsace, dans la dernière partie des opérations que 5 régiments et demi d'infanterie (Portia, Reuss, Sereni, Strein, Vehlen et la moitié du régiment Kaiserstein); 1 régiment de dragons (Reiffenberg), 1 de croates (Ladron), 3 régiments complets de cavalerie (Bournonville, Caprara, Bayreuth) et 3 demi-régiments (Dunevalt, Jung-Lothringen, Jung-Holstein) avec 8 pièces de canon.

Les régiments d'infanterie sont de 8 à 10 compagines (sauf Portia qui en a 13); celles-ci sont à 100 hommes en principe (1).

L'état d'effectif donné par M. Tschamber (2) ferait ressortir un chiffre double.

On ne sait si ces nombres ont été réellement atteints. M. de Kortzfleisch dit qu'à la fin de la campagne les régiments d'infanterie étaient descendus à un effectif compris entre 300 et 450 hommes, ceux de cavalerie variaient de 300 à 700 chevaux, si bien qu'au total l'armée impériale, en décembre 1674, n'avait plus que 5.600 fantassins, 4.200 cavaliers et 200 artilleurs, au total 10.000 hommes, qui, un mois après, tombaient à 6.263 (3).

M. Tschamber (4) donne des chiffres un peu plus élevés; d'après une note du 3 novembre 1674, extraite des Archives de la Guerre à Vienne, les forces impériales sur le Haut-Rhin atteignaient 23.585 hommes (5) qui, le 24 décembre, se réduisaient à 18.730. Il est possible que les deux auteurs allemands aient raison, l'un comptant les combattants, l'autre les rationnaires.

---

(1) KORTZFLEISCH, p. 10.
(2) P. 254.
(3) KORTZFLEISCH, p. 11.
(4) P. 47.
(5) Ainsi répartis : cavalerie : 17 régimeuts, 11.673 hommes, dont ils perdirent 697 restés sur le champ de bataille, 588 fuyards, 455 prisonniers; infanterie : 10 régiments, 11.912 hommes, dont 1.048 furent malades ou blessés.

L'Empereur avait, par un ordre du 19 juin 1674 (1), prescrit des mesures très rigoureuses pour l'observation du bon ordre, de la morale et de la discipline dans les troupes alliées. Les quinze articles de ce document donnent à penser que le pillage, la maraude, les sévices à l'égard des habitants devaient être assez fréquents, car les peines les plus sévères sont portées contre ceux qui s'y livrent. On verra par la suite que ces recommandations n'étaient pas inutiles et qu'elles furent sans doute maintes fois perdues de vue.

D'après Bournonville, qui la commandait, l'état de cette armée, sur la fin de la campagne, était « tout à fait misérable (2) ». Dunevalt signalait l'absence de paiement de la solde pendant onze mois, certains vieux cavaliers étaient restés plus d'une fois sans pain pendant huit jours. Aussi le soldat mécontent disait : « Comme nous avons été payés, nous combattrons » et le marquis de Bade-Durlach se plaint : « qu'il n'a pas un homme en état de servir (3) ».

Le chef des troupes impériales, le duc de Bournonville, était âgé de cinquante-quatre ans, et servait depuis trente ans ; c'était un général formé à l'ancienne école, méthodique et prudent jusqu'à la timidité. Bien que placé nominalement sous les ordres du Grand Électeur de Brandebourg, il avait reçu de son souverain l'injonction de suivre les avis de la majorité des généraux en chef, réunis en conseil. Il devait résulter pour lui, de cette situation délicate, une attitude embarrassée qui fut interprétée à mal par ses collègues et ses subordonnés, plus encore peut-être par son chef nominal. M. de Kortzfleisch le donne cependant comme un loyal serviteur qui, dans sa correspondance, se déclare « *resolwiret zu crepiren wan anderst nichts thuen kan* » (4).

M. Tschamber distingue des troupes de l'Empereur, aux ordres de Bournonville, celles de ses alliés, qu'il dénomme troupes impériales, et dont le chef était le margrave de

(1) Tschamber, p. 52.
(2) Lettre à Montecuccoli. Kortzfleisch, p. 10.
(3) Kortzfleisch, p. 10.
(4) Kortzfleisch, p. 12.

Bade-Durlach. D'après une situation empruntée aux Archives royales bavaroises de Bamberg (1), ces corps, dont il a déjà été question précédemment, comprenaient au total :

Cavalerie	NOMBRE de chevaux par compagnie
1 régiment Saxe supérieure à 7 compagnies.	100
1 régiment Saxe inférieure à 5 compagnies.	90
1 compagnie bavaroise.	60
1 régiment Haut-Rhénan à 4 compagnies	90
1 régiment de Franconie à 10 compagnies	100
La noblesse de Franconie	120
2 régiments de Souabe à 12 compagnies	90

Infanterie

1 régiment Saxe supérieure à 7 compagnies;
1 bataillon Saxe inférieure à 5 compagnies;
3 compagnies bavaroises;
1 régiment Haut-Rhénan à 5 compagnies;
1 régiment de Franconie à 10 compagnies;
2 régiments de Souabe à 10 compagnies.

Toutes les compagnies d'infanterie sont comptées à 200 hommes.

Cette situation théorique du corps du margrave de Bade-Durlach devait différer assez notablement de la réalité. C'est ainsi (2) que le régiment de cavalerie du cercle Haut-Rhénan fut envoyé en Hongrie. Des deux régiments d'infanterie du même cercle, mis sur pied et commandés par les comtes de Solms et de Nassau-Saarbrück (l'effectif total de ces deux corps s'élevait à 1.573 hommes), un seul combattit à Ensheim. Tous deux firent partie du corps du margrave de Bade à la fin du mois de novembre 1674. Les Saxons, au mois d'août, avaient montré de la tiédeur pour la cause impériale et s'étaient refusés à porter

(1) TSCHAMBER, p. 252.
(2) KORTZFLEISCH, p. 22.

la guerre en France. Pour ce motif, on les avait affectés au corps de réserve; ils abandonnèrent le parti en décembre. Ils se retirèrent au delà du Neckar. Cette défection à la cause de ses alliés n'est pas unique dans l'histoire de la Saxe, nous l'avons appris, plus tard, à nos dépens.

Les **Brunswick-Lunebourg** formaient dans le contingent allié une fraction importante.

Des trois duchés qui composaient ces États : Wolfenbuttel, Zell (ou Celle) et Calenborg, les deux premiers seuls furent fidèles à l'Empire; le troisième, catholique et gouverné par un prince ami de la France, refusa de marcher.

Ils fournirent : 16 régiments d'infanterie (Garde, Ende, Mollesson, Joquet, Melleville, Linstow, Holstein, Reuss, Noot, Schmiedeberg) à 10 compagnies chacun;

2 de dragons (Franke et Schack). M. Tschamber n'en indique qu'un seul à 8 compagnies;

8 régiments de cavalerie à 6 compagnies (Haxthausen, Chauvet, Mellinger, Beauregard, Reuss, Lobech, Ziegler, Wilke);

32 pièces de canon.

Une partie de ce contingent paraît avoir rejoint l'armée au mois d'août; selon M. de Kortzfleisch, ils étaient 12.000 à Ensheim, où ils perdirent un millier d'hommes; mais en novembre, le duc Georges de Celle amena un renfort de 2.575 hommes qui porta leur effectif total à 13.000 ou 14.000 (1).

Les États de Brunswick recevaient de la Hollande et de l'Espagne un subside de 40 florins par fantassin, de 80 florins par cavalier, plus 11.147 florins par régiment d'infanterie et 12.303 par régiment de cavalerie.

Les Brunswickois commandés par le duc de Celle, ayant sous ses ordres le duc de Holstein et les généraux Ende

(1) M. Tschamber, d'après l'aumônier lunebourgeois Berckenmeyer, donne 8.500 hommes pour l'effectif des troupes de Brunswick, 4.420 pour celles de Wolfenbuttel, soit 12.920 au total, chiffre très voisin de celui de M. de Kortzfleisch.

et Chauvet, étaient, d'après M. de Kortzfleisch, des subordonnés pleins de zèle pour le Grand Électeur.

Les Munsterois. — L'évêque de Munster, Bernhard von Galen, était un prince turbulent et peu scrupuleux qui, depuis quelques années, avait mis ses troupes au service de la France. Impressionné par l'arrestation du prince de Furstemberg, il jugea prudent de se réconcilier avec l'Empire. Il fit la paix avec les Provinces-Unies le 22 avril, et mit à partir du 12 mai son contingent à la disposition de la coalition. Celui-ci comprenait : 4 régiments d'infanterie (Wedel, Limbourg-Stirum, Mias, Erden), 1 de dragons (Barleben), 7 de cavalerie (Schade, Post, Uffeln, Bönninghausen, Westerholt, Mardonelli, Hautyn) avec 6 pièces de canon. D'après une lettre du 23 août de l'abbé de Gravel à Turenne, les régiments d'infanterie sont à 8 compagnies chacun; ils comptent au total 2.050 hommes. Les corps de cavalerie, à 6, 7 ou 8 compagnies, forment un total de 1.920. Cette évaluation serait au-dessous de la réalité, selon M. de Kortzfleisch, qui relate, d'autre part, celle de Verjus, notre envoyé à Berlin, portant le total de la cavalerie à 4.648 et des dragons à 905. L'auteur allemand admet un effectif inférieur à 7.000 pour le contingent de Munster en novembre 1674.

M. Tschamber (1) donne des chiffres très inférieurs qu'il a extraits des Archives de la Guerre de Vienne : en nombres ronds, 1.600 cavaliers et 1.250 fantassins au printemps de 1674, renforcés chacun d'un millier d'hommes dans le milieu de l'année; on arrive ainsi au total de 4.850, évaluation supérieure à celle de l'abbé de Gravel.

Les troupes de Munster, dit M. de Kortzfleisch, jouissaient de la plus déplorable réputation parmi leurs alliées; le margrave de Bade les signale comme : « *Ruinirte malcontente regimenter* ». Le baron von Goes les compte « *für ein Imbarrazzo undt die man lieber nit darbey hette* ».

(1) P. 48.

Les Munsterois paraissent, en effet, s'être assez mal prêtés au changement de parti de leur prince et avoir témoigné peu d'enthousiasme pour servir dans les rangs de la coalition. Comme autrefois, ils restaient pleins d'ardeur pour le pillage.

Il semble aussi que le paiement de leur solde fût plutôt irrégulier. Au camp de Borkem, ils se révoltèrent, il fallut pendre les plus mutins, mais aussi payer les autres pour les faire rentrer dans l'ordre.

Le contingent munsterois était commandé par le général Post, que M. de Kortzfleisch dépeint comme étant en butte aux suggestions d'un prince ami de la France, l'évêque de Paderborn, qui l'exhortait à nous rester fidèle. Il mourut d'ailleurs en novembre 1674.

On plaça les gens de Munster au corps de réserve du margrave de Bade; beaucoup désertèrent, un grand nombre firent mauvaise contenance au feu. On peut, avec M. de Kortzfleisch, se demander s'ils furent, en réalité, d'un grand secours à leurs alliés. Ils paraissent avoir été de cette sorte de gens qu'on préfère voir chez l'adversaire plutôt qu'à côté de soi. Ils justifient le qualificatif d'enfant terrible, « *Schmerzenskind* », que leur donne l'auteur allemand.

Les Brandebourgeois. Le Grand Électeur avait obtenu, au moins nominalement, le commandement en chef des troupes alliées sur le Rhin; mais il amenait aussi à la coalition son contingent le plus sérieux.

M. de Kortzfleisch et M. Tschamber ne sont pas d'accord sur sa composition. Le premier donne la liste de régiments ci-après (1), soit 10 régiments d'infanterie, 2 de dragons, 11 de cavalerie, plus les dragons et trabans de la Garde. Les régiments d'infanterie sont, en principe, à 8 compagnies, ceux de cavalerie à 6; mais la liste donnée montre que tous n'atteignaient pas ce nombre d'unités. L'artillerie avait 47 pièces et un train considérable. L'effectif total est

(1) P. 168.

évalué entre 16.200 et 17.300 (8.500 fantassins, 1.000 dragons, 7.000 cavaliers).

TROUPES A PIED		TROUPES A CHEVAL
Gardes du corps (von Pollnitz).		Dragons de la Garde.
Derflinger.		Dragons Derflinger.
Dohna.		Dragons Bornsdorf.
Goltz.		Trabans de la Garde.
Götzen.		Régiment du corps.
Schöning.		Prince-Frédéric.
Dönhoff Flemming	à 4 compagnies.	Anhalt.
		Derflinger.
Holstein Fargel	à 5 compagnies.	Hesse-Hombourg.
		Görtzke.
		Lüdeke.
		Mörner.
		Printzer.
		Brockdorff.
		Croÿ (à 2 compagnies).

La liste que donne M. Tschamber (1) d'après les Archives bavaroises de Bamberg, comprend 13 régiments de cavalerie, plus les dragons et trabans de la Garde, au total 7.500 hommes; 9 d'infanterie, plus quelques détachements, au total 10.400 hommes; 2 régiments de dragons (1.320). L'effectif général s'élève à 19.226, auxquels s'ajoutent 2 régiments d'artillerie à 600 hommes environ chacun.

Le même auteur (2) indique une série de documents originaux qui, tous, donnent des chiffres supérieurs à ceux admis par M. de Kortzfleisch.

Ce dernier cite de nombreux témoignages de contemporains qui vantent la belle apparence, l'excellente tenue et l'équipement des Brandebourgeois. C'est l'aumônier de Celle : Berkenmeyer, le chroniqueur strasbourgeois Walter, le *Gotterboth Mercur*, un officier français, rentrant de captivité, le comte de Bourlémont.

M. Tschamber reproduit quelques-unes de ces citations;

(1) P. 255.
(2) P. 48.

il y ajoute cependant une note moins admirative en signalant que beaucoup d'hommes étaient de nouvelles recrues dont l'instruction laissait à désirer. Il rappelle aussi l'opinion de Verjus, qui raille les Brandebourgeois, ainsi que leur chef, le maréchal Derflinger, et les accuse de commettre des déprédations dans leur propre pays.

Les deux auteurs ne manquent pas de signaler que le Grand Électeur recevait un large subside (200.000 thalers) des Provinces-Unies et de l'Espagne.

M. Tschamber ajoute que s'il y eut du retard dans la mise sur pied des contingents brandebourgeois, la faute en incombe aux États contributeurs qui apportaient eux-mêmes du retard dans le paiement de leur quote-part. Si on se souvient que les traités conclus par le Grand Électeur avec la France en 1673, puis avec l'Empire et les Pays-Bas, l'année suivante, comportaient pour lui l'allocation d'un fort subside par ses alliés, on ne pourra manquer d'admirer l'ingéniosité d'un prince qui sut si bien allier le souci de ses intérêts matériels à celui de sa gloire. D'autres ont pu follement jeter l'or sur les chemins le long desquels ils moissonnaient les lauriers; le Brandebourg, au contraire, réussit le plus souvent à faire de la guerre une industrie lucrative.

Les troupes de Brandebourg étaient sous les ordres du vieux maréchal Derflinger, alors âgé de soixante-huit ans, qui comptait peu de sympathies autour de lui. Autrichien d'origine, d'extraction très modeste, la haute situation à laquelle il était parvenu excitait l'envie de son entourage, qui ne dissimulait pas ses sentiments. Il inspirait peu de confiance à la cour de l'Empereur.

La marche des Brandebourgeois à travers les pays allemands fut lente et tout d'abord indécise. L'Électeur était sollicité de se porter de divers côtés (1). Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols et le comte de Souches l'appelaient dans les Flandres; les princes de Lunebourg,

(1) Voir WADDINGTON, *op. cit.*, t. II, p. 350.

le Palatin et la cour de Vienne réclamaient sa présence sur le Rhin moyen. C'était de ce côté que Frédéric-Guillaume se sentait attiré et qu'il se porta définitivement, mais la réunion de ses forces à celles des alliés ne devint effective que vers le 15 octobre, après l'occupation de Strasbourg.

La Bavière, le Wurtemberg et le Hanovre restèrent fidèles à l'alliance française et refusèrent de fournir à la coalition le contingent qui leur était réclamé.

L'attitude des deux premiers de ces États inspira quelques inquiétudes à l'Empereur qui, on l'a vu plus haut, immobilisa un régiment (Bade) et 5 compagnies de dragons pour observer la frontière bavaroise.

Le Wurtemberg s'opposa au passage des forces saxonnes par les ponts de Lauffen, sur le Neckar. Cette hostilité se justifie lorsqu'on connaît les déprédations que les troupes impériales commirent sur le territoire wurtembergeois au début de la campagne.

Le Prince-Électeur de Mayence, contraint de laisser traverser ses États par les troupes alliées, mit peu d'empressement à accorder cette autorisation; il se conduisit avec assez d'adresse pour ne pas fournir de troupes sans encourir de représailles de la part des Impériaux.

Le landgrave de Hesse trouva également moyen de s'abstenir.

Enfin, l'évêque de Paderborn resta dévoué à la politique française et s'efforça d'intervenir auprès des tièdes pour les maintenir dans la neutralité.

Aux États germaniques unis contre la France, s'était joint le duc de Lorraine. On a vu plus haut l'importance du contingent qu'il amenait. Les hommes qui le composaient étaient mal équipés, au dire de Persode de Maizery, notre envoyé à Francfort, mais « paraissent être de vieux soldats et fort zélés Lorrains ». Ils combattirent bravement partout où ils parurent et infligèrent à notre arrière-ban, un sanglant échec à Bénaménil. Mais le dévouement qu'ils marquaient à leur prince, n'impliquait pas nécessairement fidélité à la cause impériale. La preuve du contraire est

donnée par ce fait, qu'après l'occupation de Remiremont par les troupes de Turenne, la garnison lorraine de cette ville passa en partie dans nos rangs.

Leur chef, le duc Charles IV, voulait rentrer en possession d'États qu'il avait cependant cédés au roi de France (1). Il fut, dit M. de Kortzfleisch, le partisan déterminé de l'offensive dans le conseil des alliés, mais la considération dont il y jouissait fut insuffisante pour vaincre l'inertie des lourdes masses impériales. Il tomba malade à la fin de la campagne et se retira de la direction des opérations.

Si, après cette énumération des forces des divers contingents alliés, on cherche à déterminer l'effectif total de l'armée opposée à Turenne, on éprouve un véritable embarras. Laissant de côté le corps de réserve du margrave de Bade et ne tenant compte que des forces rassemblées en Alsace, on trouve les chiffres ci-après :

	ÉVALUATIONS	
	minimum	maximum
Brandebourgeois	16.200	19.200
Munsterois	4.850	7.000
Brunswick-Lunebourg	13.000	14.000
Impériaux	10.000	18.000
Lorrains	3.000	6.000
Totaux	47.050	64.200

L'écart est considérable et encore n'a-t-on pris pour les Impériaux qu'une évaluation maxima très modeste.

M. Tschamber admet que 57.000 hommes étaient présents en octobre au camp de Blæsheim, c'est aussi le chiffre de Beaurain; M. de Kortzfleisch évalue à 49.000 ou 50.000 hommes l'effectif des alliés en Alsace. Le moins élevé de ces chiffres reste encore très supérieur à celui des forces dont disposait Turenne.

(1) D'après le comte d'Haussonville, Charles IV avait espéré obtenir de l'Empereur le commandement en chef des armées. Ses talents militaires et sa connaissance du terrain pouvaient le désigner pour ce poste dont l'éloigna peut-être son inconsistance politique (Voir *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, t. III, p. 194 et suiv.).

L'auteur allemand qu'on vient de citer remarque que ces 50.000 hommes ne pouvaient suffire à reculer la frontière à la crête des Vosges et qu'il fallut, pour cette tâche, lancer vingt fois plus de guerriers au delà du Rhin dans l'été de 1870.

L'évocation de ce passé douloureux n'a rien qui puisse blesser notre amour-propre national. Le récit qui va suivre de la campagne de 1674 démontrera, au contraire, que sous un chef habile et valeureux, les Français sont capables d'obtenir, contre un adversaire numériquement supérieur, des succès qui justifient nos espoirs les plus chers et l'objet de nos constantes pensées.

CHAPITRE V

OPÉRATIONS SUR LA RIVE GAUCHE DU RHIN

(Mars-Mai)

On a vu plus haut que le premier objectif assigné aux troupes françaises d'Alsace était l'occupation de Germersheim, appartenant à l'Électeur palatin. La défection de ce prince nous obligeait à prendre une place de cette importance. L'opération, conduite par le marquis de Rochefort, fut exécutée sans encombre le 26 février.

Le comte de Caprara, alors à Francfort, marcha avec 4.000 hommes sur Mannheim; il y arriva le 23 mars et y passa le Rhin, établissant ses avant-postes sur la rive gauche jusqu'à Rheingenheim. Là, il fut attaqué, le 24, par 600 chevaux sous le marquis de Beauvezé, parti de Landau, et réussit à les rejeter assez vivement. Le commandant du détachement français fut blessé dans cette affaire (1). Rochefort s'avança à son tour avec toutes ses

(1) Le combat du 24 mars, simple reconnaissance, trop hardie peut-être des positions alliées et de leurs forces (4.000 chevaux), par un détachement français de 600 chevaux, est présenté par M. Tschamber (p. 35) sous un jour très différent. Nos troupes auraient été attaquées le 23 (et non le 24) à Wenimgenheim (?) par les Saxons et auraient perdu dans cette rencontre 200 tués, 100 blessés et 80 prisonniers, dont 4 officiers. Dans la poursuite, une partie des troupes palatines aurait pénétré par surprise dans Wissembourg (à plus de 60 kilomètres de la position ennemie), y aurait tué 30 hommes et pris des trophées.

Il y a dans ce récit une erreur sur la date, une autre sur le lieu, et quelque invraisemblance. Si l'offensive, en effet, avait été prise par les alliés, le combat ne se serait pas déroulé à courte distance de la position qu'ils occupaient, alors qu'ils étaient, la veille, séparés des Francais par plus de 10 lieues.

Pour ces motifs on croit devoir s'en tenir aux indications de Beaurain.

forces sur Landau et parvint à contenir le mouvement de Caprara. Il fit aussi occuper Philisbourg, notre tête de pont sur la rive droite du Rhin, par quatre bataillons.

C'est à ce moment, dans les premiers jours d'avril, que Turenne arrive en Lorraine n'amenant avec lui que 1.100 cavaliers et 600 fantassins. Il envisage l'éventualité de l'ennemi remontant l'Alsace, pour aller secourir la Franche-Comté et, de suite, naît dans son esprit l'idée d'une marche dérobée derrière les Vosges pour aller surprendre son adversaire. Il écrit à Louvois le 5 avril, de Lunéville (1) : « Je lui ai mandé (à Rochefort) que si l'ennemi marche par l'Alsace, je crois, si je ne change par les nouvelles que j'apprendrai, que je descendrai des montagnes de la Lorraine pour aller au-devant de lui à Sainte-Marie-aux-Mines ou par la vallée de Remiremont. »

C'est ce dessein qu'il réalisera quelques mois plus tard, au cœur de l'hiver, et qui décidera du succès définitif de la campagne. S'il est présenté alors sous une forme imprécise, on y trouve cependant l'idée principale nettement indiquée (2).

La crainte d'un mouvement offensif de l'ennemi vers la Comté et la Bourgogne s'accentue lorsqu'il apprend (13 avril) que le duc de Lorraine, précédemment vers Coblentz, avec 4.000 hommes, va se réunir à Caprara sous Mannheim. Aussi insiste-t-il pour garder toutes ses troupes en Alsace; il s'établit lui-même vers Saverne (13 avril) et Haguenau.

---

(1) GRIMOARD, t. II, p. 453.

(2) C'est sans doute d'après cette lettre qu'on a établi la légende du plan de campagne d'hiver élaboré dès le printemps. Raguenet (p. 389), sans aller aussi loin, parle d'une lettre à Le Tellier, du 30 octobre, dont le Roi aurait fait donner lecture à toute sa cour après la victoire de Turckheim et dans laquelle le maréchal annonçait son dessein. La lettre en question existe (*a*); mais traite de tout autre chose; le fait est donc inexact. Il faut observer en outre, ainsi qu'on l'a fait plus haut au sujet du projet d'opérations en Bohême (1673), qu'un plan de cette nature n'a de valeur réelle qu'après avoir été mis au point par une étude complète .Une étincelle de génie a pu le faire naître; mais la gestation est nécessaire pour lui donner la vie.

(*a*) GRIMOARD, t. II, p. 603 (A. G., 414-186).

Le duc de Lorraine poursuivant sa marche par la rive droite du Rhin se dirige vers les villes forestières, dans le but de donner la main à son fils, le prince de Vaudémont qui opère en Franche-Comté (1).

Turenne (17 avril) fait partir le comte de Roye avec 1.200 chevaux, il s'établira à Brisach et réunira ses forces aux milices de la province, commandées par M. de Buvigny (1.500 hommes); plus tard, ce dernier s'avancera vers Delémont. Le maréchal sera ainsi en mesure de s'opposer à l'offensive ennemie, soit qu'elle se prononce par le nord en remontant l'Alsace, soit par le sud vers les villes forestières. Pour être assuré du succès, il faut qu'il conserve toutes ses troupes, et c'est à ce moment qu'il use à l'égard du Roi et de Louvois d'une véritable diplomatie pour ne pas se dégarnir.

Mais Turenne n'ignore pas que le plus puissant auxiliaire d'une armée réduite à la défensive, c'est la menace d'un mouvement en avant vers l'adversaire.

Aussi fait-il assembler des bateaux à Brisach et répand-il le bruit qu'il va faire un pont sur le Rhin et franchir le fleuve (2). Cette feinte produit son effet : Caprara repasse sur la rive droite du Rhin et va prendre ses quartiers entre le Neckar et la Kreichbach, occupant d'une part des retranchements à Hochenheim sur ce cours d'eau, et d'autre part, laissant des garnisons à Kaiserslautern, Neustadt et Frankenthal.

Le duc de Lorraine a poursuivi pendant ce temps son mouvement vers les villes forestières; Turenne, laissant

---

(1) D'après les historiens de la Lorraine (DIGOT, le comte D'HAUSSONVILLE), le duc Charles IV se serait efforcé d'entraîner vers la Franche-Comté toutes les forces de l'Empire rassemblées sur le Rhin. Son but était de résister à l'entreprise dirigée par le Roi contre cette province et d'infliger une défaite personnelle à Louis XIV. Son projet ne fut pas accepté et il semble bien, après coup, qu'il était d'une réalisation difficile en raison de l'opposition des Suisses à laisser violer la neutralité de leur territoire. Les mémoires du marquis de Beauvau, cités en référence à l'appui de cette assertion, n'en font pas mention à propos des événements de 1674.

(2) Lettre à Louvois, 24 avril, près Ensheim, GRIMOARD, p. 471 (A. G., 411, n° 367).

Vaubrun entre Saverne et Haguenau, se porte avec 2.000 hommes sur Molsheim (20 avril), Schelestadt, Brisach, où il rejoint les 1.200 chevaux du comte de Roye, Einsisheim et Mulhouse (10 mai).

De là, il marche sur Heltzingen, près Bâle, afin de s'opposer au mouvement du duc de Lorraine qui avait gagné Waldshut et se portait sur Rheinfelden (1). Les Suisses qui bordaient le Rhin et la Birzig gardèrent une stricte neutralité entre les belligérants et s'opposèrent également au passage des deux armées sur leur territoire. Cette attitude eut pour effet de rendre vaine la tentative de jonction du duc de Lorraine avec Vaudémont, et débarrassa la Franche-Comté de l'intervention des Lorrains.

Les deux corps de Turenne et du duc restèrent en observation l'un devant l'autre pendant une quinzaine de jours. Turenne fait bonne garde : il a chaque jour « 500 chevaux au bivouac ou en garde, 300 entre le quartier général et Bâle, proche l'avenue des Vallées qui vont au Comté (2) ». Ainsi l'ennemi, qui ne peut sortir de Rheinfelden que par des défilés, ne saurait échapper à sa vigilance.

Le duc de Lorraine se rend compte de l'inutilité de ses efforts; il se résout, le 26 mai, à abandonner son camp et à descendre le Rhin par la rive droite, pour unir ses forces à celles de Caprara. Turenne, par un mouvement parallèle sur la rive gauche du fleuve, descend la plaine d'Alsace par

---

(1) Une letttre de Vaubrun, en date du 22 mai, et une autre de Cesen du 25 du même mois (**A. G.**, 413, 68, 74) donnent sur la répartition des troupes et leurs effectifs à ce moment de la campagne des renseignements qu'il est utile de noter au passage.

Vaubrun, écrivant de Haguenau, rend compte de la présence entre cette place et Saverne de 5 bataillons anglais, savoir 3 de Monmouth, Churchill et Hamilton, 2 des régiments Cornas et Montgeorge.

Turenne a fait avancer sur Molsheim pour être plus à portée de sa main :

5 régiments : La Reine, Coulange, Bulonde, Montferrier et Illes, plus 250 hommes du régiment de Bourgogne, plus 250 d'Hamilton.

Il a d'autre part avec lui, aux environs de Bâle, 600 à 700 hommes de la milice d'Alsace et 29 escadrons.

(2) Cesen, lettre du 29 mai.

Ostheim et Walf à Viltenheim (1), où il établit son quartier général le 30 mai.

Le séjour des troupes impériales et lorraines dans le Brisgau et sur les territoires voisins a laissé de douloureux souvenirs dans l'esprit des populations. M. Tschamber, qu'on ne saurait accuser ici de partialité, signale (p. 59) que Schaffhouse, Donaueschingen et d'autres villes ont été « entièrement pillées », que lors de la réunion des corps de Caprara et du duc de Lorraine vers Offenbourg, le gouverneur de Bade-Durlach eut à fournir à cette armée d'onéreuses réquisitions de vivres. Enfin, d'après le témoignage du duc Eberhard de Wurtemberg, les troupes de Caprara auraient assailli à main armée et pillé de nombreux villages, commettant plus de cruautés et de turpitudes qu'il n'est coutume de le faire en pays ennemi (2). On n'aurait pas signalé ces incidents regrettables si le même auteur n'avait, à diverses reprises, accusé les troupes françaises de nombreux méfaits du même genre. Ceci démontre simplement d'une part, qu'à cette époque, la guerre comportait de lourdes charges pour les territoires occupés, et d'autre part, que les contingents de l'armée impériale étaient loin de se considérer comme dans la mère-patrie sur la rive droite du Rhin; à plus forte raison, sur la rive gauche.

Les magistrats de Strasbourg ayant refusé leur autorisation de laisser occuper Kehl, malgré l'insistance des alliés, ceux-ci se décidèrent à se porter au nord, vers le Neckar, afin de se réunir aux troupes qu'amenait le duc de Bournonville, commandant en chef les troupes impériales.

Pendant ce même temps, le comte de Souches assemblait vers le pays de Juliers une force de 30.000 hommes qui menaçait Trèves et la Lorraine; mais son mouvement ne

---

(1) Viltenheim n'existe pas sur la carte au 1/80000, la localité que Beaurain sur sa carte désigne sous ce nom ou celui de Wisenheim correspond à Wilwisheim, sur la Zorn, entre Saverne et Hochfelden; c'est à 5 lieues de Haguenau, et Beaurain dit que Turenne, une fois arrivé, poussa le même jour sur Haguenau et en revint le lendemain.

(2) M. Tschamber indique, page 62, les noms des six villages wurtembergeois pillés le 14 juin par les troupes impériales.

s'effectuait que lentement. Néanmoins, la présence de cette masse ennemie à portée du théâtre d'opérations de la Flandre donnait des inquiétudes au Roi, et dans la correspondance de la Cour, on sent percer l'intention bien arrêtée de renforcer l'armée de Condé aux dépens de celle de Turenne. Cette intention prend la forme d'un ordre très net dans une lettre du Roi écrite du camp devant Besançon, que Grimoard date du 16 mai dans son Recueil (1), du 15 mai dans les *Œuvres de Louis XIV* (2), les deux textes présentant d'ailleurs quelques divergences sans importance. Le Roi croit que la plus grande partie de l'armée de l'Empereur va passer le Rhin à Bonn et Coblentz pour se porter vers Aix-la-Chapelle, que l'armée de Condé « ne pourra rien entreprendre contre les places de Flandre ». Il prescrit à Turenne d'envoyer des renforts à Condé. Il réitère son ordre dans une seconde lettre du 21 mai (de Besançor) (3) et même dans une troisième (26 mai, du camp de Vit) (4), confirmée par une lettre de Louvois du même jour (26 mai) du camp devant Dôle (5).

La lettre de Louvois du 26 (?) mai (6) marque très nette-

(1) T. II, p. 488.
(2) T. III, p. 497.
(3) GRIMOARD, p. 491.
(4) GRIMOARD, p. 497. Le texte de cette lettre, donné dans les *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 499, est beaucoup moins complet et moins impératif en ce qui concerne l'envoi des renforts à Condé.
(5) GRIMOARD, p. 498.
(6) Cette lettre de Louvois mérite une mention spéciale : la date du 26 que donne Grimoard est certainement erronée, puisque le ministre débute ainsi : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 de ce mois... vous avez vu par ma lettre du 27 dont vous trouverez encore ci-joint le duplicata..... que S. M. vient d'avoir la nouvelle de la prise d'Argenteau du 19, que la tranchée avait été ouverte le 20 au soir devant Navagne. » Sa lettre du 27 à laquelle il fait ici allusion paraît constituer la seconde partie de celle datée du 26, on trouve en effet à la suite d'un alinéa qui a l'allure d'une fin de correspondance : « Le Roi m'a commandé d'ajouter à cette lettre qu'il vient d'avoir avis qu'Argenteau et Navagne se sont rendus : la première de ces places le 19 et la seconde le 22 de ce mois... », et Louvois revient sur les mouvements des ennemis vers Trèves dont il a parlé déjà dans la première partie de cette lettre.
Le 30, Louvois écrit à Turenne en lui envoyant une dépêche du Roi (sans doute celle dont il est question ci-après, en date du 30) et lui annonce l'envoi d'un duplicata de sa dernière lettre dans laquelle il lui accuse réception de celles que Turenne a écrites les 25 et 26. Ce duplicata ne paraît pouvoir être que celui de la lettre que Grimoard a, par erreur, datée du 26.

ment que les préoccupations de la Cour se portent en ce moment vers les Pays-Bas où l'on s'attend que M. le Prince « doit être présentement placé et peut-être arrivé devant celle des plus considérables villes des Pays-Bas, qu'il aura trouvée la moins garnie », mais ce ne sera « ni Namur ni Luxembourg qui sont les places que les Impériaux se sont chargés de secourir ». Et Louvois ajoute :... « Il y a apparence qu'ils (les Impériaux) songeront à attaquer Trèves, ce qui fait croire à Sa Majesté que vous ne sauriez trop tôt quitter le pays où vous êtes, pour vous avancer de ce côté-là, se remettant entièrement à vous d'y faire ce que vous jugerez à propos et de pourvoir à la sûreté des places de Metz et de Verdun, en la manière qui vous paraîtra la meilleure. »

Une lettre de Louis XIV datée du camp devant Dôle, le 30 mai (1), complète celle-ci et montre les intentions du Roi. « Comme mon cousin, le prince de Condé, doit investir au premier jour celle des plus considérables places des Pays-Bas qu'il aura trouvée dégarnie et pour cela s'être éloigné de la Meuse, quand je vous pourrais envoyer la plus grande partie des troupes qui sont ici avec moi, la marche que vous proposez vers Limbourg ne serait d'aucune utilité, par la facilité qu'auraient les ennemis de se joindre tous pour marcher contre vous et parce que, comme vous le remarquez fort bien, vous laisseriez entièrement le côté d'Alsace et de Metz exposé à ce que l'armée impériale y pourrait vouloir entreprendre..... Cependant, comme jusqu'à présent leur projet est de faire attaquer Trèves par l'armée ennemie, vous ne sauriez manquer d'y faire entrer assez d'infanterie pour leur ôter entièrement cette pensée et de vous tenir à portée de pouvoir marcher à Metz, si contre toute apparence, ils venaient à s'en approcher, laissant du côté d'Haguenau, sous le marquis de Vaubrun, le nombre de troupes que vous estimerez nécessaire pour faire la guerre à l'Électeur palatin et lui faire de plus en plus connaître le méchant parti qu'il a pris. Cependant, nous

(1) *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 504.

verrons dans peu de jours celui que prendra l'armée impériale après que mon cousin le prince de Condé se verra attaché à quelque place considérable; ma pensée étant que si elle demeure toute entière ou la plus grande partie entre la Meuse et le Rhin, vous y demeuriez pour l'observer et empêcher qu'elle n'entreprenne rien avec succès contre mes places; et que si elle passait toute entière ou la plus grande partie en deçà de la Meuse, vous marchassiez avec 4.000 ou 5.000 chevaux et les dragons pour me venir joindre en Flandre où j'espère de me rendre dans le 25 du mois prochain (juin). Mais comme l'exécution de tout ce que dessus doit dépendre des nouvelles des correspondants que j'ai chez mes ennemis et des démarches que vous verrez faire à l'armée impériale vous ne vous assujetirez à ce que je vous mande ci-dessus de mes intentions qu'autant que vous jugerez que le bien de mon service vous le permette.

« ..... Je ferai partir, aussitôt après la réduction de Salins, deux escadrons de cavalerie et le régiment de Royal-Dragons pour aller vous joindre. Vous leur ferez savoir à Mirecourt ce qu'ils auront à faire. »

Turenne se conforme à l'ordre relatif aux renforts à envoyer à Condé; mais dans sa lettre au Roi du 4 juin, datée du camp de Viltheim (1), en même temps qu'il rend compte de l'arrivée de ces troupes à deux heures de Trèves, il insiste sur l'importance des forces ennemies concentrées vers le Palatinat, sur le danger qu'elles font courir à l'Alsace et sur la nécessité « de ne point laisser un endroit, où toutes ces troupes peuvent tomber, sans qu'il puisse être secondé par quelque corps, quand on verra venir ces forces-là dans le temps de la moisson ». Il ajoute : « On prend en Flandre son parti selon ses forces; mais dans ce pays-ci il faut combattre ou perdre un pays : j'entends de l'Alsace qui est si capitale que si l'ennemi y était le maître, il laisserait Brisach et Philisbourg derrière et la Lorraine et le pays messin lui sont tout ouverts. Ceci est pour revenir

(1) GRIMOARD, t. II, p. 501 (A. G., vol. 413, n° 110).

à dire que comme Sa Majesté trouve bon que je dise ma pensée, elle serait, qu'elle soit à Châlons avec un corps, d'où ensuite elle donnerait le poids aux affaires du côté qu'elle verrait qui serait le plus important; car comme Sa Majesté veut bien que je parle des endroits où je ne suis pas, aussi bien que ceux où je suis, je ne crois pas que Monsieur le Prince approuve de faire un grand siège; car quand même il réussirait, on hasarde toutes les affaires pour une place et dans l'état où sont les forces de l'Allemagne et la constitution de l'Empire je crois être obligé d'en faire voir les conséquences à Votre Majesté.

« ..... Je suis persuadé que si je n'avais pas l'honneur de commander de ce côté-ci, je parlerai comme je fais... »

Et dans la suite de cette lettre dont certains passages sont, à la vérité, un peu confus, Turenne revient à trois reprises sur la concentration de l'ennemi vers le Rhin, la menace qui en résulte pour l'Alsace, l'impossibilité où il se trouvera de laisser garnison dans Haguenau et Saverne, s'il doit se porter vers Trèves. Il assure le Roi : « qu'il n'a rien de plus dans l'esprit que de tâcher à bien servir où il l'emploiera ». Mais on sent qu'il ne marchera sur Trèves et les Pays-Bas qu'à contre-cœur.

Le 5 juin, entre Strasbourg et Saverne, il écrit encore au Roi (1). « J'ai su depuis hier au soir que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté comme vers le 25 du mois de mai 6.000 ou 7.000 hommes que M. l'évêque de Munster donne à l'Empereur devaient marcher.

« Toute la ville de Strasbourg est pleine des troupes de l'Empereur et de Lorraine, on les désarme à la porte. Il est certain que ceux de la ville ne défendront pas le bout de leur pont de delà, quand on sera un peu éloigné et qu'on le voudra attaquer.

« Il va se former apparemment deux grands corps d'armée, l'un vers la Moselle et l'autre au Rhin. Votre Majesté peut bien juger si elle faisait retourner en Flandre le corps de

(1) GRIMOARD, t. II, p. 505 (A. G., vol. 388, n° 448).

troupe qu'elle a en Comté, en quel état on se trouverait depuis la Meuse jusqu'au Rhin et même que l'on fût engagé à quelque chose en Flandre. »

On peut remarquer ici, avec Verdy du Vernois, la sagesse des dispositions suggérées au Roi par Turenne. Si ce dernier insiste pour défendre l'Alsace dont la conservation est indispensable à la protection de la Champagne, il ne perd pas de vue que l'armée de Condé en Flandre peut aussi avoir besoin de secours. S'il propose de placer à Châlons l'armée venant de Franche-Comté, c'est que, de cette position centrale, elle pourra se diriger vers celui des théâtres d'opérations le plus menacé par l'ennemi. Déjà, dans cette lettre du 4 juin, il se prononce nettement pour les opérations en rase campagne et contre le siège des places des Pays-Bas perdues l'année précédente. Il y reviendra encore quelques jours plus tard, dans sa lettre du 11 juin dont il sera question ci-après. Tant de clairvoyante insistance réussit à triompher des vues du Roi et la lettre que Louis XIV adresse à Turenne le 8 juin, du camp de Chevans (1), donne en grande partie satisfaction aux vœux du maréchal.

Le Roi annonce qu'après la prise de Salins il enverra en Flandre deux bataillons de ses gardes et sa gendarmerie, tandis qu'il dirigera sur Verdun quatre régiments (Royal, Dauphin, Crussol et la Couronne) et celui des cuirassiers. Turenne les renforcera de quatre escadrons de cavalerie et d'un de dragons.

Condé y a envoyé de son côté quatre bataillons. Ce corps, sous le commandement de Rochefort, est destiné à aller sur Thionville. Il couvrira ainsi la frontière du côté de Metz pour laisser à Turenne le moyen de résister aux entreprises ennemies en Alsace. Si, au contraire, l'armée impériale marchait sur Trèves, Metz ou Verdun, Rochefort se joignant aux forces de Turenne permettrait à ce dernier de laisser devant Bournonville assez de monde pour lui résister.

(1) *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 507.

On a cru devoir reproduire toute la correspondance échangée entre le Roi et le maréchal à cette époque de la campagne pour faire ressortir en quels termes étaient envoyées les instructions de la Cour et comment Turenne y répondait.

La conclusion évidente paraît être que, tout en indiquant ses vues, le souverain fait une large part aux conseils du maréchal et en tient compte dans ses décisions. Le Roi croyait alors nécessaire d'abandonner l'Alsace, Turenne réussit à lui démontrer la nécessité de la conserver et ne paraît pas avoir eu beaucoup de peine à obtenir gain de cause. Il sera bon de se rappeler tout à l'heure cet incident, lorsqu'on examinera les allégations de certains historiens de Turenne d'après lesquels ce dernier aurait eu plus de peine à vaincre les influences hostiles entourant le Roi qu'à combattre les armées alliées. En définitive, le maréchal a réussi par sa ténacité à conserver en Alsace les forces qui s'y trouvaient rassemblées; il va maintenant passer à l'action, et montrer le parti qu'il sait tirer de son armée.

CHAPITRE VI

PREMIÈRES OPÉRATIONS DANS LE PALATINAT

SINSHEIM

Turenne réunit ses forces au camp de Hochfeld, entre Saverne et Strasbourg, dans les premiers jours de juin. Il attend les renforts venus de Franche-Comté qui doivent atteindre Mirecourt le 13 ou 14 juin; le Roi, en les lui annonçant par sa lettre du 8 juin, lui a en même temps rendu sa liberté d'action. Le maréchal compte en user tout aussitôt, mais, auparavant, il va indiquer au ministre ses intentions et, avec l'insistance d'un homme profondément pénétré de la vérité, il croit devoir dire une fois de plus ce qu'il pense des opérations de siège en Flandre. Il fallait à cela un certain courage, puisqu'il n'ignorait ni la prédilection du Roi pour ce genre de guerre, ni la faveur qu'elle rencontrait auprès de Louvois, plus courtisan que ministre en cette occurrence.

Ce courage, Turenne était sans doute seul à le posséder, car son illustre émule, Condé, redoutait au même moment de contrarier les idées du Roi, qu'il sentait inspirées par Louvois. Pressé d'entreprendre un siège, ayant promesse d'avoir Vauban pour le seconder, « Monsieur le Prince frémit, prévoit l'échec certain, mais il n'entrera pas en lutte avec l'impérieux ministre, ce serait peine perdue. La manie obsidionale est une des plus dangereuses à contrarier..... Aussi se garde-t-il d'attaquer la position de front; nul essai de réfutation de doctrines; reprenant le

tableau tracé par le ministre, il en oppose un plus exact sans changer les couleurs (1). »

En reproduisant la lettre de Turenne à Louvois, du 11 juin, on mettra en lumière la pensée de son auteur; le texte authentique rectifiera de lui-même les citations inexactes qu'on en a faites trop souvent (2).

Turenne a Louvois

Hochfeld, 11 juin.

« Il faut compter fermement que l'Empereur aura deux grandes armées dont pas une n'étant passée la Meuse et celles du Roi qui sont en Flandre étant attachées à quelque grand dessein (que je crois très difficile à faire réussir) marchent depuis ladite rivière de Meuse jusqu'au Rhin.

« Je crois devoir dire pour le service du Roi qu'il ne faut pas que la fin de la campagne trouve les ennemis, les maîtres de la campagne; de là dépend, à mon avis, toute la bonne ou la mauvaise fortune des affaires du Roi et ce n'est pas présentement le temps où une place plus ou moins contribue à cela. Sans vouloir parler des vieilles guerres, on a toujours tenu l'Empereur dans ses pays héréditaires et on l'y a rappelé quand il est venu faire des marches en France par le moyen des Suédois. Il est cette année libre de tous les côtés et a l'Empire qui n'est pas divisé par le prétexte de la religion.

« Si le Roi avait pris la plus grande place de Flandre (ce que peut-être il ne ferait pas) et que l'Empereur fût maître de l'Alsace, sans même Philisbourg ni Brisach, on verrait quelles armées on aurait dans la Lorraine, dans les Évêchés et en Champagne.

« ... Je crois que la pensée de l'ennemi après la moisson est de venir, une armée vers le Rhin et l'autre vers la Moselle. S'il vous plaît de juger, si toutes les forces du Roi

(1) Duc d'Aumale, t. VII, p. 461.
(2) Grimoard, p. 506 (A. G., 308-505).

étant attachées en Flandre et que je n'eusse qu'une armée capable de résister à une des deux, il ne faudrait pas que je quittasse l'Alsace pour m'opposer à l'autre qui viendrait vers Metz et ainsi si toutes les affaires ne seraient pas en très méchant état, car de croire qu'ayant Brisach et Philisbourg ce n'est rien que de perdre l'Alsace, je pense que c'est se tromper entièrement. On croirait peut-être que quand on commande en un lieu on fait plus de cas qu'il ne faut des choses qui s'y passent, mais je suis persuadé que si j'avais l'honneur de commander en Flandre, je parlerai comme cela.....

« N'ayant point de nouvelles du côté de Trèves, sinon que toutes choses y sont en bon état, le corps outre la garnison étant tout prêts d'y entrer et que l'armée de l'Empereur est dans le pays de Juliers, je m'en vais demain avec toute la cavalerie (laissant quelques régiments au bagage et 2.500 hommes de pied, laissant le reste pour travailler au fort de Saverne) vers Philisbourg, où je verrai ou par le pont si je le fais refaire, ou en deçà vers celui de Mannheim, ce que je pourrai faire; j'ai cru que c'était un bon temps à faire cette marche. »

Turenne va donc se jeter avec toutes ses forces sur celles de Caprara et de Lorraine qui sont égales aux siennes, avant qu'elles n'aient opéré leur jonction avec Bournonville ou que Souches, vers Trèves, ait prononcé son mouvement. Il fait établir par Maulevrier un pont sur le Rhin vers Philisbourg, fait occuper Haguenau par huit escadrons sous Humières, Saverne par 1.500 fantassins sous Puisieu (1), qui reçoit l'ordre de presser les travaux de fortification de la place. Il quitte, le 12 juin, son camp de Hochfeld, passe par Haguenau d'où il part avec 3.000 fantassins et 6.000 cavaliers et franchit le Rhin avec sa cavalerie seule,

(1) M. Tschamber ajoute à ces dispositions l'établissement d'un camp de 5.000 hommes d'infanterie à Kandel, le 7 juin, sous les ordres du « Duc d'Orléans » venu à cette date à Soultz-sous-Forêt. On ne trouve dans aucun document français confirmation de ce renseignement et Monsieur, frère du Roi, qui, seul, pouvait alors porter le titre de duc d'Orléans, n'a jamais paru à l'armée d'Alsace.

l'infanterie ne pouvant suivre. Il traverse Philisbourg d'où il tire 2.000 fantassins, 4 escadrons et 6 pièces, ainsi que trois jours de pain et marche sur Hockenheim. Son avant-garde, sous d'Auvergne, surprend un poste ennemi à Burckhausen, le 14 juin; lui-même vient camper, le 15, entre Leimen et Wiesloch.

A ce moment, les forces de Caprara et du duc de Lorraine cherchaient à faire leur jonction avec celles de Bournonville; sentant le danger du côté du Rhin, elles s'efforçaient d'échapper à Turenne en appuyant vers l'est afin de gagner le Neckar à Wimpfen.

Le 16 juin, les partisans français se heurtent à Sinsheim aux ennemis passant l'Elsenz; le duc de Lorraine veut éviter le combat; Caprara, au contraire, séduit par les avantages de la position, fait décider l'engagement. Il commit une faute en n'attendant pas l'arrivée des forces de Bournonville et l'événement tourna contre lui, mais l'occasion de se mesurer avec l'adversaire paraissait bonne. Il occupait la rive dominante d'un cours d'eau formant obstacle devant la position; il tenait le passage de cette rivière grâce à la ville de Sinsheim dont les murailles et le château formaient un solide point d'appui. Enfin, si les alliés ne disposaient que de 1.500 fantassins, ils avaient 6.000 cavaliers, impériaux et lorrains, presque tous cuirassés dont on devait beaucoup attendre.

Turenne, heureusement, pouvait mettre en ligne 3.500 fantassins et 5.000 cavaliers, qui, à la vérité, venaient d'accomplir une marche pénible, tandis que leurs ennemis étaient reposés. Il se décida à livrer la bataille; Deschamps expose ainsi les raisons qui l'y déterminèrent (1) :

« Il avait cherché les ennemis : il les avait joints et il eût été mal de les laisser retirer sans entreprendre quelque chose. Si le poste et le nombre de la cavalerie étaient pour eux, notre infanterie pouvait nous donner des avantages considérables dans le détail du combat; et s'il était heureux,

(1) P. 15.

rien n'était plus grand que d'ouvrir la campagne par un succès qui ne pouvait être qu'utile à la réputation et aux intérêts de la France (1). »

Les alliés occupaient Sinsheim et ses abords avec le régiment d'infanterie Strein et les dragons, en utilisant les nombreuses haies qui entourent ses jardins; leur cavalerie se tenait sur le plateau, assez en arrière afin d'échapper au feu de mousqueterie partant des haies bordant la crête. Ils s'enlevèrent ainsi le moyen de surveiller le débouché d'un chemin creux formant la seule voie d'accès de la vallée sur le plateau.

Nos troupes se déployèrent dans la vallée et marchèrent à l'attaque de Sinsheim que l'ennemi défendit vigoureusement; l'infanterie était arrivée sur la ville, lorsque les dragons, ayant passé la rivière à la nage, s'emparèrent d'une porte située du côté opposé.

La ville et le château se rendirent alors et devinrent, pour notre gauche, un solide point d'appui. Pendant ce temps, à droite, notre infanterie gagnait les haies de la crête du plateau et devenait pour notre cavalerie inférieure en nombre et moins bien armée, un puissant soutien. Entre le château et les haies (2), « là cavalerie s'avance, se déploie, formant comme la base d'un triangle dont le sommet reste près de Sinsheim et qui s'élargit toujours ».

Sur le plateau, la lutte fut dure; la cavalerie ennemie chargea la nôtre par trois fois et nous eûmes un instant le dessous; le désordre gagna même les attelages de l'artillerie. Mais le feu de notre infanterie embusquée derrière la crête suffit à contenir les progrès de l'ennemi. Après la

(1) Le marquis de Beauvau relate dans ses *Mémoires* (p. 387), que Turenne, trouvant le poste de Sinsheim plus difficile à enlever qu'il ne se l'était imaginé, aurait tenu conseil sur le parti à prendre en opinant pour se retirer par crainte de perdre trop de monde. Il ne se serait décidé à l'attaque que sur l'avis énergique de Saint-Abre, son lieutenant. Il paraît *difficile* d'admettre cette version qu'on ne retrouve nulle part ailleurs que dans l'ouvrage de M. des Robert (p. 405), où elle est citée d'ailleurs d'après Beauvau. Elle est en opposition formelle avec le plan d'opérations que le maréchal a tracé et qu'il exécuta avec tant de décision.

(2) Duc D'AUMALE.

troisième charge, celui-ci se décida à la retraite et regagn les bois où il s'était posté le matin; il laissait entre no mains des trophées; sa perte s'élevait à 2.000 hommes la nôtre à 1.100. En raison de la fatigue de ses troupes Turenne ne put faire poursuivre l'ennemi que par un peti détachement de 400 chevaux sous Renty qui s'avanç jusqu'à Heilbronn, où Caprara et les Lorrains passèrent l Neckar à la nage (1) et s'établirent derrière ce cours d'eau

Il est malaisé de fixer avec précision les effectifs engagé à Sinsheim.

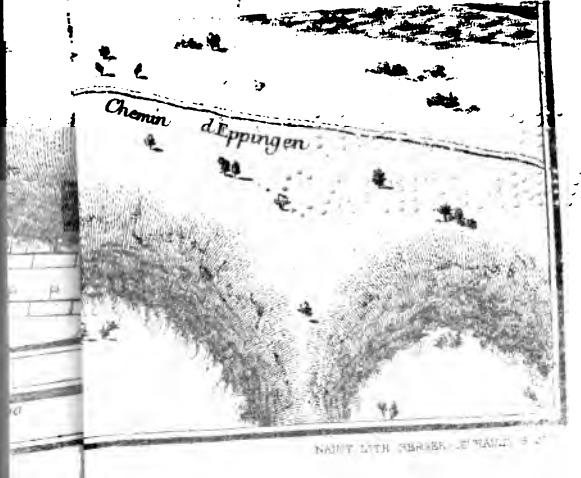
Du côté français, Turenne dit dans une lettre du 17 juin à Persode de Maizery, qu'il est parti avec 6.000 chevaux e 3.000 fantassins dont il a laissé 1.500 à Philisbourg, mai où il a pris la garnison de la place. Deschamps indiqu 20 régiments de cavalerie en 4 brigades, soit 5.000 chevaux 4 bataillons (Plessis, La Ferté, Picardie, Douglas), 2.00 hommes plus 1.500 autres de 6 régiments différents (Champagne, Turenne, Languedoc, Bourgogne, Hamilton, Mont mouth); 400 dragons de la Reine et la compagnie Dufay (2) soit 9.000 hommes en tout. Ces chiffres ont été admis, ave des variantes insignifiantes, par les auteurs allemands le plus sérieux (Hardegg, Peter, Zanthier).

M. Tschamber, sur la foi d'un document italien, découver aux archives de Stuttgart, n'hésite pas à élever l'effecti français à 12.000, mais sans fournir aucun détail de natur à justifier cette augmentation. On est donc fondé à teni pour exacts les chiffres de Deschamps.

Pour les alliés, l'évaluation la plus modeste est celle d Turenne lui-même qui donne seulement 6.000 chevaux,

(1) Turenne à Rochefort, Sinsheim, 19 juin. « Les troupes de l'ennemi se sont ralliées par delà le Neckar, les Impériaux et les Lorrains l'ayant passé à Heilbronn à la nage. Si M. de Bournonville n'était arrivé avec environ 2.000 hommes venant de Francfort, j'aurais pris la ville de Heidelberg; ils tâcheront de se rassembler. » (Archives du royaume de Belgique, Bruxelles. Rapport de 1843 de Decamps sur la correspondance relative aux guerres du Palatinat [A. G., supplément].)

(2) Compagnie franche de dragons levée par Dufay, gouverneur de Philisbourg.


Chemin
d'Eppingen

1.200 fantassins, 300 dragons (1); il dit avoir eu affaire à la moitié de chacun des régiments de Caprara, du prince Charles, de Dunevalt, de Bournonville, aux troupes de Saxe, au régiment entier de Schneidau, aux Lorrains et au régiment de Strein (infanterie). Deschamps dit 8.000 hommes (2); mais le détail qu'il en donne s'élève à 9.000 (régiments entiers de Bournonville, Caprara, Gondola; trois demi-régiments : prince Charles de Lorraine, Holstein, Dunevalt, total 4.000 chevaux, 1.000 chevaux saxons, 2.000 lorrains en 7 régiments, les chevau-légers du duc, 500 dragons saxons et lorrains et le régiment de Strein, 1.200).

Les auteurs allemands donnent des chiffres analogues. Hardegg 6.000 chevaux, 1.500 fantassins; Wilhelm, 6.000-800; Peter, 7.000-1.500; Zanthier, 7.000-1.200. M. Tschamber, d'après un document des archives de la guerre de Vienne, dit 4.458 cavaliers, 900 fantassins, 158 dragons, total : 5.358 hommes. Il ne donne pas toutefois la liste des régiments de cavalerie ayant paru sur le champ de bataille; il ne nomme de cette arme que le régiment Gondola qui manque à l'énumération de Turenne, mais on le retrouve chez Deschamps. Les affirmations de ce dernier paraissent donc pouvoir être admises en rectifiant le nombre d'escadrons des régiments de Caprara et de Bournonville. Au lieu de 10 pour chacun d'eux, correspondant au régiment entier, il n'en faudrait compter que 5. Dans une lettre du 8 juillet à Louvois, Turenne en effet annonce que Bournonville est venu joindre ses lieutenants en amenant 5 escadrons de Caprara et 5 de Bournonville. On diminuerait ainsi de 1.000 chevaux l'effectif donné et on retombe sur le chiffre de 6.000 cavaliers admis par la plupart des auteurs.

Le surplus des évaluations de M. Tschamber ne peut être accepté sans restriction; il prête aux Lorrains un effectif de

(1) Lettre au Roi, 17 juin.
(2) P. 12.

1.600 chevaux, or, le duc de Lorraine était en personne à Sinsheim; il devait vraisemblablement avoir avec lui le gros de ses forces qui consistait exclusivement en cavalerie et que M. Tschamber (1) évalue à 5.500 (M. des Robert (2) donne le chiffre de 6.000 chevaux qui serait très élevé pour 9 régiments); la cavalerie impériale, sous Caprara, est comptée pour 2.000 chevaux seulement, alors que 30 escadrons au moins la composent. On voit ainsi combien les chiffres de M. Tschamber sont contestables. Il affirme en outre (3) que, précisément le 14 juin, l'Empereur avait dû enlever aux troupes opérant sur le Rhin plusieurs régiments pour les envoyer contre les insurgés hongrois, et qu'ainsi l'adversaire de Turenne était affaibli. Cette allégation n'a été reproduite nulle part encore; elle demanderait, pour être admise, des justifications qui ne sont pas fournies. Il y a là sans doute confusion avec la mesure prise par l'Empereur et que Persode signale au duc de Vitry (4), de ne pas envoyer de nouvelles troupes sur le Rhin, afin de disposer de forces suffisantes contre les Hongrois.

La victoire de Sinsheim clôt la première série des opérations dans le Palatinat; sa conséquence immédiate est de détourner l'invasion qui menaçait l'Alsace. Elle est le fruit d'une manœuvre hardie, nettement conçue, exécutée avec résolution. Turenne porte l'offensive en pays ennemi et va se placer sur la route que doit suivre l'armée adverse dans le but d'attaquer celle-ci avant qu'elle n'ait opéré sa jonction avec les renforts arrivant au-devant d'elle.

D'Hochfeld à Sinsheim, il y a environ 30 à 35 lieues et le Rhin à traverser; Turenne va de l'un à l'autre en cinq jours. Il déconcerte ses adversaires par la rapidité de son mouvement; ils le croient encore loin, que déjà ils sont aux prises avec ses éclaireurs.

---

(1) P. 48.
(2) P. 379.
(3) P. 63.
(4) Lettre du 22 mai 1674.

Sur le champ de bataille, ses habiles dispositions obvient aux défectuosités de la situation tactique et lui permettent de tirer tout le parti possible du feu de son infanterie. L'efficacité de ce feu vient en aide à sa cavalerie et lui permet de lutter sans désavantage contre les cuirassiers ennemis.

Caprara, au contraire, ainsi que le fait remarquer Napoléon, a été victime des errements de l'époque. Il s'est laissé séduire par les avantages de la position de Sinsheim et a accepté la lutte sans attendre que Bournonville soit venu le renforcer.

Il semblerait que Turenne n'ait dû recueillir, après sa victoire, que des témoignages d'admiration; ses envieux en jugèrent autrement. Tous n'étaient pas à la Cour, ni dans les bureaux de la guerre, ainsi qu'on en pourra juger par l'extrait suivant d'une lettre du maréchal d'Humières au grand Condé en date de Lille, 26 juin (1) :

« Au reste, Monseigneur, comme je n'entends parler de tous côtés que de la grande bataille que M. de Turenne a gagnée, je ne puis m'empêcher de vous demander la grâce, de me faire savoir ce qu'elle a appris et ce qu'elle en pense; car je demanderais volontiers, comme le comte de Grammont au maréchal de Gassion : *Ubi est cadaver,* ne voyant rien de toutes les suites d'une victoire. »

Cette lettre est d'autant plus piquante que le chevalier d'Humières, fils du maréchal, servait dans l'armée de Turenne et occupait Haguenau, tandis que le maréchal s'était porté sur la rive droite du Rhin (2).

Après sa victoire, Turenne ayant atteint le but qu'il poursuivait et sachant que l'ennemi allait recevoir des renforts, se retira sur la rive droite du Rhin. Il fit châtier

---

(1) GRIMOARD, t. II, p. 516.

(2) SPANHEIM (*op. cit.*, p. 519-520) dit du maréchal d'Humières : «...C'a été plutôt la faveur de la Cour et la complaisance de feu M. de Turenne pour Mme d'Humières qui lui procura le bâton de maréchal, que pour s'être dès lors fort signalé ou distingué dans la guerre. » Si cette assertion est exacte, elle démontrerait que le maréchal d'Humières avait la reconnaissance courte ou, peut-être, qu'il existait entre Turenne et lui des motifs personnels d'animosité.

Visloch, campa le 18 à Mingelsheim et repassa le Rhin le 20 à Philisbourg. Il alla porter son armée vers Neustadt, vivant sur le territoire que l'Électeur palatin possédait sur la rive gauche du fleuve.

Les alliés, rassemblés entre Sinsheim et Heidelberg, marchèrent de là vers Worms et Mannheim; Bournonville, qui avait passé le Mein le 15 juin, vint les joindre avec les renforts qu'il amenait.

Médaille frappée à l'occasion de la victoire de Sinsheim.

CHAPITRE VII

SECONDE PARTIE DES OPÉRATIONS DANS LE PALATINAT

Tandis que l'armée des confédérés recevait ce renfort, Turenne voyait venir à lui des troupes de Franche-Comté, qui portaient son effectif à 16.000 hommes (16 bataillons et 6.000 chevaux).

La situation des ennemis est alors telle qu'on peut difficilement deviner leurs desseins; le comte de Souches est vers Liège, Bournonville sur le Neckar; c'est contre ce dernier que Turenne juge préférable de marcher et il l'annonce à Louvois dans une lettre du 30 juin (ou 1er juillet). Il attend beaucoup de l'offensive qu'il va prendre. Il n'est pas parti encore qu'un avis de l'abbé de Gravel, daté de Mayence, 30 juin (1), lui fait craindre un mouvement de 2.000 Allemands sur Kreuznach. Cette nouvelle ne peut que le confirmer dans son intention première ainsi exprimée.

Turenne à Louvois (2): « Il y a trois jours que je laisse reposer auprès de Landau les 7 escadrons que M. de Lambert a amenés et les dragons du régiment Royal.....

« Comme j'apprends que l'armée qui était sous M. de Souches était le 25 auprès de Liège et M. de Rochefort étant sur la frontière de Lorraine et la troupe de la Comté arrivant tous les jours pour se joindre, on peut toujours être devant eux, soit qu'ils viennent sur la Moselle, ou qu'ils

(1) GRIMOARD, t. II, p. 518.
(2) 30 juin. GRIMOARD, p. 516, 1er juillet (A. G., 413-179).

viennent au Palatinat. Les dernières lettres de M. de Carrières du 24, me disent que, quoiqu'ils fassent des ponts sur la Meuse, il est persuadé que leur pensée est de s'y en venir.

« J'ai cru que si ce que je pense de faire peut réussir, il n'y a rien de si capital pour le service du Roi; c'est que je marcherai demain et passant le Rhin à Philisbourg, j'irai sur le Neckar entre Mannheim et Heidelberg avec le pont de bateaux de cuivre. Comme l'ennemi, qui est avec toute son armée derrière, a peu d'infanterie, je peux rencontrer quelque chose de fort considérable à faire et qui serait assez décisif.

« On trouve les choses si différentes de ce que l'on croit, qu'il n'y a pas de plaisir à donner des espérances.....

« Pour Frankenthal, étant les maîtres dans le Palatinat, ce serait un lieu pour finir la campagne; mais comme c'est une place au milieu de la campagne, éloignée d'une heure du Rhin, quand même il y aurait raison de l'attaquer et qu'on ne regarderait pas l'armée de M. de Souches, cela serait embarrassant par l'infanterie qu'il y faudrait mettre et un ennemi la laisserait derrière, sans songer à l'attaquer. Si je ne peux pas passer le Neckar, je reviendrai toujours à Philisbourg, où toutes ces marches ne consomment pas de vivres. »

Le dernier alinéa de cette lettre montre une fois de plus comment Turenne comprend la guerre; il a le choix entre une place à prendre et l'ennemi à attaquer, c'est à ce dernier qu'il marche, n'hésitant pas à courir la fortune d'un combat dont il attend un résultat décisif; il dédaigne la prise de la place, car ce succès facile ne modifierait pas la suite des opérations.

Il se met en marche le 3 juillet, partant du camp de Lachen (ou Lackstein). Afin de tromper l'ennemi, il lance dans la direction de Kaiserslautern un détachement de 500 chevaux (1). Tandis que lui-même file par Philisbourg

(1) Deschamps, p. 35, Beaurain, p. 108 donnent cette indication qu'on ne trouve pas dans la relation de la poursuite des ennemis jusqu'à Francfort. 6 juillet. Grimoard, t. II, p. 519. **A. G., 413-189.**

sur Hockenheim après avoir laissé 600 hommes pour garder Landau, Germersheim et Neustadt.

La marche du 3 est de plus de 30 kilomètres, l'infanterie l'a faite avec difficulté et n'arrive au gîte que tardivement; aussi, le lendemain, l'armée atteint-elle seulement Wieblingen sur le Neckar, en aval de Heidelberg. Cette dernière place était tenue par l'ennemi dont la masse principale bordait la rivière entre Ladenbourg et Fendenheim.

Le poste de Wieblingen était favorable à un passage de vive force, Turenne aurait pu tenter l'opération; il jugea qu'en l'état de son infanterie, il était plus sage d'agir avec méthode. Dans la journée du 4 et la matinée du 5, il fit établir des batteries, couvertes par des retranchements, et jeter un pont; un détachement de cavalerie envoyé sur la rive droite escadronnait devant le camp ennemi pour en faire la reconnaissance. Devant cet ensemble de dispositions, les alliés se décident à battre en retraite sur Francfort par le Bergstrasse et à se couvrir du Mein (1). Turenne, après s'être emparé aisément de Ladenbourg, les fit poursuivre par le comte de Roye, qui réussit seulement à les atteindre à plus de 30 kilomètres de là, entre Zwingenberg et Darmstadt (2).

L'ennemi fit 12 lieues dans la journée du 5 et Turenne renonça à lui doner la chasse, sentant bien qu'il ne pourrait le devancer sur le Mein. Il se borna à le faire observer par

---

(1) Le Mis de Beauvau dans ses *Mémoires* (p. 390) dit que les confédérés « n'étant pas encore remis du premier combat, quoiqu'il leur fût arrivé quelques nouvelles troupes des Cercles de l'Empire, trouvèrent plus à propos de passer le Mein avec diligence et de s'aller mettre à couvert sous le canon de Francfort, que de soutenir un second choc ».

(2) Le mouvement de l'ennemi est ainsi décrit dans une lettre de Hasset, secrétaire de Turenne, au duc de Vitry (Ladenberg 14 juillet, A. E., t. 281, n° 392) :

« Mais M. de Lorraine et M. de Bournonville, quoiqu'ils fussent forts par les renforts qui leur étaient venus, n'ont pas voulu attendre que l'armée du Roi ait passé le Neckar. Ils ont marché droit au Mein avec tant de hâte et de précipitation que beaucoup de leur infanterie n'ayant pas pu marcher, le train de leur cavalerie a été dispersé dans les vignes et les bois... » On voit ici un exemple du ton que Turenne savait donner au compte rendu de ses opérations lorsqu'il s'adressait à ceux dont il fallait entretenir la confiance. La vérité n'est pas altérée, mais aucun détail du succès n'est omis.

un détachement de cavalerie sous Montgeorge, lequel poussa jusqu'à Francfort. Le gros des forces françaises, qui s'était avancé jusqu'à Zwingenberg, revint alors en arrière et campa entre Weinheim et Ladenberg (1).

Deschamps, dont les appréciations sont généralement empreintes d'une grande justesse, relate (2) : « que quelques personnes ont prétendu que M. de Turenne devait d'abord passer le Neckar avec toute l'armée; qu'il y avait gué presque partout..... qu'on aurait pu être en bataille de l'autre côté avant que les ennemis qui étaient à près d'une lieue, fussent en état de venir; qu'une démarche si hardie les aurait épouvantés... » Mais il ajoute : « Ce raisonnement n'est fait qu'après l'événement et parce que les ennemis n'ont osé disputer le passage. On ne pouvait deviner qu'étant aussi forts.... ils dussent prendre le parti de se retirer. » Pour conclure, il trouve qu'agissant comme il l'a fait, Turenne, sans perdre un homme, a chassé l'ennemi au delà du Mein et occupé le Palatinat de façon à ôter aux alliés le moyen d'y subsister et d'y passer par la suite.

La position occupée par Turenne était tout à fait avantageuse : en premier lieu, elle assurait la subsistance de ses troupes sur le pays ennemi, dont on épuisait les ressources, ce qui devait interdire ultérieurement aux forces alliées d'y stationner. En outre, notre armée victorieuse, campée sur la rive droite du Neckar, était une menace constante pour les cercles qui les obligeait à garder leurs troupes sur leur propre territoire au lieu de les envoyer se joindre à celles des Impériaux. Enfin, l'Électeur palatin était immobilisé, puisque c'était chez lui que nous étions installés.

---

(1) Position indiquée dans la lettre de Hasset à Vitry, 14 juillet (A. E., 281, 392). Beaurain dit (p. 111) : « Sa droite à Wenheim sa gauche à Gros-Saxen », ce qui placerait les forces françaises face au Rhin, le dos à la montagne. D'après la carte du même auteur, nos troupes auraient occupé, le long du Bergstrasse, un couloir compris entre deux bois, fermé au nord et au sud par deux cours d'eau sur lesquels sont situées respectivement les localités de Wenheim et de Gros-Saxen. En tenant celles-ci, Turenne s'assurait le débouché dans les deux directions et évitait la surprise. Deschamps (p. 44) dit simplement à Gros-Saxen .

(2) P. 42.

Turenne sut résister à la tentation de mettre le siège devant Heidelberg et de marquer ainsi un point presque à coup sûr et sans grand effort. Il aurait gagné une place dont l'occupation par l'ennemi était peu gênante; mais il eût perdu sur la rive droite du Neckar la forte position qui lui était infiniment avantageuse.

Peu de généraux de cette époque eussent agi ainsi, et cette conduite devait être mal comprise à la Cour; on sent que Turenne reçoit l'écho des critiques qu'elle soulève. A deux reprises, dans ses lettres à Louvois, il affirme son sentiment : « J'aurais bien pu prendre Heidelberg, mais il faut repasser le Neckar; cela n'est pas capital et le moindre contre-temps attire de mauvaises suites. » (Ladenberg, 16 juillet (1).)

« On eût pu prendre la ville d'Heidelberg, mais je crois que le dessein en eût été fort mauvais, les ennemis se seraient tous assemblés à Mannheim... En un mot, cela eût été bon pour une armée qui achève une campagne, mais point pour une qui attend un ennemi. » (Ladenberg, 22 juillet (2).)

En même temps, le Roi (ou Louvois) éprouve de l'inquiétude sur le sort de l'armée de Turenne, il la croit exposée. Dans une lettre du 22 juillet, il indique sa pensée au maréchal.

« Le long séjour dans le Palatinat excite les princes d'Allemagne à secourir l'Électeur palatin. Il vaut mieux repasser le Rhin avant d'y être contraint. Le mauvais état des places de la Meuse inquiète le Roi qui craint une entreprise du comte de Souches sur les Évêchés (3). »

---

(1) GRIMOARD, t. II, 527, A. G., 413, 223.

(2) GRIMOARD, t. II, 529, A. G., 413, 237.

La pensée de Turenne est clairement rendue dans une lettre que son secrétaire Hasset, adressait le 24 juillet du camp de Ladenberg au duc de Vitry à Munich :

« ... Mondit Seigneur est encore dans son poste près Ladenberg des deux côtés du Neckar sur laquelle rivière il a deux ponts et les fourrageurs vont tous les jours fourrager tout près de Manheim et de Heidelberg dont il ne sort personne pour les en empêcher. On n'a pas jugé à propos d'attaquer Heidelberg et on a cru devoir se trouver dans une certaine situation libre pour pouvoir marcher en diligence du côté où la nécessité le requerrait... » A. E., 281, n° 404.

(3) Versailles, 22 juillet. *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 515.

« Mon intention est que, laissant à Philisbourg le comte de Maulevrier avec l'infanterie et la cavalerie que vous en avez tirées, vous repassiez en deçà du Rhin avec l'armée que vous commandez et vous postiez en tel lieu du Palatinat que vous estimerez plus à propos pour empêcher que le corps commandé par Bournonville n'entre en Alsace et que l'armée du comte de Souches ait lieu d'appréhender que si elle attaquait quelqu'une de nos places ou qu'elle s'engageât à entrer en France, la laissant derrière, vous puissiez arriver assez à temps pour la combattre..... »

Ce mouvement de recul vers la rive gauche du Rhin, Turenne l'a d'ailleurs résolu et il l'a annoncé à Louvois dans une lettre du 25 juillet, certainement antérieure à la réception de celle du Roi du 22. Il explique ainsi son mouvement : S'il avait repassé le Rhin plus tôt, l'ennemi aurait fait sa concentration sur Mannheim; il a « mangé tout le pays entre Mannheim et Heidelberg, delà et deçà le Neckar », empêchant ainsi l'ennemi de s'y installer pour assiéger Philisbourg. Il a menacé les cercles qui ne se sont pas dégarnis de leurs troupes « quand l'armée du Roi est deçà le Rhin ». « On voit quelquefois étant sur les lieux ces choses-là si clairement, que cela empêche de mander les raisons. » (Ladenberg, 25 juillet (1).)

Le 27 juillet, ayant reçu le lettre du Roi du 22, il répond : « Je supplie Votre Majesté très humblement de croire sur ma parole que rien au monde n'est si capital pour empêcher le siège de Philisbourg que d'avoir fourragé tous les endroits où l'ennemi peut s'assembler pour y venir et d'avoir mis l'ennemi en état de ne pouvoir tenir de corps auprès de Mannheim où est leur pont.

« Pour ce qui est des alliés, la ruine du pays de Monsieur l'Électeur palatin les refroidit bien plus qu'elle ne les échauffe..... » (27 juillet [sans lieu d'origine] (2).)

Turenne rassemble son armée le 27 juillet à Schwetzingen

---

(1) GRIMOARD, t. II, p. 532. A. G., 413, 245.
(2) GRIMOARD, t. II, p. 535. A. G., 413, 247.

et passe le lendemain à Philisbourg, où il laisse un bataillon de Picardie; il va camper le 28 à la Petite-Hollande (Mechtersheim), le 29 à Freimersheim et, de là, remonte vers le nord en longeant le pied des montagnes du Hardt; il est, le 30 à Mosbach au nord de Neustadt, ayant l'intention de se diriger vers Frankenthal.

Deschamps, qui fixe ces diverses étapes, ajoute (1) qu'à ce moment Turenne, ayant reçu l'ordre de rentrer en France pour s'opposer au mouvement du comte de Souches, décampa le 31 pour se diriger vers Landau. Beaurain (2) place au 3 août le départ de Turenne du camp de Mosbach, sans mentionner l'ordre dont parle Deschamps; on le trouve cependant dans la lettre suivante du Roi, datée de Versailles 27 juillet (3) :

« La copie qui sera ci-jointe de la lettre que le marquis de Louvois a écrite au prince de Condé..... vous informera... de combien la nécessité que vous vous rapprochiez de la Moselle est pressante, que vous ne sauriez me rendre un service plus considérable que de faire approcher de Metz une tête de troupe qui puisse, non seulement la mettre en sûreté, mais même obliger les princes d'Orange et le comte de Souches à lever le siège de Mézières et de Charleville s'ils l'avaient formé. Je me remets à vous de laisser au marquis de Vaubrun le nombre de troupes que vous croirez nécessaires pour couvrir Haguenau et l'Alsace et je désire toujours que vous laissiez à Philisbourg le comte de Maulevrier avec les troupes portées par ma dernière. »

S'il pouvait subsister un doute sur l'existence et la nature de l'ordre du Roi, il serait dissipé par une lettre d'Hasset à Vitry, datée de Mosbach 1er août (4), où le secrétaire de Turenne signale l'intention de ce dernier de s'avancer vers Mayence, « tant pour soutenir M. l'Électeur que pour empêcher les ennemis de rien entreprendre » et l'arrivée « d'un

(1) P. 47.
(2) P. 118.
(3) *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 517.
(4) **A. E.**, Allemagne, suppl., t. 281, f° 410.

courrier exprès du Roi qui lui mande avec tout l'empressement possible de marcher avec son armée du côté de Metz » afin de couvrir Mézières et Charleville. Hasset ajoute que le canon et les bagages sont partis le jour même, 1er août, et que l'armée les suivra le lendemain.

Il n'est pas démontré cependant que le mouvement ait été éxécuté le 2, car dans une lettre à Vitry, datée également de Mosbach 1er août (1), Turenne dit : « Étant venu avec l'armée du côté de Neustadt, j'ai cru que le Roy trouverait bon que je ne m'éloignasse pas de l'Alsace et que même j'y prisse ma marche, parce que M. de Souches ayant passé la Meuse, et les armées d'Espagne, de l'Empereur et des Hollandais s'étant jointes, il n'y avait apparence qu'elles allaient agir, et ainsi qu'il était nécessaire que je fusse au lieu où les armées me puissent joindre s'il tournait plus de force d'Allemagne de ce côté-ci..... »

M. des Roberts (2) interprète cette seconde lettre comme la preuve que l'ordre du Roi, du 27, a dû être rapporté le jour même où il parvenait à Turenne. Deschamps (3) ne mentionne pas de contre-ordre, il dit : « La disposition des choses ayant changé en Flandre, par la jonction du comte de Souches avec le reste des confédérés, M. de Turenne demeura aux environs de Landau. »

Le doute que ces diverses indications laissent subsister sur la date du départ de Mosbach n'est pas levé par les documents du Recueil de Grimoard. On y trouve la confirmation du dessein offensif vers Mayence dans une lettre à Louvois datée, le 24 juillet, du camp de Seckenheim (4) où Turenne dit : « Je marcherai demain au delà de Neustadt. » Ce mouvement n'ayant pas été exécuté, on peut en conclure que l'ordre du Roi prescrivant la marche vers la

(1) **A. E.**, Allemagne, suppl., t. 281, f° 412.

(2) *Op. cit.*, p. 442. L'auteur ne désigne pas le destinataire de cette lettre de Turenne: il semble cependant que celle-ci a été adressée au duc de Vitry. Ainsi que tous les documents du même volume des archives, elle fait partie des papiers du duc.

(3) *Op. cit.*, p. 48.

(4) **A. G.**, 413, 253. GRIMOARD, t. II, p. 540.

Moselle a dû parvenir le 30. Une autre lettre à Louvois, datée du camp près Landau, le 5 août (1), résume seulement les opérations qui ont suivi le départ de Mosbach, sans préciser la date de ce départ :

« Je vous écrivis en réponse à la lettre de Sa Majesté envoyée par le courrier qui était parti le 27, comme je marchais doucement attendant des nouvelles de la Meuse et en ayant reçu, comme M. de Souches ne marchait point à Mézières, ni même à M. le prince, que la Maison du Roi avait joint et qu'il tournait vers Liège. Je me suis arrêté à la première journée et ait fait revenir mon bagage ; car je crois que le Roi voit bien, ce que ce serait de quitter ce pays-ci, à moins d'un grand accident aux frontières de France ou que je fusse trop faible : toutes mes lettres précédentes et les réponses n'ayant roulé que là-dessus, le Roi y appuyait encore plus que moi. »

On trouve enfin la lettre suivante au Roi, datée du 8 août, du camp de Landau et qu'il faut citer presque en entier en raison de son importance, car elle fait connaître la pensée du maréchal sur la suite à donner aux opérations. Elle répond à une lettre du Roi qu'on n'a pu retrouver (2).

« Je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté me fait l'honneur de m'écrire et comme elle me fait celui de me demander mes sentiments et que, c'est sur des choses où consiste le bon ou le mauvais état de ses affaires pendant l'hiver, ce qui attire de grandes suites, je lui dirai que l'on ne peut faire de raisonnement que sur les fondements que l'on a posés et que Votre Majesté en met deux principaux qui sont : le premier, qu'outre les troupes de Lunebourg qui viennent joindre M. de Bournonville au Palatinat, M. de Souches et M. le prince d'Orange agiront entre la Meuse et la Moselle, sans que Votre Majesté dise rien de toute l'armée de M. le prince que celle de Hollande a jointe et de toute celle de la Comté, à la réserve de 7 escadrons qui m'ont

(1) A. G., 413, 261. GRIMOARD, t. II, p. 544.
(2) A. G., 413, 269. GRIMOARD, t. II, p. 548.

joint et d'un régiment de dragons, diminué de 5 compagnies que j'ai envoyé de celui de la Reine. Que Votre Majesté se souvienne quand elle est partie de la Comté, on disait (ce que je n'ai jamais cru praticable) qu'ils devaient entreprendre un grand siège et que Votre Majesté voit bien que quand une bonne partie des armées dont j'ai parlé suit M. de Souches et M. le prince d'Orange le long de vos frontières, ils donnent la main à l'Alsace et se gouvernent suivant ce que fait l'ennemi, ils changent toutes les affaires.

« La conservation de Trèves donne comme une impossibilité aux armées des ennemis de penser à entrer en France, pourvu qu'il y ait quelque corps devant eux et même la saison va être bientôt fort avancée.

« Le second est que, gardant Philisbourg et Brisach, l'inconvénient n'est pas grand de quitter l'Alsace et que rasant quelques places, il aurait peine à y subsister et Votre Majesté qualifie cela d'un nom de course. Je la supplie très humblement de croire et d'être persuadée que si l'ennemi était maître de l'Alsace, ayant Strasbourg derrière, il y demeurerait tant qu'il lui plairait, porterait la guerre en Lorraine et Champagne et dans peu de jours on songerait à soutenir Toul, on aurait peine à avoir des nouvelles de Philisbourg et on en aurait de Brisach par les Suisses et par la Comté. Que Votre Majesté ne croie pas qu'un poste rasé empêche qu'on ne subsiste dans un pays.....

« Pour dire mon sentiment à Votre Majesté, c'est qu'il lui plaise de faire marcher à Saverne ce qu'elle a laissé de cavalerie et d'infanterie dans la Lorraine et moi je me gouvernerai du mieux que je pourrai du lieu où je suis.....

« Je dirai à Votre Majesté que je suis persuadé qu'il vaudrait mieux pour son service que j'eusse perdu une bataille que si je repassais les montagnes et que je quittasse l'Alsace. Elle sait le nombre qu'elle a de troupes; je la supplie dans ces trois mois qui feront le bon ou le mauvais état de ses affaires de ne les envoyer qu'aux lieux où elles pourront servir à quelque chose de capital. Pourvu qu'on ait un nombre raisonnable de troupes, on ne quitte pas un

pays, encore qu'un ennemi soit plus fort, mais il faut être secouru par des secours et avoir ses derrières assurés. »

On a donné à cet exposé un assez long développement, parce qu'il permet de rendre compte de la pensée de Turenne et de celle de la Cour et qu'on touche ici à un point de l'histoire de cette campagne qui a donné naissance à une erreur longuement propagée.

Les panégyristes du maréchal et les adversaires de Louvois affirment qu'en cette année 1674, le premier dut à plusieurs reprises résister aux ordres du second lui prescrivant d'abandonner l'Alsace et de se replier sur la Lorraine.

Tout n'est pas faux dans cette assertion et les lettres du Roi qu'on vient de lire montrent en effet que celui-ci et son ministre sont intervenus dans la période comprise entre le 20 juillet et le 5 août pour rapprocher l'armée de Turenne des corps d'observation de Rochefort dans les Évêchés et, conséquemment de l'armée de Flandre.

Il faut reconnaître toutefois que le passage de l'armée de Turenne de la rive droite sur la rive gauche du Rhin, dans les derniers jours de juillet, a été fait, *proprio motu*, par le maréchal, qui s'inquiétait lui-même des mouvements du comte de Souches vers Liège et qui, ayant achevé de « manger » le Palatinat sur la rive droite, jugeait avantageux de quitter cette fraction des États de l'Électeur pour procéder à la même opération dans ceux de la rive gauche.

Mais, soit ignorance des documents, soit parti-pris, ce n'est pas ainsi que Raguenet et Ramsay ont exposé la question.

Le premier (1) place à la fin du mois d'août une intervention de Louvois, renouvelée à deux reprises, pour obliger Turenne à « abandonner l'Alsace et se retirer sur Nancy », sous peine d'être exposé à perdre à la fois les provinces d'Alsace et de Lorraine. Turenne ayant résisté, le Roi lui

(1) P. 344.

aurait écrit une première fois pour confirmer l'ordre du ministre; mais la réponse du maréchal (dont l'analyse correspond assez bien aux arguments contenus dans la lettre du 8 août) aurait satisfait le Roi.

Ensuite, l'ennemi ayant passé le Rhin à Mayence, le Roi aurait renouvelé son ordre à Turenne, qui, cette fois encore, serait parvenu à en obtenir l'annulation par une lettre dont Raguenet donne le texte (mais sans date ni référence).

Ramsay (1) accepte non seulement cette version, mais il donne un texte plus étendu encore de ce document sans lui assigner de date. On croit devoir le reproduire ici :

« Les ennemis quelque grand nombre de troupes qu'ils aient, ne sauraient dans la saison où nous sommes, penser à aucune entreprise qu'à celle de me faire sortir de la province où je suis, n'ayant ni vivres ni moyens pour passer en Lorraine que je ne sois chassé de l'Alsace; et si je m'en allais de moi-même, comme Votre Majesté me l'ordonne, je ferais ce qu'ils auront peut-être bien de la peine à ne pas faire. Quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne quitte pas un pays, encore que l'ennemi en ait beaucoup plus; et je suis persuadé qu'il vaudrait mieux pour le service de Votre Majesté que je perdisse une bataille que d'abandonner l'Alsace et de repasser les montagnes.

« *A*. Si je le fais, Philisbourg et Brisach seront bientôt obligés de se rendre; les Impériaux s'empareront de tout le pays depuis Mayence jusqu'à Bâle et transporteront peut-être la guerre d'abord en Franche-Comté, de là en Lorraine et viendront ravager la Champagne. Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui les commandent, le pays où je suis, je prends tout sur moi et je me charge des événements. »

Le dernier paragraphe (*A*) est celui qu'a ajouté Ramsay; l'allure martiale de la dernière phrase a sans doute séduit la plupart des écrivains, car elle a été fréquemment reproduite. On la retrouve, par exemple, dans Verdy du Vernois

(1) Ramsay, liv. VI, p. 266.

et dans l'ouvrage de M. de Kortzfleisch (1) (1 *bis*). Elle n'a qu'un défaut, mais il est capital, celui de n'avoir pas été écrite par Turenne; Camille Rousset fait observer (2) qu'elle n'est pas même une imitation heureuse de son style.

Ce pseudo-document a trouvé une étrange fortune ; il a réussi à abuser des historiens sérieux sans qu'aucun d'eux ait été mis en garde par l'absence de date, ce qui a eu pour conséquence de lui en faire attribuer de différentes.

Ainsi, Verdy du Vernois le place à la fin de septembre, au moment où Strasbourg est occupé par les alliés et où l'Alsace est directement menacée.

Il est permis de supposer que ce factum a été composé de mémoire, à l'aide de fragments de la véritable lettre de Turenne au Roi, du 8 août, par quelqu'un ayant eu connaissance de celle-ci.

Pour résumer cette digression qui a paru nécessaire à l'éclaircissement d'un point intéressant de l'histoire de Turenne, on dira que les documents authentiques parvenus jusqu'à nos jours ne démontrent en aucune façon que le Roi ou Louvois aient voulu, dès la fin de juillet ou le commencement d'août, *imposer* au maréchal l'abandon de l'Alsace. Ils se sont bornés à rapprocher son armée des Évêchés et à lui faire évacuer le Palatinat.

Turenne a eu le grand mérite de voir clair dans la situation, de démontrer au Roi que la conservation de l'Alsace était capitale pour le salut du royaume et d'arriver à faire pénétrer sa conviction dans l'esprit du souverain. Sa gloire n'est nullement amoindrie parce qu'il n'a pas eu à désobéir, il est même permis d'admirer plus encore le triomphe de son génie.

---

(1) P. 28.

(1 *bis*) Le général HARDY DE PERINI l'a donnée également, p. 279, dans son livre *Turenne et Condé* ; il l'a datée du 8 août sans indiquer de référence d'origine.

M. des Robert n'en fait nulle mention ; comme il a porté ses recherches dans les archives des affaires étrangères, on est en droit de conclure que l'original n'existe pas plus dans cette collection que dans celles de la guerre.

(2) T. II, p. 85.

A cette même époque de la campagne se place un incident un peu étranger aux opérations militaires proprement dites, auquel des historiens ont donné une certaine ampleur et que, pour ce fait, il convient d'examiner.

L'Électeur palatin, cousin du maréchal (sa première femme, Louise Henriette d'Orange-Nassau, était nièce de la mère de Turenne, Élisabeth, fille de Guillaume Ier d'Orange-Nassau), lui adressa, à la date du 27 juillet (1), une lettre très vive au sujet des incendies de villages allumés par des soldats de son armée. Les reproches qu'elle contenait prenaient un caractère personnel et, finalement, l'Électeur envoyait à Turenne un cartel en bonne forme : « Je pense que le Roi T. C. vous permettra bien le loisir de vous satisfaire présentement de vous à moi. »

Turenne reçut la lettre au camp de Seckenheim, disent ses historiographes ; il éprouva un vif mécontentement de l'avoir lue devant témoins. Il répondit aussitôt que « le feu avait été mis sans aucun ordre et que les soldats qui ont trouvé de leurs camarades tués d'une assez étrange façon, l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher ». Il s'agissait en effet de vengeances particulières exercées par la troupe et spécialement, semble-t-il, par des soldats anglais, qui avaient trouvé les corps de leurs camarades pendus aux arbres et mutilés par les « chenapans ». On nommait ainsi les paysans qui faisaient la guérilla pour leur propre compte. Turenne fit pendre, à titre d'exemple, quelques-uns des soldats coupables malgré l'excuse que leur conduite pouvait trouver dans celle des chenapans.

Il semble, que chez quelques auteurs, ces incidents particuliers aient été confondus avec le ravage systématique du Palatinat, ordonné par Louvois en 1688; Napoléon dans

---

(1) Cette date est donnée dans le livre de Beaurain ; elle est peut-être erronée, car une lettre de Hasset à Vitry datée du camp de Ladenbourg, le 14 juillet (A. E., 281-392), mentionne les représailles exercées par les troupes de Turenne sur les chenapans et leurs villages, l'émoi ressenti par l'Électeur palatin : elle se termine par cette phrase : « On lui a mandé les raisons pourquoi les troupes en usaient de la sorte », qui paraît se rapporter à la réponse de Turenne.

son *Précis* paraît être de ce nombre, et M. des Robert (1) accuse formellement le maréchal; M. Tschamber n'y manque pas.

On constate, au contraire, que les auteurs militaires allemands, Verdy du Vernois et M. de Kortzfleisch, ont fait justice de cette accusation et remis les choses au point.

Il ne faut pas oublier, pour juger cette question, que la manière de faire la guerre au dix-septième siècle était plutôt rude à l'égard du paysan. Celui-ci ne se faisait pas faute d'exercer de cruelles représailles sur le soldat, lorsqu'il en trouvait l'occasion. Le fait est attesté par toutes les traditions et la peinture s'en est emparé (2). M. Tschamber (3) lui-même relate que, près de Selz, les chenapans ayant saisi des barques chargées de vivres et de matériel à destination de Philisbourg en ont « impitoyablement massacré » les équipages (4).

Plus loin (5), il dit qu'au début des opérations dans le Palatinat, Vaubrun ayant ordonné une contribution de guerre (on ne voit pas bien d'ailleurs comment un pareil ordre a pu être lancé au moment où nos troupes occupaient seulement Germersheim et Philisbourg), l'Électeur aurait répondu que les collecteurs de taxes seraient saisis par les paysans et pendus aux arbres.

Il est incontestable que des exécutions d'individus ou de localités ont eu lieu et que le Palatinat a souffert du passage de nos troupes, mais c'était bien à charge de revanche et

---

(1) *Op. cit.*, p. 431-433.

(2) On peut voir notamment au musée d'Amsterdam (nos 2707-2708) deux tableaux de Wouwermans (1619-1668) représentant des scènes de cette nature.

(3) P. 35.

(4) A la suite de ce coup de main des chenapans exécuté dans le courant du mois d'avril, le marquis de Vaubrun, qui commandait en l'absence de Turenne, fit châtier la ville de Selz, appartenant à l'Électeur palatin. Cette rigueur légitimée par le pillage du convoi et le massacre des équipages fut portée par Vaubrun à la connaissance de nos représentants à Mayence et à Munich. Ceci implique bien qu'en l'ordonnant, le général français entendait exercer un droit de représailles et cherchait à prévenir le retour de semblables faits par la publicité donnée au châtiment. (**A. E.**, t. 281, nos 299 et 301).

(5) P. 36.

M. Tschamber (1) vante l'exploit d'un officier : Daleck qui, lors d'une incursion hardie dans l'évêché de Metz, est venu impitoyablement brûler quatre villages français. Le même auteur (2) reconnaît que, dans leur traversée du Wurtemberg, les troupes impériales ont commis des exactions « pires que celles dont on a coutume en pays ennemi ».

La conduite des troupes impériales envers le Wurtemberg, État neutre dans la lutte soutenue par l'Empire, ne peut qu'être blâmée. Comment pourrait-on la qualifier si, selon l'opinion des auteurs allemands, on admet que les États de l'Allemagne unis par une communauté d'intérêts et de tradition, formaient alors une même patrie ?

En résumé, s'il n'y a pas lieu de contester certains sévices graves exercés par nous dans le Palatinat, il n'en faut pas chercher l'explication ailleurs que dans les mœurs du temps. Le vaincu payait durement les frais de la guerre et s'en vengeait comme il pouvait. Mais il convient de laver la mémoire de Turenne d'une accusation imméritée; il n'a jamais été, dans le Palatinat, l'exécuteur des basses œuvres de Louvois; il n'a pas fait preuve de plus de dureté que ses adversaires.

(1) P. 36.
(2) P. 60.

CHAPITRE VIII

OPÉRATIONS SUR LA RIVE GAUCHE DU RHIN

(1er août-4 octobre) ENSHEIM

Les alliés retirés derrière le Mein avaient construit un pont sur ce cours d'eau à Flersheim, à 3 lieues au-dessus de Mayence : le 1er août, Bournonville le franchit et s'avance par Gerau et Stockstadt jusqu'à Hofheim où il arrive le 6. Il a poussé un corps d'avant-garde fort de 3.000 chevaux, 500 cravates et autant de dragons (1) jusqu'à Mannheim avec mission d'observer les Français.

Ce mouvement coïncidant avec la réunion des forces du comte de Souches à celles des Espagnols et Hollandais, donne à penser à Turenne qu'une offensive ennemie est probable sur la rive gauche du Rhin. Il va, dans ces conditions, se porter en avant de Landau, au camp de Waltzheim, gardant ses communications avec Philisbourg par Germersheim. Trois bataillons établis dans cette première place sont rappelés et viennent camper à la Petite-Hollande. Ils en repartent le 6 pour rejoindre Turenne, laissant une arrière-garde de 200 chevaux pour couvrir un convoi venant de Philisbourg ; ils ont en outre envoyé une reconnaissance d'officier sur Spire. L'officier s'arrêta au pont de Duttenhofen et n'aperçut pas le mouvement que Dunevalt, avec son corps d'avant-garde, prononçait vers la Petite-Hollande. Grâce à cette négligence, Dunevalt put,

(1) Deschamps, p. 48.

le 7, accabler notre petite arrière-garde et lui infliger une perte de 50 hommes. Heureux de ce succès, il ne poussa pas plus avant.

Turenne envoya alors, le 9, le comte de Lorges avec 3 bataillons (Douglas, Plessis et La Ferté), 10 escadrons de cavalerie et 4 de dragons pour contenir l'ennemi.

Lorges s'établit à Duttenhofen, renvoya les 3 bataillons à Philisbourg où Turenne détacha le régiment de cavalerie de Dousset avec le comte de Maulevrier, tandis qu'il reportait son propre camp au sud de la Queich entre Landau et Artzheim (10 août) (1).

Le mouvement de l'infanterie française sur Philisbourg donna crainte aux ennemis que Turenne ne franchît de nouveau le Rhin; à ce moment, la mésintelligence éclatait dans les rangs des alliés. « Il y a parmi eux bien du dégoût, car on m'a mandé et dit aujourd'hui pour assuré, que les Saxons ont quitté cette nuit le camp et se sont mis en marche pour retourner chez eux.....

... On ne peut pas aussi être plus dégoûté que le duc de Lorraine l'est du duc de Bournonville», écrivait de Mayence, le 13 août, l'abbé de Gravel à Turenne (2).

L'armée confédérée remonta vers le nord et vint s'établir aux environs du confluent du Mein et du Rhin entre Guisheim et Astheim. A ce même moment, Condé remportait à Sénef, le 4 août, une sanglante victoire; elle ne fut peut-être pas sans influer sur la détermination des ennemis d'attendre l'arrivée des renforts pour prendre de nouveau l'offensive.

Elle ne modifia pas cependant la destination du contingent que le prince de Bade amenait à l'armée des confédérés et qui arriva le 15 août à Flersheim, après avoir passé à Coblentz.

Les troupes de Cologne, Munster, Lunebourg, celles-ci sous le commandement du prince de Holstein-Plauen; les contingents de l'Électeur palatin; ceux de quelques

(1) Deschamps, p. 50.
(2) Grimoard, t. II, p. 553.

cercles du Haut-Rhin et 4 régiments impériaux (Metternich, Cheriny, les dragons de Vopping et les cravates de Ladron) portaient à environ 36.000 hommes l'effectif des forces alliées rassemblées sur le Rhin à la fin d'août. Les troupes de Brandebourg étaient annoncées; mais n'avaient pas rejoint encore.

Turenne de con côté recevait des renforts de Franche-Comté : 3 bataillons (Marine, Orléans, Bretagne) qui arrivent vers le 22 à Wissembourg; plus tard, 6 autres bataillons sous Révillon, avec de la cavalerie et les dragons de Listenay. D'autres sont annoncés; pour déterminer le Roi à les lui envoyer, il ne cesse de montrer dans chacune de ses lettres que les ennemis dirigent le gros de leurs forces sur lui; il n'y a pas lieu de craindre une diversion sur Trèves, qui ne mènerait à rien. Lorsqu'il apprendra la marche en avant des alliés sur la rive droite du Rhin et le dessein que forment quelques-uns de leurs chefs de mettre le siège devant Philisbourg, il insistera sur les heureuses conséquences de son occupation prolongée du Palatinat le mois précédent, qui a ruiné ce pays et rendu presque impossible la subsistance d'un corps de siège. Ainsi faisant ressortir, après coup, l'avantage des dispositions qu'il a prises, il inspire confiance en celles qu'il projette, et détermine le Roi à les approuver.

Tandis que Turenne poursuivait son dessein avec méthode, les généraux alliés ne pouvaient s'accorder sur la conduite à tenir. Ils se réunirent en conseil (1), vers le milieu d'août. Bournonville, général de l'Empereur, voulait chasser les Français d'Alsace; le duc de Lorraine aurait préféré s'avancer dans ses anciens États, et de là, en Champagne. L'Électeur palatin désirait avant tout nous voir quitter son territoire et réclamait le siège de Philisbourg. Mais il avait là comme adversaire le duc de Holstein-Plauen, qui déclarait être venu pour contribuer à chasser les Français de l'Empire.

---

(1) Voir BEAURAIN, p. 121, et GRIMOARD, t. II, p. 565, sous la rubrique : « Nouvelles de Mayence, du 2 septembre ».

Ses maîtres, les ducs de Lunebourg, entendant respecter les traités de Westphalie, en vertu desquels Philisbourg appartenait au Roi, il refusait de faire le siège de cette place. Il se disait prêt, toutefois, à entrer en France, l'épée à la main, pour attirer les Français hors de l'Empire. On finit par convenir de passer le Rhin et d'agir alors selon les circonstances, comptant sans doute sur l'arrivée des Brandebourgeois pour déterminer un évènement. L'Électeur de Mayence aurait voulu garder la neutralité; mais il dut céder aux instances des allliés, notamment à celles du Palatin, et consentir au passage de leurs troupes dans ses États.

De la sorte, vers la fin d'août (28 et 29) les confédérés passèrent sur la rive gauche par le pont de Mayence et par ceux qu'on établit à Gensenheim (ou Ginsheim?).Verdy du Vernois évalue leurs forces à :

12.500 Impériaux (sous Bournonville et Lorraine);
4.500 Munsterois (sous le margrave de Bade);
13.000 Lunebourgeois (sous Holstein-Plauen);

30.000 que rejoignent à Worms :
2.500 Palatins;
4.000 Saxons, Franconiens, Haut-Rhénans des troupes des cercles, et que devaient renforcer ultérieurement :
20.000 Brandebourgeois.

Ils marchèrent par la route de Kreutznach jusqu'à Essenheim, puis tournèrent au sud-est vers Oppenheim et campèrent le 1er septembre en avant de cette ville vers Dienheim (1). Lorraine et Bournonville tombèrent malades

(1) M. Tschamber (p, 92) place en septembre l'effort tenté par la Cour de Versailles pour amener Turenne à se retirer en Lorraine lors du passage des alliés sur la rive gauche du Rhin. Il prétend en outre qu'on conseillait au maréchal d'abandonner l'Alsace après l'avoir réduite en cendres. La première affirmation est inexacte, les dates des lettres échangées entre Turenne et Louvois ou le Roi le démontrent. La seconde, produite sans preuve, est tendancieuse et ne saurait être admise. Ce même auteur relate quelques coups de main heureux entrepris par de petits détachements sur des postes français; il paraît attacher une certaine importance à l'attaque du château d'Illingen, occupé par 1 officier et 11 hommes qui résistèrent vaillamment pendant deux jours. Après s'être emparés du poste, les Impériaux le pillèrent et y mirent le feu. S'il y a dans ce fait un titre de gloire, il conviendrait d'être moins sévère à l'égard des actes reprochés aux Français dans le Palatinat.

et se firent transporter à Worms, circonstance qui retarda le mouvement des alliés.

Turenne, qui ne disposait alors que de 11.000 fantassins et 9.000 cavaliers, en y comprenant les troupes en marche pour le joindre, jugea utile de prendre un peu de champ en arrière. A cet effet, il vint s'établir à Winden (2 septembre) entre Wissembourg et Landau ; il se couvrit par un détachement de dragons dans cette dernière place et par un bataillon à Billingheim sur la route de Landau à Winden (1).

Ce déplacement offrait plusieurs avantages : l'armée abandonnait un camp (Artzheim près Neustadt) où le fourrage manquait; elle se rapprochait à la fois des renforts en route vers elle et des magasins qu'on faisait établir à Cron-Wissembourg ou des denrées qu'on rassemblait en Alsace. Enfin, étant à Winden, Turenne pouvait aisément se porter sur Bergzabern ou sur Rheinzabern, les deux passages que l'ennemi devait nécessairement emprunter pour prendre l'offensive. Il annonce à Louvois, par une lettre du 3 septembre, que dans cette éventualité « il s'y passera une action ».

Les alliés ont poursuivi leur marche jusque près de Worms (3 septembre), ils lancent vers la Sarre un corps de 2.000 hommes sous Berrière pour inquiéter Turenne sur sa gauche. Celui-ci ne se laisse pas prendre au piège. Il donne avis en Lorraine du mouvement de ce détachement. Il écrit à Louvois le 6 septembre (2) : « Je n'ai jamais douté qu'ils (les alliés) n'y envoyassent (vers la Lorraine) ou pour empêcher qu'il ne m'en vînt des troupes, ou croyant que je prendrais l'alarme trop chaude et que je penserais à m'en approcher; mais comme je l'ai déjà mandé au Roi, quand l'ennemi a un grand corps d'armée dans le Palatinat, il ne peut penser qu'à s'approcher de Strasbourg..... »

Turenne eut raison une fois de plus dans son appré-

(1) Frischmann à Condé, Strasbourg, 7 septembre. GRIMOARD, t. II, p. 571.
(2) GRIMOARD, t. II, p. 570.

ciation : le corps de Berrière se borna à quelques coups de main; un de ses détachements, fort de 400 hommes, sous La Roche, poussa presque entre Haguenau et Strasbourg et trouva moyen d'y piller et massacrer des vivandiers. Un autre, de 25 hommes, enleva Illingen, défendu par 1 officier et 11 hommes, accorda les honneurs de la guerre à cette garnison, après deux jours de lutte, puis pilla et incendia le château. Rien de cela n'était capable de donner à Turenne une « chaude alarme » ni de le détourner de son principal objectif. Il serait peut-être excessif d'admettre avec M. Tschamber (1) que le maréchal était trop au fait des habitudes timorées de ses adversaires pour craindre une attaque de leur part. L'examen de sa correspondance démontre qu'il a envisagé cette éventualité et pris ses dispositions pour y parer. Cela est plus conforme à son génie prévoyant.

L une des mesures dont la nécessité se faisait le plus sentir, que l'ennemi marchât vers Strasbourg ou vînt attaquer Turenne en son camp, était la protection de Philisbourg. La place se trouvait en bon état, « mais on travaillait encore à un grand ouvrage à couronne, du côté du Rhin, qui était peu avancé et aurait pu servir aux ennemis pour s'approcher à couvert du corps de place » (2). La garnison comprenait 1.800 hommes de compagnies détachées de divers corps, de 4 compagnies de dragons et des compagnies franches du commandant du Fay. C'était trop peu pour défendre les abords de la place, aussi Turenne fit-il garder ceux-ci par 4 bataillons et 4 escadrons des régiments Calvo et Dousset. Il attendit ainsi les événements.

Les alliés arrivés aux abords de Worms le 3 septembre, ainsi qu'on l'a vu, étaient privés momentanément de leurs chefs Bournonville et Lorraine, tous deux malades. L'Électeur palatin, qui commandait avec le duc de Holstein-Plauen sous ses ordres, voulut en profiter pour mettre gar-

(1) P. 93.
(2) DESCHAMPS, p. 56.

nison dans Worms et, sans doute, pour amener l'armée alliée au siège de Philisbourg. Mais le duc de Lorraine que ce projet contrariait, trouva moyen de le faire échouer. Toutes ces discussions entraînaient une perte de temps sans résoudre le problème. On tint de nouveau conseil à Weissenau (1) et on décida de repasser sur la rive droite du Rhin, pour marcher, de là, vers Strasbourg et s'emparer du pont de Kehl. On jeta un pont volant au-dessus de Spire, à Losheim, à l'aide d'un matériel d'équipage venant de Mannheim.

Turenne paraît avoir été assez mal renseigné sur cette opération ; le 13 septembre il la pressent parce que la garnison de Philisbourg voit le camp des alliés (2), il détache Montclar avec 1.200 chevaux et 500 dragons pour observer l'ennemi le plus près qu'il sera possible et place derrière lui en soutien, au défilé de Rheinzabern, 500 fantassins sous Churchill ; Maulevrier, qui commande à Philisbourg, doit tirer quatre coups de canon si l'ennemi reste sur la rive gauche et marche sur Turenne, six coups s'il passe le Rhin (3). Dans la nuit du 16 au 17, on entend les quatre coups de canon, mais Turenne ne voit rien venir à lui ; il croit cependant à l'exactitude de l'avis qu'a donné Maulevrier et conclut à la marche sur la rive gauche ; le 19, enfin, il apprend que le pont s'achève et cependant le 20, quoique le vent soit bon (4), il n'entend pas les six coups qui devaient annoncer la marche de l'ennemi sur la rive droite. Montclar, pendant trois jours, voltige devant le camp ennemi sans rien découvrir de certain (5). Le 21 seulement, Maulevrier s'aperçoit du passage sur la

(1) Verdy et Tschamber.
(2) Lettre à Louvois.
(3) Deschamps assigne la date du 17 à la mise en marche du détachement de Montclar ; mais comme Turenne rend compte à Louvois, dans une lettre du 17, qu'il a entendu les quatre coups de canon de Maulevrier, on peut supposer que Montclar était parti avant cette date. Il n'eût pas été logique d'ordonner un signal avant d'avoir pris les mesures préparatoires au mouvement qui devait en résulter.
(4) Lettre à Louvois du 20 septembre.
(5) Deschamps.

rive droite, il fait le signal convenu. Montclar s'avance et ne trouve plus qu'un camp abandonné.

Le terrain très couvert aux abords du point de passage avait empêché le gouverneur de Philisbourg d'observer exactement les mouvements de l'ennemi et, ainsi, l'opération si habilement préparée par Turenne avait manqué.

Aujourd'hui, où l'on possède des moyens de communication à distance plus variés et plus perfectionnés, on pourrait critiquer l'emploi de coups de canon comme signaux; il se justifie au dix-septième siècle où l'on disposait de moins de ressources.

Pour remédier aux suites de cet incident et pour tenter d'arrêter le mouvement des alliés vers le sud, Turenne ordonna à Maulevrier de marcher sur Graben, à deux lieues de Philisbourg, afin de s'emparer du pont de cette localité et de couper la route aux ennemis. Il espérait intervenir sur leur flanc avec les détachements de Montclar et de Churchill.

Maulevrier disposait de 600 fantassins des régiments du Plessis et de La Ferté avec les dragons de du Fay; il marcha par de mauvais chemins, et arriva la nuit à Graben. Il y trouva Caprara à la tête d'un détachement de 4.000 chevaux, 500 dragons et 500 cravates. Il ne pouvait songer à engager la lutte et se retira.

Le dessein des alliés de gagner la rive gauche du Rhin en passant par Strasbourg devint alors évident. Strasbourg, ville libre, avait jusque-là gardé la neutralité entre les belligérants; chacun d'eux y avait un représentant : le nôtre, Frichmann, Allemand de naissance, se laissa abuser sans doute sur la disposition des esprits (ou peut-être servit mal nos intérêts), car, à la date du 21 septembre, il écrivait encore à Condé : (1) « Cette ville-ci ne leur donnera point passage (aux alliés). » Le représentant de l'Empereur, comte de Hohenlohe, fut plus actif, il soudoya la population et réussit à s'y faire des partisans qu'il anima contre nous.

---

(1) GRIMOARD, t. II, p. 576.

Turenne dépêcha d'abord, le 20 septembre, l'intendant de l'armée, Machault, auprès des magistrats de la ville pour les maintenir dans la neutralité ; ils lui en firent la promesse. Mais la marche de Caprara sur la rive droite donnait de l'inquiétude. Turenne envoya Vaubrun avec 6 bataillons, 6 pièces et 16 escadrons, plus les dragons de la Reine et 500 autres encore pour tenir les ponts de Kehl. Comme il fallait éviter de provoquer une rupture avec les magistrats, on lui recommanda « d'agir doucement ».

Le Conseil des XIII dépêcha son secrétaire auprès de Turenne pour lui demander de surseoir à cette occupation. Turenne accourut aussitôt le 25, mais dans l'intervalle Caprara avait fait saisir les redoutes qui gardent le pont et, pour les ravoir, il fallait engager la lutte, ayant derrière soi une populace soulevée. Par politique, autant que par nécessité, Turenne jugea préférable de retirer son armée derrière l'Ill et la Souffel (1). Il l'installa en arrière de ce cours d'eau, la gauche appuyée à l'Ill, la droite à un marais en avant du village de Wantzenau, où il s'établit de sa personne. Il appela à lui la fraction demeurée à Winden avec ses deux lieutenants Lorges et Foucault, La réunion des troupes s'effectua dans les derniers jours de septembre.

Turenne rendant compte à Louvois de ce qui s'était passé à Strasbourg insistait sur l'avantage de sembler croire que les magistrats avaient dû céder au commun peuple et « qu'il ne paraisse pas que le Roi est irréconciliable avec les principaux de la ville; car souvent ces affaires-là ont des retours » (2). Et le maréchal eut raison de compter sur ces retours d'opinion que provoquèrent sans doute les exactions des troupes impériales et brandebourgeoises. On en trouve l'écho dans la délibération du Conseil des XIII du 3 octobre et du 30 décembre 1674 (3).

(1) D'après Verdy du Vernois, c'est à cette époque que se serait produite l'intervention de Louvois pour déterminer Turenne à abandonner l'Alsace et qu'aurait été écrite la lettre dont il est question plus haut.

(2) Grimoard, t. II, p. 585.

(3) Rocholl, *Der Feldzug der Grossen Kurfürsten gegen Frankreich, 1674-1675.* Berlin, 1879, p. 12, 57.

Les confédérés maîtres du passage, à Strasbourg, se trouvaient dans une position très dangereuse pour nous; derrière l'avant-garde de Caprara le gros des forces avait marché par Bruchsal, Durlach et Rastatt : ils passèrent le Rhin le 1er octobre (1). Ils s'étendirent au delà de l'Ill à Ensheim, Geispolsheim et Blæsheim; la trahison leur livra Dachstein, petit poste fortifié dépendant de l'évêché de Strasbourg.

Les ennemis étaient ainsi maîtres de toute la Haute-Alsace, d'où ils pouvaient tirer des moyens de subsistance, Turenne au contraire était obligé de vivre sur le bas pays fort épuisé. L'inégalité des forces était grande : les 22.000 Français avaient devant eux 35.000 à 36.000 alliés, non compris les Brandebourgeois, alors en route avec un renfort de 18.000 à 20.000 hommes.

Dans cette situation difficile, Turenne prit la résolution énergique, de marcher aux confédérés et de les attaquer avant leur jonction avec les Brandebourgeois. Il indique sa pensée dans la lettre du 1er octobre à Louvois, mais avec quelque obscurité. « Si je ne change, je suis résolu dans deux jours, quand l'armée sera arrivée, de marcher dans les plaines, pour donner la main autant que je pourrai à Haguenau et au côté de Schlestadt, laissant Saverne derrière moi. Peut-être que l'ennemi en passant me préviendra, ou qu'il cherchera à combattre, ou se mettra derrière une rivière qui vient de Molsheim et de Mutzig. On n'a présentement point d'autre dessein que de s'approcher de l'ennemi, s'il ne se met en un lieu un peu couvert. La venue de M. de Brandebourg changerait les pensées (2). »

On a vu plus haut que Lorges et Foucault avaient rejoint Turenne le 29 septembre; il ne manquait plus à l'armée que Montclar avec son détachement des environs de Spire; il arriva à son tour le 3 octobre, pour prendre part à la bataille d'Ensheim. Là encore, Turenne sut obtenir la réunion de

(1) Cette date résulte d'une lettre de Turenne à Louvois, Deschamps fixe à tort ce passage au 26 septembre.

(2) GRIMOARD, p. 586. A. G., 414, 101.

toutes ses forces disponibles au moment de les faire entrer en action.

L'inertie des alliés et leur indécision vinrent en outre à son secours d'une manière fort heureuse. Sous la pression de ses généraux, Bournonville s'était décidé à marcher vers la montagne pour s'établir derrière la Bruche et tenir ainsi une position menaçante pour Turenne, en attendant l'arrivée des Brandebourgeois. Le mouvement s'exécuta le 3 octobre sur la rive droite de la Bruche; mais ne fut pas poussé plus loin que Duppingheim et Duttlenheim, deux villages distants de moins de deux heures de Dachstein, objectif de la marche. On s'y établit en cantonnement, tandis que quelques patrouilles exploraient les environs.

Elles signalèrent la présence de Français au nord, vers Osthofen, de l'autre côté du Muhlbach (1) (affluent de gauche de la Bruche). Turenne, en effet, avait, dans la soirée du 3, atteint ce dernier point, tandis que le reste de son armée s'échelonnait en arrière jusqu'à Achenheim. Il était parti du camp de Wantzenau à l'entrée de la nuit du 2 octobre, avait passé la Souffel à Lamperthein et avait marché

(1) La disposition des cours d'eau entre Molsheim et Strasbourg paraît avoir subi d'assez sérieuses modifications depuis deux siècles, si du moins on s'en rapporte à la carte de Beaurain et à celle de l'État-Major.

Un peu en amont de Molsheim, la Bruche se sépare en deux bras, celui du sud qui arrose Duttlenheim et Duppingheim, celui du nord qui passe à Dachstein et vient se réunir aujourd'hui à l'autre *en amont* de Holtzheim. Ce dernier est maintenant le plus important des deux, il est de plus doublé du canal de la Bruche, qui s'en sépare vers Kolbsheim et passe à Achenheim, où vient aboutir le Muhlbach. Tel est l'état actuel des lieux.

Sur la carte de Beaurain, le canal n'existe pas, le bras du sud de la Bruche est à peu près le même, mais paraît cependant plus important, le bras du nord se réunit au précédent en *aval* de Holtzheim; il se ramifie d'ailleurs et vient passer à Achenheim où il reçoit le Muhlbach. Il semble que le canal de la Bruche a emprunté son parcours dans toute la partie inférieure.

La conséquence de ce changement est qu'aujourd'hui le chemin d'Achenheim à Holtzheim ne rencontre aucun obstacle, tandis qu'au dix-septième siècle et même encore au dix-huitième, il franchissait trois fois des cours d'eau entre ces deux points.

En outre, la plaine qui s'étend entre les deux bras de la Bruche est donnée sur la carte de Beaurain comme entièrement boisée; elle l'est beaucoup moins aujourd'hui.

Sur la carte de l'État-Major, le bras du sud de la Bruche porte également le nom de Muhlbach; il ne faut pas le confondre avec l'affluent de gauche dont il a été question plus haut.

sur la Bruche, cherchant l'ennemi. Il avait formé trois colonnes : celle de gauche, la plus rapprochée de l'adversaire, comprenait la cavalerie ; l'infanterie tenait le centre ; l'artillerie et les bagages étaient à droite. De la sorte, il se trouvait en mesure de parer à une attaque sur son flanc menacé.

Le 3, l'avant-garde, sous du Repaire, atteignait les abords de Dachstein et signalait l'ennemi sur la Bruche. Les deux adversaires avaient suivi des routes à peu près parallèles et de même sens ; ils occupaient des cantonnements échelonnés le long des deux cours d'eau : la Bruche et le Muhlbach que sépare une plaine coupée de bois. Pour passer à l'offensive, l'un et l'autre devaient donc franchir ces cours d'eau, c'est-à-dire se placer au delà d'un premier obstacle pour en aborder un second, sous les yeux et à la portée du feu de son adversaire. L'entreprise était ardue, elle exigeait de l'audace et de la décision de quelque côté que vînt l'initiative. Turenne, dont les forces étaient très inférieures à celles des alliés, sut prendre cette détermination, la mener à bien et remporter la victoire. Une fois de plus il donna la marque de son génie, et démontra la supériorité des forces morales à la guerre.

Sur le rapport d'un partisan qui avait reconnu le chemin d'Achenheim à Holtzheim et l'existence d'un pont et d'un gué aux abords de cette dernière localité, Turenne fit occuper celle-ci par Lorges et les dragons, qu'il appuya de 1.500 hommes sous Douglas. Il ordonna alors une marche de nuit qui devait l'amener, le 4 au matin, sur la position de son adversaire.

Celui-ci en effet, ayant appris l'occupation d'Holtzheim par nos troupes, se préparait à s'opposer au passage de la rivière et l'entreprise lui paraissait aisée, tellement celle de Turenne semblait téméraire. Aussi, la stupéfaction des alliés fut grande lorsqu'ils se trouvèrent en présence de notre armée en ordre de bataille. La leur, forte de 35.000 à 36.000 hommes, avait son centre à Ensheim, la gauche allait vers un bois qui la séparait de Holtzheim, mais qu'elle n'occupait pas ; la droite s'étendait vers d'autres bois du côté de Lin-

golsheim. Des fossés existants formaient retranchement devant le centre; Ensheim était fortifié.

Turenne fit saisir par Boufflers le bois voisin d'Holtzheim que les ennemis avaient laissé libre; il en fit le point d'appui de sa droite. Un brouillard épais, qui se résolut en pluie abondante pendant presque toute la journée, avait sans doute facilité son entreprise.

La bataille peut se résumer ainsi : à notre droite, lutte énergique de part et d'autre pour l'occupation du bois d'Holtzheim, longuement disputé, trois fois pris et repris, restant enfin en notre pouvoir. Afin d'obtenir ce résultat, Turenne est obligé de dégarnir son centre; Bournonville en profite et lance Caprara avec la cavalerie de la droite ennemie, entre nos deux lignes. Cette attaque paraît avoir été vivement menée et Foucault, qui était à notre centre, dut former son infanterie en carré pour y résister. Mais Lorges, avec la cavalerie de notre gauche, s'étant avancé à son tour, fit reculer celle de Caprara et la repoussa vers Ensheim. La lutte fut particulièrement chaude et meurtrière ; nos troupes, après quarante heures de marche de jour et de nuit, au travers des terres détrempées, étaient à bout de souffle. Afin de faciliter leur subsistance et sans doute aussi pour mettre à l'abri les fractions les plus épuisées de son armée, Turenne fit repasser la Bruche à la majeure partie de ses forces, ne laissant sur le champ de bataille que Bulonde, brigadier, avec six régiments de cavalerie et un de dragons.

Les alliés, non moins épuisés que nous, et démoralisés, se retirèrent sur Strasbourg, abandonnant derrière eux de nombreux trophées. En fait, ils étaient battus, puisqu'ils croyaient l'être et on peut dire qu'Ensheim a été la victoire de la force morale. L'adversaire le plus faible attaque l'autre couvert par un obstacle, subit des pertes proportionnellement supérieures aux siennes, garde le champ de bataille pour ne pas s'avouer vaincu et l'énergie de son attitude en impose à l'ennemi qui s'enfuit. 2.000 des nôtres restèrent sur le terrain, les alliés perdirent 3.000 morts et de nombreux blessés.

Dans ses observations, Napoléon critique assez vivement les dispositions de Turenne à Ensheim : le maréchal aurait dû refuser sa gauche, ce qui eût rendu impossible la manœuvre habile de Bournonville cherchant à se glisser entre ses deux lignes. Il aurait dû réunir, à sa droite, « toute l'infanterie qu'il dissémine mal à propos entre ses escadrons (1) », il aurait ainsi occupé plus fortement le bois. Napoléon insiste sur la faute commise en mêlant l'infanterie et la cavalerie et ajoute deux autres critiques qu'il est difficile d'admettre sans discussion, malgré tout le respect qu'on doit avoir pour l'opinion du maître.

La première est que Turenne, après la prise du petit bois, aurait dû « pousser son avantage » et qu'alors la bataille eût été décisive. Mais il semble bien, d'après toutes les relations, que l'enlèvement de ce point d'appui a été très laborieux et que les troupes qui, finalement, s'en rendirent maîtresses, étaient épuisées au point de ne plus pouvoir fournir un nouvel effort.

Le second reproche est de n'avoir pas couché sur le champ de bataille et « d'avoir poussé dans cette occasion la circonspection jusqu'à la timidité ». Ici, la critique tombe devant le fait que Turenne a laissé Bulonde et quelques escadrons sur le terrain de la lutte pour affirmer l'avantage qu'il avait obtenu.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, il n'en reste pas moins que, dans l'espace de huit jours, Turenne, ayant échoué dans sa tentative de maintenir son adversaire sur la rive droite du Rhin, disposant de forces inférieures aux siennes, réussit à lui infliger une défaite assez sérieuse pour l'arrêter

(1) La disposition que critique ici Napoléon avait été employée par Gustave-Adolphe à Lutzen et le fut plus tard par Frédéric II à Molwitz dans le but de renforcer par le feu de l'infanterie une cavalerie inférieure à celle de l'adversaire. Elle ne paraît pas avoir donné de bons résultats, ainsi qu'en témoigne le passage suivant des *Mémoires* de Frédéric : « Le Roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie; pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers: c'était une disposition dont Gustave-Adolphe avait fait usage à la bataille de Lutzen et dont, selon toute apparence, on ne se servira plus. » (*Mémoires*, 1741, t. I, p. 98. Édition Boutaric et Campardon.)

dans son offensive. Il fait ainsi perdre à l'ennemi l'avantage momentanément obtenu.

Il faut remarquer, tant à propos de Sinsheim que d'Ensheim, avec quelle modestie Turenne enregistre sa victoire, quelle mesure il apporte dans l'évaluation des forces et des pertes de l'adversaire. Il reste parfois au-dessous de la réalité. Dans sa relation de l'affaire, il songe surtout à mettre en relief les mérites de ses lieutenants, ceux des chefs de corps, voire même de simples officiers. Il ne cherche pas à faire ressortir son propre mérite, on sent que sa préoccupation va très naturellement vers ses sous-ordres et exclusivement à eux. Les bulletins de la Grande Armée ont certes enregistré des victoires plus éclatantes et d'une importance autrement grande que celle d'Ensheim; mais on en trouverait sans doute quelques-uns où les trompettes de la Renommée ont retenti bruyamment à propos d'affaires qui ne valaient pas celle-là. Chacun d'eux ne semble fait d'ailleurs que pour exalter les mérites de l'Empereur.

Ensheim appartient cependant à la famille des victoires napoléonniennes; comme celles-ci, elle est le fruit d'un projet audacieux, mûrement réfléchi et mené à bien avec décision. Hardiesse de pensée, solidité de conception, énergie d'exécution, ne sont-ce pas là les éléments qui caractérisent les grands génies militaires?

Médaille frappée à l'occasion de la victoire d'Ensheim.

CHAPITRE IX

L'ARRIVÉE DES RENFORTS (octobre)

La victoire d'Ensheim avait arrêté la marche des alliés en Alsace, mais ne pouvait suffire à déterminer leur retraite sur la rive droite du Rhin. Ils attendaient, d'ailleurs, à très courte échéance, le renfort important des Brandebourgeois. Ils firent halte à Strasbourg, derrière l'Ill.

Turenne, de son côté, ne pouvait conserver la position qu'il avait conquise le 4 octobre, n'y trouvant aucun moyen de subsistance. Il se retira d'abord entre Achenheim et Bruswickersheim où il demeura deux jours et, le 7 octobre, poussa derrière la Mutzig à Marlenheim, à une lieue de Wasselonne. Cette dernière localité possédait alors un château fortifié dépendant de la ville de Strasbourg qui y plaçait une garnison de 50 hommes. Ce poste tenant la communication entre le camp de Turenne et Saverne, nous était nécessaire. Le comte de Roye fut chargé de négocier avec le commandant du poste et réussit à lui persuader de recevoir un renfort de 40 de nos soldats pour assurer sa neutralité.

De la sorte, Turenne couvrait Saverne; il pouvait aussi se porter sur Haguenau si les alliés faisaient mine de marcher dans cette direction.

A ce même moment, l'Électeur de Brandebourg arrivait à Strasbourg (12 octobre); il conférait avec Bournonville et Holstein et se décidait à joindre ses troupes aux leurs, pour barrer aux Français le chemin de la Haute-Alsace, où on supposait que l'abondance des vivres pourrait nous attirer.

Le 14, les troupes de Brandebourg, ainsi que le renfort

amené par le duc de Celle aux Lunebourgeois, passaient le Rhin.

L'armée alliée s'avança sur Molsheim et parut menacer notre position, Turenne fit fortifier celle-ci; dans une lettre à Le Tellier, du 16 octobre (1), il signale que « c'est la première fois que l'on avait travaillé de cette année au camp ». Cette simple observation montre le peu de cas que Turenne faisait de la guerre de position, et aussi comment il savait recourir à la fortification lorsqu'il jugeait nécessaire l'appui qu'elle peut donner.

Il réclama au Roi des renforts et demanda au maréchal de Créqui de faire avancer près des passages des Vosges l'arrière-ban de la noblesse, afin de l'avoir à sa portée.

Si les alliés, dont la supériorité numérique était alors considérable, avaient marché sur Turenne avec résolution, ils auraient pu sans doute écraser son armée, mais le souvenir d'Ensheim était encore trop présent à l'esprit de Bournonville pour y donner place à l'idée d'attaquer un adversaire appuyé de retranchements.

Le 18, enfin, l'armée alliée passa la Bruche et s'avança sur Marlenheim, elle s'arrêta dans la plaine à une lieue de nous. Son mouvement fut signalé dès la pointe du jour par la cavalerie de Vaubrun et du comte de Roye; Turenne put se rendre compte de l'importance des forces qu'il avait devant lui. Il se décida à dérober son armée par une marche de nuit et à la reporter plus au nord, derrière la Zorn, à Dettwiller.

Deschamps donne sur cette marche en retraite, en présence d'un ennemi supérieur en nombre, des détails intéressants qu'on regrette de ne pas voir complétés par l'indication exacte de l'itinéraire suivi. Il signale seulement trois défilés à franchir jusqu'à Dettwiller, le premier étant celui de Wasselonne; il n'indique pas les deux autres.

D'après la carte de Beaurain, on peut admettre que l'armée marcha par Hohengoch Lindersheim (où elle passa le

(1) A. G., 414, 143. GRIMOARD, p. 599.

Rohrbach sur des ponts que le comte de Lorges fit établir); et Sassolsheim. Il résulte du récit de Deschamps qu'au cours de ce mouvement l'ennemi suivit sur les talons notre arrière-garde et que celle-ci, grâce à son énergique contenance, sut l'empêcher de nous attaquer, malgré la disproportion des effectifs.

Turenne s'établit ainsi le 19 derrière la Zorn, sur un front de 2 lieues environ, la droite à Dettwiller, la gauche à Hochfelden; il fit veiller toute la nuit et, le lendemain 20, l'ennemi fut signalé sur la route que nous avions suivie la veille.

Le maréchal jugea sa position inattaquable de front, mais craignait d'être coupé soit de Saverne sur sa droite, soit de Haguenau, à gauche. Pour parer à ce danger, il fit occuper Steinbourg (à mi-chemin de Saverne) et gâter tous les gués de la Zorn jusqu'à cette dernière place. De l'autre côté, il poussa un poste à Brumath (ou Brumptheim) à 2 lieues de Hochfelden, point de passage de la Zorn que l'ennemi devait utiliser s'il marchait sur Haguenau. Les gués ayant été également détruits de ce côté, des postes de cavalerie circulant entre Hochfelden et Brumath, un poste-vigie établi dans le clocher de cette dernière localité, il attendit les événements. Les mesures qu'il avait prises lui permettaient de tomber dans le flanc de l'ennemi si celui-ci prononçait son mouvement vers Saverne ou vers Haguenau. Cette dernière direction aurait été pour nous la plus dangereuse, puisque, de là, l'adversaire aurait coupé notre communication avec Philisbourg; en nous y attirant, il nous éloignait de nos magasins. Aussi dans ses lettres à Le Tellier du 23 et du 26 octobre, Turenne signale toute l'importance de la menace sur Haguenau.

Les alliés, le 21, occupaient la rive droite de la Rohr ou Rohrbach (affluent de la Zorn), leur gauche au Kochersberg, la droite vers Hohatzenheim, à une lieue environ de Brumath; s'ils avaient marché vers leur droite, ils effectuaient le mouvement que Turenne considérait comme le plus dangereux pour lui. Leur désunion les empêcha d'agir; les his-

toriens allemands, Verdy lui-même, accusent ici Bournonville de s'être opposé aux desseins offensifs de l'Électeur de Brandebourg. Quoi qu'il en soit, après être restés immobiles dans la journée du 21, ils dessinèrent le lendemain un mouvement de retraite en se donnant le succès facile d'enlever Wasselonne où Turenne avait laissé une garnison de 120 hommes.

Un véritable corps de siège fut déployé devant cette bicoque; deux batteries, l'une de quatre, l'autre de six pièces, ouvrirent le feu; on creusa des tranchées; mais La Roncière et sa petite garnison tinrent bon; le Grand Électeur, venu en personne pour diriger les opérations, ordonna un assaut que le lieutenant général Goltz conduisit lui-même et qui échoua.

Néanmoins, La Roncière jugeant qu'il ne pourrait indéfiniment tenir avec sa poignée d'hommes contre l'armée ennemie, proposa de se retirer si on laissait partir la garnison avec armes et bagages. Il avait tenu jusqu'au 24 et pendant ce temps, Turenne dégagé avait fortifié sa position; toutefois, il entendait la fusillade du siège et ne cessait d'ouvrir l'œil sur l'ennemi, pensant toujours lui voir prendre l'offensive.

Jusqu'au 29 octobre, les deux armées restèrent ainsi en présence l'une de l'autre et, à cette date, les alliés, dont la subsistance était pénible et que la maladie affaiblissait chaque jour, se décidèrent à battre en retraite.

Turenne n'avait eu, durant toute cette période critique, d'autre renfort que quatre compagnies de dragons et le régiment de Bellegarde, plus l'arrière-ban de la noblesse qu'il rapprocha de son camp de Dettwiller, sans cependant l'incorporer dans sa ligne de bataille. Le 30 octobre, il vit arriver enfin les secours de Flandre depuis si longtemps attendus, s'élevant au total à quatre-vingts escadrons et vingt bataillons.

La nouvelle de ce renfort et celle de la construction d'un pont sur la Zorn donnèrent à penser aux alliés que Turenne allait prendre l'offensive. Ils jugèrent prudent de se retirer sur leur position initiale, entre Blæsheim et Geispolsheim

et de s'y fortifier. Ils continuèrent à tenir Dachstein; mais comme Wasselonne paraissait à l'Électeur trop éloigné de son camp, il se décida à l'abandonner. Il proposa à Turenne de neutraliser ce poste en y laissant une garnison de Strasbourgeois. Ainsi fut-il fait d'un commun accord.

En résumé, depuis la bataille d'Ensheim jusqu'à la fin d'octobre, les alliés, quoique très supérieurs en nombre, n'ont pas osé attaquer Turenne; ils ont exécuté une série de marches au bout desquelles ils ont repris le camp qu'ils occupaient avant ladite bataille. Ils doivent cette inertie à la mauvaise organisation de leur armée, plus encore à celle du commandement. Le conseil des généraux n'a pu en aucune circonstance s'arrêter à un parti énergique, il a toujours écouté la voix du plus prudent. S'il est vrai, ainsi que le veulent les historiens allemands (1), que le Grand Électeur ait, à diverses reprises, proposé d'attaquer l'ennemi, ce prince n'a pas eu l'énergie persuasive qui triomphe des hésitations. Ainsi fut perdue pour les alliés l'occasion, qu'ils ne devaient pas retrouver, de prendre sur Turenne la revanche d'Ensheim.

Un seul chef parmi eux, le duc de Lorraine, fit preuve d'énergie et réussit à nous infliger un échec. Depuis le début de la campagne, il brûlait du désir de rentrer dans les États héréditaires de sa maison; l'occasion lui parut favorable et il lança sur les lignes d'étapes de Turenne un véritable raid.

Il fit partir le colonel du Pui (2) avec un millier de chevaux sur Saint-Hippolyte (sud de Schelestadt) et Sainte-Marie-aux-Mines, où il arriva le 2 novembre. Là, du Pui

---

(1) FRÉDÉRIC II (*Mémoires pour l'histoire de la Maison de Brandebourg*) dit : « L'Électeur, qui cherchait la gloire et qui voulait combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement » et, plus loin : « Turenne était toujours bien fort vis-à-vis d'une armée où régnait la discorde. »

(2) Le comte D'HAUSSONVILLE (*Histoire de la réunion de la Lorraine*, t. III, p. 197) attribue au duc Charles IV lui-même le commandement de l'expédition sur Bénaménil. C'eût été une belle chevauchée pour un homme qui approchait alors de soixante-dix ans (il était né en avril 1605). Mais il est bien établi par les diverses relations que l'opération a été dirigée par le colonel du Pui. Le duc s'est borné à venir à Sainte-Marie-aux-Mines le 11 décembre seulement (*Revue d'Alsace*, nov. 1908, p. 404).

annonce qu'il se retire sur Dambach; mais, en route, il remonte le val de Villé d'où il envoie, le 4, des reconnaissances en Lorraine. Elles lui apprennent qu'un important convoi, en route de Nancy sur Saverne, escorté par la noblesse de l'arrière-ban, s'est arrêté à Bénaménil, entre Lunéville et Blâmont (1). Du Pui se décide à l'attaquer; marchant toute la nuit, il arrive à Badonviller le 5, il en repart aussitôt et atteint, à 9 heures du matin, le convoi à Bénaménil. Il bouscule les postes avancés du village, les refoule et barricade les issues. La noblesse d'Anjou, surprise, se retranche dans l'église et le cimetière; elle y résista deux heures, mais dut se rendre après avoir perdu beaucoup de monde. Le village de Bénaménil fut incendié et bon nombre de ses défenseurs périrent ensevelis dans ses ruines.

Ils étaient à peu près 600, le matin; il en restait, dit-on, 17 le soir, non compris environ 130 prisonniers aux mains des Lorrains; ceux-ci firent en outre un butin considérable. Ils ne perdirent que 14 officiers et 40 hommes (2). Le raid du colonel du Pui fut une opération bien menée, elle lui fait grand honneur. Il accomplit sur les derrières de l'ennemi une marche de 15 lieues, de jour et de nuit, à travers un pays accidenté et la termina par un combat heureux. C'est une entreprise de hardi partisan; elle fait contraste avec l'inertie des alliés dans la plaine d'Alsace.

Là ne se borna pas l'initiative du duc de Lorraine, il envoya dans ses anciens États le général d'Alamont (ou Alaumont) à la tête d'un détachement; il avait promesse d'être soutenu par les alliés (3).

---

(1) La commodité du gîte et, selon Pelisson, la qualité du vin qu'on y trouva auraient motivé l'arrêt à Bénaménil.

(2) D'après Digot (*Histoire de Lorraine*, t. V, p. 413), l'un des officiers lorrains blessés à Bénaménil, le colonel de Mercy, « fut contraint de se rendre au comte de Bissy dont les troupes s'étaient mises en mouvement pour repousser le parti de du Pui et sauva l'arrière-ban de la noblesse du Limousin, qui était arrivé à Saint-Nicolas-du-Port et que l'on avait eu le projet d'enlever également ».

(3) Une lettre du 10 novembre de l'abbé de Gravel à Turenne annonce cette tentative du duc de Lorraine (Grimoard, t. II, p. 620), et fait connaître les appuis que ce dernier avait espérés.

D'Alamont mit garnison dans Épinal, Remiremont et Châtel, Rambervillers et Badonviller (1). Ces deux dernières localités tombèrent rapidement entre les mains du comte de Sault; mais la garnison de Remiremont arrêtera Turenne un instant, en décembre, dans sa marche au travers des Vosges. Si le duc de Lorraine avait mieux suivi son dessein, si, comme il l'espérait, il avait été joint par bon nombre de ses anciens sujets, si les alliés lui avaient fourni l'appui de quelques-unes de leurs troupes, nul doute que ces mesures n'eussent été de sérieux obstacles à l'exécution du plan du maréchal.

L'échec de Bénaménil, si fâcheux qu'il fût, n'eut cependant aucune conséquence sur la suite des opérations et Turenne demeura dans son camp où arrivaient en ce moment d'importants renforts de Flandre.

La cour se rendit alors compte de la supériorité des dispositions qu'avait prises le maréchal et sut le reconnaître ouvertement. Le Tellier lui écrivit, le 3 novembre (2) : « Le Roi connaît très bien de quel avantage il lui est que l'armée que vous commandez soit demeurée au delà des montagnes en présence des ennemis quoique fortifiés des troupes de Brandebourg et de beaucoup d'autres. Aussi Sa Majesté ajoute-t-elle aux grands services que vous lui avez ci-devant rendus, le soin que vous prenez d'empêcher qu'elle ne repasse en deçà des montagnes, ce que Sa Majesté estime d'un très grand avantage à son service. »

---

(1) L'occupation de Badonviller et de Rambervillers par les Lorrains est indiquée dans une lettre de Turenne à Le Tellier datée du camp de Hirschland, 4 décembre (GRIMOARD, t. II, p. 613). Cependant l'historien de la Lorraine DOM CALMET (III, col. 719) affirme que ces deux localités restèrent aux troupes françaises, « les alliés ne s'étant pas avancés pour les surprendre, comme on en était convenu ». Le fait a d'ailleurs peu d'importance pour la suite des opérations.

(2) A. G., 414.

TOB

CHAPITRE X

LE PLAN D'OPÉRATION DERRIÈRE LES VOSGES

La situation respective des deux partis ne pouvait se maintenir plus longtemps telle qu'on vient de la voir dans les premiers jours de novembre; une même cause, la disette de subsistances, plus encore celle de fourrages, devaient obliger à disperser les troupes.

Turenne échelonna ses cantonnements en profondeur jusqu'à Ingwiller, mais restait couvert par la Zorn; il avait laissé le comte de Sault sur le versant occidental des Vosges. Il renvoya à Créqui l'arrière-ban de la noblesse vers la Moselle et les Trois-Évêchés, d'où l'on pouvait surveiller les mouvements des alliés sur Trèves et couvrir les frontières de Lorraine et de Champagne. Il aurait pu prendre ses quartiers d'hiver, mais il craignait, en se retirant, de donner à l'ennemi la possibilité de s'emparer de Saverne et de Haguenau, et de nous couper ainsi la route unique sur Philisbourg.

En prolongeant l'occupation des deux places ci-dessus, sans rien tenter contre les alliés, il inspirait à ceux-ci une confiance qui devait les amener à prendre eux-mêmes leurs quartiers d'hiver dans la Haute-Alsace. Ce résultat obtenu, il projetait de dérober son armée derrière la chaîne des Vosges et de fondre à l'improviste sur l'ennemi dispersé dans ses quartiers.

C'est le plan dont il a eu la première inspiration au début de la campagne, et qu'il a signalé dans une lettre à Louvois

du 5 avril (1); il se précise peu à peu dans son esprit et l'on en peut suivre l'évolution dans la série de ses lettres.

Le 9 novembre, il écrit à Le Tellier du camp de Dettwiller (2) :

« En l'état que les choses sont, l'ennemi à mon avis ne peut pas penser à aller en Comté que je n'aie reçu quelque échec. Pour la Haute-Alsace comme le chemin lui en est tout ouvert, il n'y a qu'à penser à l'en chasser s'il veut s'y établir et voir le meilleur chemin qu'il faudra tenir pour aller à lui et c'est pour cela que j'ai écrit pour des farines à Nancy, outre celles que l'on porte présentement à Saverne.

« J'ai fait assembler tout le corps de M. le comte de Sault entre Strasbourg et Fenestrange et je m'en servirai suivant les mouvements de l'ennemi...

« Que s'il veut s'établir en Alsace, on laisse Saverne et Haguenau bien garnis, et que l'on marche à lui par les montagnes de la Lorraine, droit dans la Haute-Alsace. »

Le 27 novembre, d'Ingwiller, à Le Tellier (3):

« Un de ces jours, toute l'armée de l'ennemi demeurant où elle est, je laisserai beaucoup d'infanterie dans Haguenau, ferai avancer les troupes qui se sont reposées sur la Sarre (et y ont eu beaucoup de fourrages) de trois à quatre journées au delà des montagnes pour être en état de revenir avec la cavalerie française; et je repasserai avec les troupes par La Petite-Pierre, pour ensuite si l'ennemi marche dans la Haute-Alsace y aller par les montagnes de Lorraine et par Belfort. »

Le 30 novembre, d'Ingwiller encore, à Le Tellier (4) :

« Comme il ne se peut pas que je n'abandonne de loin Haguenau et que c'est le seul lieu par lequel on puisse tenir Strasbourg et le bas du Rhin, j'y laisse six bataillons jusqu'à ce que les choses changent et trois à Saverne et je m'en vais marcher comme je vous l'ai mandé par les montagnes

(1) Voir p. 51.
(2) A. G., 414, 229. GRIMOARD, t. II, p. 608.
(3) A. G., 414, 309. GRIMOARD, t. II, p. 615.
(4) A. G., 414, 316. GRIMOARD, t. II, p. 617.

de Lorraine, pour voir l'endroit le plus aisé à descendre en Alsace. Voyant, il y a plus de six semaines, que je ne pourrais pas marcher par le bas des montagnes, c'est dans la pensée de cette marche que je vous mandais par l'ordinaire précédent qu'il est très capital que les intendants de Lorraine, des Évêchés et de Champagne, ayent ordre de donner le couvert et le fourrage à tout ce qui s'en ira en congé...

« Je laisserai des gens à La Petite-Pierre, ce qui sera un bon chemin pour descendre en Alsace et ainsi on aura celui de Saverne et celui-là. J'écris à M. Charuel (intendant de Lorraine) pour commencer à faire venir les convois vers Rambervillers et Épinal, comme l'armée tournera de ce côté-là. »

Enfin, le 4 décembre, du camp de Hirschland, à Le Tellier (1) :

« Toute l'armée de l'ennemi à la réserve de fort peu de troupes qui ont passé le Rhin ayant marché vers Schelestadt et Colmar, j'ai laissé, comme je vous ai mandé, six bataillons à Haguenau qui ont détaché six compagnies à La Petite-Pierre et trois bataillons à Saverne. Ceux qui sont à Haguenau sont : mon régiment d'infanterie, deux de Bourgogne, un de Douglas, un de la Ferté, et celui du chevalier de Bouillon; et à Saverne, Rouergue, Royal-la-Marine et un bataillon de la Couronne et j'en retirerai deux au moins de Haguenau et un de Saverne dès que je le pourrai.

« Je marche, laissant les montagnes de Lorraine à gauche, pour voir les endroits par Remiremont ou plus au delà par où je pourrai plus aisément descendre vers l'Alsace. J'enverrai vers Nancy tout ce qui sera hors d'état de servir que je verrai entièrement inutile et qui ne ferait que se perdre dans les marches. »

Les documents authentiques que l'on vient de lire paraissent suffisants pour établir à quelle époque et de quelle manière Turenne a donné corps à l'idée maîtresse conçue en avril 1674.

---

(1) **A. G.. 414, 331.** GRIMOARD, t. II, p. 618.

On voit comment le mouvement le long des Vosges se lie à l'occupation de Haguenau et de Saverne, par quels procédés Turenne en assure le succès en constituant des approvisionnements sur la route qu'il va suivre et en préparant l'évacuation des malingres susceptibles de ralentir sa marche.

Cette sage préparation dans laquelle rien n'est laissé au hasard, où tous les éléments de succès sont réunis, suffirait à la gloire de Turenne. Elle n'a pas satisfait certains de ses panégyristes, peut-être parce qu'ils n'ont pas pu suivre les étapes successives de sa pensée.

Ils ont voulu que le projet d'opérations soit venu à son esprit tout d'un coup, avec toutes ses conséquences, avant tout commencement d'exécution, dès la fin d'octobre. Et ils ont imaginé une lettre du 30 octobre de Turenne à Le Tellier, dont le Roi aurait donné lecture à la cour après la victoire de Turckheim et dans laquelle le maréchal annonce qu'il va reculer en Lorraine, pour que les ennemis s'étendent en Alsace et qu'alors il viendra les surprendre et les contraindre à hiverner chez eux. Comme la fameuse lettre du 8 août dont il a été question plus haut (1), ce prétendu document a un air de bravoure fait pour séduire, mais qu'on ne rencontre jamais dans la correspondance du maréchal.

Raguenet l'analyse (2), Ramsay en donne le texte (3) et la fausse lettre du 30 octobre devient document accueilli même par un historien sérieux comme M. de Kortzfleisch qui en donne la traduction (4). Passe encore qu'une personne étrangère à l'art de la guerre accepte sans discussion l'idée d'un plan d'opérations établi à l'avance et comportant prévision de tous les événements qui vont s'accomplir ; mais on s'explique mal que cette légende ait trouvé crédit auprès d'un militaire. Ceci prouve qu'au delà du Rhin

(1) P. 82 et suiv.
(2) P. 390.
(3) T. II, p. 310.
(4) P. 70.

comme chez nous, on fait volontiers des grands hommes de guerre de véritables héros de roman doués de facultés divinatoires. La légende napoléonienne n'a pas peu contribué à développer cette tendance.

Ici, nous assistons à l'enfantement d'une idée géniale, d'autant plus surprenante qu'elle est en contradiction avec toutes les habitudes reçues à l'époque, qu'elle comporte, vu la saison et le pays, de grosses difficultés d'exécution. Elle a été conçue une première fois en avril, puis rejetée comme n'étant pas alors réalisable; la fin de la campagne arrive, les situations des adversaires sont modifiées et devenues telles, que le projet du printemps a des chances de succès. On sent Turenne tourner son idée sous toutes les faces, en faire ce que Saint-Simon appelle un projet « longuement pourpensé »; au fur et à mesure qu'elle se précise, il en fait part à la cour et prépare les moyens d'exécution. Son but est simple : dérober son armée à l'ennemi, la faire filer derrière les Vosges, du nord au sud, traverser les montagnes de Lorraine au point de passage le plus facile, pour, de là, tomber sur l'ennemi dispersé dans ses quartiers d'hiver. Sans doute, il espère qu'un dessein aussi beau, aussi bien préparé, sera suivi des conséquences les plus heureuses, et la retraite des alliés par delà le Rhin a dû se présenter plus d'une fois à son esprit; mais il est trop sage, trop avisé, trop au fait des choses de la guerre pour annoncer à l'avance un pareil résultat. Il ne vendra pas la peau de la bête avant de l'avoir mise à terre; mais cependant, dans son entourage intime, il laissera percer son espérance. C'est ainsi que, pendant la route, causant avec le chevalier de La Fare, auquel il témoignait beaucoup de bonté, il lui demande comment il pense que finirait cette campagne. La Fare lui répond qu'il empêchera les ennemis de se répandre dans le plat pays; mais qu'ils pourront bien s'établir dans les grandes villes de la Haute-Alsace, tandis que l'armée de Turenne se séparera elle-même en ses quartiers, ce qui paraît être le vœu de la cour. Et Turenne de répondre : « La cour est quelquefois contente lorsqu'elle ne doit pas

l'être et ne l'est pas quand elle le doit. Pour moi, je vais au mieux que j'imagine qu'on puisse faire et fiez-vous à moi, il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en deçà du Rhin en Alsace (1). »

Le présent exposé du plan d'opération de Turenne nous a entraînés quelque peu au delà du moment où le maréchal a installé son armée derrière la Zorn en position d'attente. On va donc revenir en arrière pour reprendre la suite des opérations.

On se souvient qu'à la nouvelle de l'arrivée de renforts à l'armée de Turenne, les alliés se sont retirés dans le camp qu'ils avaient précédemment occupé entre Ensheim et Geispolsheim. Ils s'y fortifient.

Turenne, ayant peine à faire subsister sa cavalerie dans la Basse-Alsace, ruinée par le séjour antérieur des troupes, a renvoyé l'arrière-ban de la noblesse à Créqui qui va surveiller la direction de Trèves. Dans le même but, il maintient sur la Sarre le comte de Saulx et les renforts qu'il amène de Flandre; enfin, il étend ses cantonnements en profondeur et se retire derrière la Moder.

Il va porter son quartier général à Ingwiller, il tient Saverne par trois bataillons, Haguenau avec six; il fait raser le château de Hochfeld sur la Zorn, dont l'occupation par l'ennemi formerait obstacle à la communication entre Saverne et Haguenau. Le 20 novembre, laissant deux arrière-gardes de cavalerie, de 300 chevaux chacune, à Dettwiller, sous Quinçon et à Brumath sous Lançon, il fait exécuter le mouvement de retraite à ses troupes. Le lendemain 21, elles étaient couvertes par la Moder dont les passages furent coupés jusqu'à Neubourg (deux lieues environ en amont de Haguenau). Les deux arrière-gardes échappèrent à l'ennemi et rejoignirent l'armée.

Entre la route de Saverne et celle d'Ingwiller s'en trouve une autre qui franchit la montagne; elle est tenue par La

(1) La Fare, *Mémoires et réflexions*, p. 135.

Petite Pierre. Ce poste appartenait alors à un prince de la maison palatine; Turenne moyennant un subside, décida le prince à recevoir une garnison française.

Verdy du Vernois signale qu'à la date même à laquelle Turenne effectuait sa marche en arrière vers Ingwiller, l'Électeur de Brandebourg projetait contre lui une surprise. Frédéric-Guillaume abandonna son projet à la nouvelle de la retraite du maréchal; peut-être aussi par crainte d'une trahison de Bournonville.

La retraite de Turenne eut pour conséquence, de persuader aux alliés qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver et les détermina à s'y mettre eux-mêmes. C'est, en effet, à partir du 25 novembre que les divers confédérés quittèrent le camp de Blæsheim pour se répandre, les uns, sur la rive droite du Rhin, les autres, en plus grand nombre, dans la Haute-Alsace : de Strasbourg à Belfort. Toute idée d'offensive était donc abandonnée par eux pour le reste de la campagne.

Tandis que ces événements s'accomplissaient en Alsace, quelques incidents vers la Sarre et la Moselle donnèrent un instant d'inquiétude à Turenne : d'une part, l'Électeur de Trèves lança le 21 mai un détachement de 400 hommes sur Bliescastel où nous avions une petite garnison de 50 hommes sous les ordres de La Haye. Celui-ci n'avait que deux jours de vivres; mais il fit manger ses mulets (1) et put ainsi résister assez longtemps pour donner au comte de Saulx la possibilité d'arriver sur la Sarre.

Cette menace de secours décida l'Électeur à lever le siège.

Plus au nord, les troupes impériales des Pays-Bas, jusque-là commandées par le comte de Souches, étaient maintenant aux ordres de Sporck. Elles s'emparèrent de Huy le 10 novembre et de Dinant le 21. Ce mouvement pouvait être le

(1) La Fare, qui faisait partie des corps du comte de Saulx, va même plus loin et assure que La Haye s'apprêtait « àmanger sa servante, morte par accident, que pour cet effet il avait mise dans un saloir ». Il dit aussi que La Haye, ruiné par ce siège et incapable de rétablir sa compagnie, fut inhumainement cassé par Louvois l'année suivante.

prélude soit d'une offensive en France par la Meuse, soit du siège de Trèves, soit d'une marche vers le Palatinat.

Le corps d'observation de Créqui parait à la première de ces menaces; contre la seconde, on renforça la garnison de Trèves; Turenne, par la position qu'il occupait, s'opposait à la troisième.

D'ailleurs Sporck revint à Huy après la prise de Dinant et tout danger disparut de ce côté.

On était arrivé à la fin de novembre, Turenne apprenait que les alliés se mettaient en quartier d'hiver; il jugea le moment favorable pour exécuter le projet qu'il avait conçu et dont ses lettres à Le Tellier ont fait connaître les grandes lignes.

CHAPITRE XI

MARCHE DE TURENNE DERRIÈRE LES VOSGES

Le 29 novembre, Turenne fait commencer le mouvement à son armée. Lui-même quitte Ingwiller le 30 avec l'arrière-garde. Il a, comme on le sait, occupé fortement Haguenau avec six bataillons et Saverne avec trois autres.

Il se dirige vers La Petite Pierre où il arrive le 1er décembre; la masse de ses troupes va obliquer à gauche après avoir passé la montagne et se dirigera sur Lixheim, où elle retrouve une partie des troupes du comte de Saulx. Turenne paraît avoir fait, de sa personne, avec un détachement, un crochet au nord vers Weisslingen. Beaurain le dit et son affirmation s'appuie sur ce fait que le maréchal envoie à Bouquenon (Sarre-Union) un bataillon et un escadron sous le commandement de Courcelles pour garder sa ligne d'étapes (1). L'indication de Beaurain est confirmée par cet autre fait que, le 2, Turenne vient camper à Hirschland, un peu à l'est de Fenestrange, tandis que le gros de ses forces est à Lixheim; on peut donc l'admettre jusqu'à preuve du contraire. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un détour sans importance.

Au camp de Hirschland (2), apprenant que Badonviller et Rambervillers sont tenus par les troupes du duc de Lorraine, il envoie une avant-garde de 400 chevaux sous Sourdis pour les observer; elle occupe ces points sans difficulté.

(1) Turenne à Le Tellier, du 4 décembre, de Hirschland; à Louvois, du 15 décembre, du camp de Remiremont. GRIMOARD, t. II, p. 613, 622.

(2) Lettre du 4 décembre.

Le 4, il part de Hirschland et se dirige sur Lorquin; le 5, il atteint Blâmont et l'abbaye de Domêvre; le 6, il passe la Meurthe à Baccarat et pousse à Domptail où il établit son camp du 6 au 9. Cet arrêt permet aux colonnes de serrer sur la tête; la marche effectuée par temps de neige et, souvent, dans de mauvais chemins avait amené de l'allongement.

Deschamps indique que l'armée utilisait des routes différentes mais assez rapprochées pour être en état de se concentrer en vingt-quatre heures. L'effectif dont Turenne disposait étant de 30.000 hommes environ, la condition indiquée ne pouvait être réalisée qu'en suivant tous les chemins, bons ou mauvais. En stationnement, il fallait imposer le bivouac à certaines fractions de l'armée. La marche s'effectuait donc dans des conditions pénibles et on comprend qu'avant de l'entreprendre, Turenne ait fait évacuer ses malingres.

L'exécution du projet est assez belle, dans les circonstances où se trouvait le maréchal pour suffire à sa gloire; mais les panégyristes, amis du merveilleux, ont voulu plus encore. Turenne aurait, selon l'abbé Raguenet, fait marcher son armée par des routes différentes en donnant à toutes les colonnes le même rendez-vous, sans que chacune d'elles sût où les autres avaient ordre d'aller. Ce roman a eu du succès et a été reproduit par plusieurs auteurs, on le trouve même relaté dans l'ouvrage de M. de Kortzfleisch. On aurait pu cependant être mis en garde contre son authenticité en remarquant que ni Deschamps, ni La Fare, qui l'un et l'autre ont fait partie de l'armée de Turenne, n'ont mentionné cette particularité dont ils auraient certainement été frappés. On est par suite en droit de rejeter l'affirmation de Raguenet. Il est permis d'ajouter que tout officier ayant eu à préparer le mouvement d'une troupe de quelque importance, ou ayant acquis l'expérience de la guerre, doit éprouver des difficultés à admettre la vraisemblance de cette assertion.

Durant son séjour à Domptail, Turenne se rendit à Rambervillers que les Lorrains avaient évacué; il apprit, à la

même époque, qu'ils abandonnaient Épinal (1) pour se retirer à Remiremont où était venu un ingénieur de Lunebourg.

Le 7 il envoya vers cette place Sourdis avec son avant-garde, renforcée de 200 hommes de pied.

De Domptail il alla camper à Padoux le 10 et le 11; on lui rendit compte que Sourdis, après avoir bloqué la garnison de Remiremont (400 hommes), l'avait sommée de se rendre, mais sans succès.

La place était importante, car elle tenait alors, non seulement la vallée de la Moselle, mais aussi le meilleur passage entre cette vallée et celle de la Saône; il fallait l'enlever. Le 12, Turenne partit de Padoux et lança sur Remiremont le comte de Saulx avec la gendarmerie, les dragons et deux bataillons de gardes. Il appela en renfort Vermandois, Bourlémont, Navarre et Les Vaisseaux avec six pièces de canon. Lui-même établit son quartier général, le 12 au soir, à Éloyes, à deux lieues et demie de Remiremont, sur la rive droite de la Moselle. De là, il envoya sommer les Lorrains de se rendre, les menaçant de les faire pendre s'ils avaient la hardiesse de tenir (c'est Deschamps du moins qui l'affirme). Un officier lorrain vint au camp demander vingt-quatre heures de répit, avec promesse de se rendre, si le duc de Lorraine ne donnait de ses nouvelles d'ici-là.

Turenne accepta la capitulation, mais la voulut immédiate; et de fait, le 13 à la pointe du jour, il se présenta devant la ville qui lui ouvrit ses portes.

La garnison eut son passe-port pour se retirer et une partie des Lorrains qui la composaient vint grossir nos rangs (2). Il était temps d'occuper la place, car 1.200 Allemands allaient y entrer; ils se retirèrent en apprenant sa reddition, devant l'avant-garde de Sourdis qui remontait la Moselle (3).

---

(1) Ils étaient commandés par le colonel Tornielle de Majastre (CHARTON, *Les Anciennes Guerres de Lorraine*, p. 344).

(2) Voir, page 120, la lettre du 12 décembre de Turenne à Louvois.

(3) M. de Kortzfleisch (p. 73) donne sur la prise de Remiremont un détail dont ni Deschamps ni Beaurain ne font mention, non plus que la correspondance du maréchal. L'auteur allemand dit que les Lorrains de la garnison se reti-

Les troupes furent installées sans doute dans les localités avoisinant Remiremont (1) tandis que Turenne plaçait son quartier général au Longuet, à une lieue en aval de la ville et sur la rive gauche du fleuve (2). Il va demeurer dix jours

---

rèrent, le long de la Moselle, sur Saint-Maurice d'où, par l'ordre de l'Électeur de Brandebourg, ils se dirigèrent vers Giromagny et Belfort, pour se joindre aux troupes du prince de Holstein. Dans ce mouvement, ils auraient été poursuivis par le comte de Saulx qui serait tombé entre leurs mains aux environs de Château-Lambert.

Bien qu'il ne s'agisse là que d'un incident sans importance pour la suite des opérations, on ne croit pas pouvoir en admettre l'exactitude.

D'une part, en effet, La Fare, grand ami du comte de Saulx et qui parle plus d'une fois de lui dans ses Mémoires, ne fait aucune allusion à cette captivité. D'autre part, Turenne dans la lettre ci-dessous, donnant à Louvois les détails de la prise de Remiremont, annonce que le comte de Saulx va quitter l'armée le 13.

TURENNE A LOUVOIS

Au camp près Remiremont, 12 décembre (*a*).

Comme j'allais à Remiremont, il y avait 200 hommes dans la place et il y marchait 400 Allemands.

Je crois que c'était des troupes de Lunebourg; mais quelques gendarmes d'un parti que M. de Sourdis avait envoyé les ayant rencontrés et blessé un homme de la ville qui s'en allait au-devant d'eux, ils n'osèrent entrer; ainsi ce qui était dans la ville ayant envoyé au-devant de moi, je leur ai permis d'aller retrouver M. de Lorraine; il y est allé environ 100 hommes. le reste s'est débandé ou a pris parti. Je fais avancer les troupes près des vallées et verrai le meilleur chemin pour marcher en avant; il y a beaucoup de neige, de sorte qu'il les faut bien reconnaître..... Je me suis avancé avec ces troupes qui étaient sur la Sarre que M. le comte de Saulx commandait, lequel s'en va demain, le Roi l'ayant trouvé bon à ce qu'il m'a dit.

(1) La ville de Remiremont ne reçut d'autre troupe qu'un détachement de sauvegarde de 60 hommes commandé par le chevalier de Gémonville; il paraît avoir été réclamé par les dames chanoinesses « pour leur sécurité, quoique la communauté (la ville) ne l'eût souhaité ». Les paiements effectués à cette occasion par le grand échevin (52 escus blancs à un garde de Monseigneur de Turenne, 5 pistoles au détachement) paraissent avoir été faits à contre-cœur, tandis que la veille du départ des troupes du duc de Lorraine, on avait généreusement distribué une pièce de vin aux soldats (*Comptes des grands échevins, manuscrit de M. Puton*). On ne saurait reprocher aux habitants de Remiremont la sympathie qu'ils témoignaient alors aux troupes d'un prince qui avait su gagner leur affection.

(2) On s'explique difficilement le choix du Longuet comme emplacement du quartier général de Turenne; cette localité n'est aujourd'hui qu'un hameau dépendant de Saint-Nabord, elle compte un petit nombre de maisons et offre fort peu de ressources de cantonnement. Elle ne se serait trouvée sur le passage des troupes que si celles-ci, venant de Padoux, avaient franchi la Moselle à Arches pour arriver sur Remiremont par la rive gauche. Or, il est certain que la colonne principale, avec laquelle marchait Turenne, est venue par Éloyes (rive droite). Pour atteindre Le Longuet, Turenne a dû, par suite,

(*a*) A. G., 414-352. GRIMOARD, p. 620.

(du 13 au 23 décembre) dans cette situation, et, durant cette période, il prépare la deuxième partie de son mouvement. Il avait jusqu'alors tiré ses vivres de Nancy, il faut maintenant créer de nouveaux centres d'approvisionnements. Dans ce but, il fait établir des boulangeries à Neufchâteau, Mirecourt, Épinal et Remiremont; cette dernière ville renfermait des approvisionnements laissés par les Lorrains. Il s'abouche avec le maréchal de Duras pour tirer des ressources de Bourgogne et de Franche-Comté. Il noue des relations avec le prince de Montbéliard pour obtenir de lui des vivres. Il jalonne ainsi sa future ligne d'opération par des dépôts et il prépare en outre le ravitaillement par l'arrière en faisant rassembler des chariots.

On verra plus loin le résultat de tous ces soins; mais il faut maintenant retourner au camp ennemi pour y suivre les opérations.

---

faire un crochet vers le nord, d'une bonne lieue, après avoir atteint Remiremont; on n'en saisit pas l'utilité. Faudrait-il, pour justifier l'établissement d'un camp au Longuet, admettre en ce point l'existence d'un gué sur la Moselle que les aménagements du fleuve auraient fait disparaître? L'état actuel des lieux paraît assez bien justifier cette hypothèse sans cependant la confirmer absolument. Il existe un chemin empierré partant du Longuet et aboutissant à la Moselle, mais on n'en voit pas la continuation sur l'autre rive. Toutefois, en face du point où se termine le chemin se trouve une maison.

M. de Kortzfleisch supprime le problème en plaçant sur sa carte Le Longuet sur la rive droite du fleuve, indication qui ne correspond ni à l'état de choses actuel, ni à l'ancien état, tel qu'il ressort de la carte de Beaurain dressée au dix-huitième siècle.

CHAPITRE XII

L'ARMÉE ALLIÉE DANS SES QUARTIERS D'HIVER (1)

Le camp de Blæsheim devenait intenable, on y souffrait du manque de subsistances, la maladie et la mésintelligence y régnaient; chacun désirait le quitter.

L'armée alliée ne semble y être retenue que par l'ascendant moral qu'exerce sur elle un adversaire dont les forces sont cependant inférieures aux siennes. Que celui-ci fasse un mouvement en arrière, elle se hâtera d'en faire autant et de céder à son désir de prendre du repos.

Turenne se retire de Dettwiller sur Ingwiller; on pourrait peut-être l'attaquer, mais on est tellement obsédé par l'idée d'entrer en quartier d'hiver, qu'on lui attribuera la même pensée. On interprétera dans ce sens tous les renseignements qui parviendront et, finalement, on se décidera à se répandre dans la Haute-Alsace, ainsi que sur la rive droite du Rhin pour hiverner commodément.

Les Lorrains, on s'en souvient, étaient partis depuis un mois, après leur succès de Bénaménil et la réoccupation de quelques villes des anciens États du duc, ils s'étaient étendus le long des Vosges, de Sainte-Marie-aux-Mines, au ballon d'Alsace.

Le 25 novembre, Bournonville et les Impériaux quittèrent le camp; le 26, ce furent les Brandebourgeois; le 27,

(1) Pour cette partie de l'étude de la campagne, de nombreux emprunts ont été faits à l'ouvrage de M. de Kortzfleisch.

les troupes aux ordres du duc Guillaume de Celle les suivirent; les unes et les autres devaient cantonner en Alsace. Les troupes des cercles du Haut-Rhin, de Franconie et de l'Électeur palatin furent dirigées sur la rive droite du Rhin pour y former, aux ordres du margrave de Bade-Dourlach, un corps d'observation contre Philisbourg.

Le régiment impérial des cuirassiers Gondola fut également détaché sur la rive droite pour participer à l'investissement de Brisach; on verra plus loin le détail de cette opération.

La garde du pont de Strasbourg-Kehl fut confiée à quelques détachements des cercles haut-rhénans, souabes, franconiens et saxons.

Strasbourg, ville libre, ne reçut pas de garnison, sa populace avait été gagnée aux alliés, mais l'évêque et son chapitre étaient pour nous. Quant au Conseil des XIII et à la bourgeoisie, il est difficile de déterminer leurs tendances. M. de Kortzfleisch les donne comme favorables aux alliés; certaines délibérations du conseil, publiées par Rocholl (1), permettraient d'en douter.

Le régiment impérial Knigge, de huit compagnies, et quelques dragons de Reiffenbourg occupèrent Dachstein. Ce détachement aurait réussi, le 9 décembre, à surprendre aux environs de Mutzig et à détruire entièrement un convoi du régiment français Pourville. M. de Kortzfleisch, qui donne ce renseignement, n'indique pas à quelle source il a été puisé. Il serait utile d'en vérifier l'authenticité; on a, en effet, quelque peine à comprendre comment un régiment qui devait être alors en Lorraine, vers Domptail, pouvait avoir un convoi en Alsace, à près de 30 lieues en territoire occupé par l'ennemi.

Par contre, M. de Kortzfleisch remarque avec raison que Dachstein était le seul poste assurant la sécurité des cantonnements alliés vers le nord et que sa garnison était bien faible pour remplir cette mission. Elle eût été sans doute

(1) *Der Feldzug des Grossen Kurfürsten gegen Frankreich, 1674-1675.*

insuffisante pour empêcher Turenne de couper ses adversaires de leur communication avec Strasbourg s'il avait dirigé son mouvement tournant vers le nord au lieu du sud.

Les Brunswick-Lunebourg tenaient la région nord de la plaine d'Alsace; ils s'étendaient d'Ernstein, sur l'Ill, au nord, jusqu'à une ligne allant de Balzenheim sur le Rhin, à Kaysersberg et au Bonhomme, au sud. Schelestadt était leur quartier général. M. de Kortzfleisch admire le soin avec lequel avaient été organisés les cantonnements; toute cette armée pouvait se concentrer en six heures.

Venaient ensuite les Brandebourgeois : du Bonhomme au col de Bussang, leur limite au sud atteignait presque Ensisheim. Colmar était la résidence du Grand Électeur où toute sa cour l'avait suivi. La population de cette ville avait reçu Louis XIV l'année précédente et regrettait encore certaines mesures prises par lui, notamment la suppression de la milice bourgeoise. Le Grand Électeur s'empressa de rétablir celle-ci pour se ménager bon accueil. Il en éprouvait sans doute le besoin, car la charge du logement d'un grand quartier général était lourde aux gens de Colmar. M. Tschamber (p. 130) signale, d'après Rocholl, les difficultés que la ville éprouvait à supporter la dépense résultant du séjour de la cour. Le conseil voulut recourir à l'Électeur et n'obtint de lui que de bonnes promesses.

Les corps brandebourgeois étaient généralement à l'étroit dans leurs quartiers; c'est ainsi que la vallée de la Fecht reçut quatre régiments et que Rouffach, sur la Lauch, dut subir les régiments Dohna et Goltz qui comptaient ensemble « 2.100 hommes, 300 femmes et à peu près autant d'enfants »; Sultzmatt, village de 80 feux, reçut un régiment entier. Il est permis de douter de la joie que les populations alsaciennes durent éprouver en recevant de tels garnisaires. Le Grand Électeur donna des ordres sévères pour assurer le respect des propriétés, qui semble n'avoir pas toujours été observé. Le quartier-maître général von Berlepsch donna lieu sous ce rapport à des

plaintes; M. de Kortzfleisch affirme qu'elles n'étaient pas justifiées.

Les Brandebourgeois avaient pris de sérieuses mesures de sécurité; les corps établis dans les vallées de la Fecht et de la Thür couvraient les cantonnements du côté de l'ouest. L'occupation du Valtin, dans la haute vallée de la Meurthe, et l'organisation de la défense du col du Bonhomme complétaient ces mesures. Pour se garantir contre une incursion de la garnison française de Brisach, ils firent occuper le château de Horbourg appartenant au prince de Montbéliard.

Les Impériaux s'étendaient dans la Haute-Alsace, au sud des Brandebourgeois. Bien que logés dans un ancien pays d'Empire, le Sundgau, ils se trouvaient fort mal partagés. Trop de localités et de trop petites, pas de grande ville pour le quartier général. Ensisheim, où Bournonville avait dû s'installer, offrait peu de ressources. Sur la limite du territoire des Brandebourgeois, au nord d'Ensisheim, se produisaient des frictions pénibles entre corps voisins. Dans la répartition des quartiers, le Grand Électeur s'était taillé la part du lion, les autres pouvaient envier son sort.

Au milieu des quartiers impériaux, se trouvait la ville libre de Mulhouse qui ne pouvait être occupée. On en tirait des approvisionnements qu'on ne payait pas toujours lorsque, par exemple, on traquait le bétail du village d'Illzach, dépendant de Mulhouse. Huningue tomba au pouvoir des Impériaux le 13 décembre; la petite garnison française se rendit au général Dunevalt.

Au sud des Impériaux, se trouvaient les gens de Munster; c'est ainsi que la partie des quartiers d'hiver des alliés sur laquelle devait porter le premier effort de Turenne, se trouva occupée par le contingent le moins bon de toute l'armée.

Impériaux et Munsterois souffraient, paraît-il, de la pénurie des ressources de leur zone de cantonnement; ils auraient pu chercher à s'approvisionner dans le Brisgau,

sur la rive droite du Rhin. Malheureusement pour eux, nous tenions Brisach et le seul pont de cette région; ils voulurent en construire un autre entre Nambschein (R. G.) et Hartheim (R. D.), en amont de la place.

Les travaux étaient en cours d'exécution lorsque, le 30 décembre, parvint l'ordre de replier le matériel en grande hâte.

CHAPITRE XIII

OPÉRATIONS AUTOUR DE BRISACH

On vient de signaler l'importance que prenait, à cette période de la campagne, la place de Brisach restée entre nos mains. Notre garnison, commandée par un officier énergique, Le Roy, tenait le seul passage du Rhin de cette région, et devenait une menace constante pour la sécurité des cantonnements ennemis.

On conçoit que les alliés aient voulu enlever la place et qu'ils en aient entrepris le siège. Mais cette opération prit, à leurs yeux, une telle importance qu'elle obscurcit le jugement des généraux alliés; ils furent amenés à considérer la marche des troupes françaises vers Belfort comme une tentative de secours dirigée sur Brisach. M. de Kortzfleisch (1) assure même qu'à la veille de la bataille de Turckheim, Bournonville ne voyait encore dans les mouvements de son adversaire qu'une marche détournée pour atteindre la forteresse. La manie obsidionale qui, on l'a vu, faillit amener le Roi et Louvois à rappeler Turenne vers la Meuse, sévissait plus fortement encore dans les conseils des alliés et contribua à leur perte.

Pas un instant, Turenne ne songea à marcher au secours de la place assiégée. Plus qu'un autre, il connaissait l'importance de sa conservation; sa correspondance montre toute la valeur qu'il attribue aux deux têtes de pont de Philisbourg et de Brisach. Mais son génie clairvoyant lui permit

(1) P. 65.

de s'élever à des hauteurs inaccessibles aux esprits ordinaires et de reconnaître le véritable but à atteindre.

En dirigeant son effort vers l'armée adverse, en lui infligeant une défaite, il obtenait la délivrance de la place assiégée bien plus sûrement qu'en marchant à son secours. Au cours de la dernière période de la campagne, alors que les marches se succèdent sans interruption et que la lutte atteint le moment critique, la correspondance du maréchal est plus rare, ses lettres sont courtes. Il sent que, dans quelques jours, le succès va couronner son œuvre et démontrer aux plus obstinés la sagesse de ses desseins. Il ne prend plus la peine d'exposer ceux-ci; il n'en a plus le temps d'ailleurs. Cependant, dans une lettre à Louvois du 27 décembre, datée de Melisey, il fait part des nouvelles qu'il a reçues de Brisach. L'ennemi s'est rapproché de la place, ses préparatifs sur le Rhin ont pris plus d'activité, le danger paraît augmenter. Il se borne à dire : « Je verrai clair à cela dans peu de jours, pensant qu'il est mieux de continuer à marcher vers la rivière d'Ill. J'ai la tête tournée vers Mulhouse et apprendrai incessamment des nouvelles de l'ennemi. »

Il serait sans intérêt d'entrer dans le détail des opérations du blocus des alliés autour de Brisach. L'investissement est complet sur les deux rives du fleuve. L'ennemi réussit à détruire des moulins et d'autres constructions en abandonnant des corps flottants au fil de l'eau; il impose de dures souffrances à la garnison.

Tout cela est peu de chose à côté de ce fait qu'au lendemain de la défaite de Mulhouse, dont la nouvelle, dit M. de Kortzfleisch, tomba comme une bombe, le 30 décembre, au quartier général de Colmar, le Grand Électeur ne voit rien de plus pressant que d'envoyer un renfort important aux troupes d'investissement de Brisach. Et c'est ainsi qu'un détachement de 5.000 chevaux sous les ordres du landgrave Frédéric de Hesse-Hombourg et du général-major Chauvet est lancé, au travers du Kastenwald, sur Brisach. Au moment où il devrait rassembler

toutes ses forces, le Grand Électeur s'affaiblit, afin de parer au danger chimérique d'une armée de secours marchant pour délivrer la place. Pendant trois jours, ce détachement dont les chefs paraissent avoir fait preuve d'une réelle activité, lança des reconnaissances dans toutes les directions et s'imposa de pénibles bivouacs par un froid glacial afin d'être prêt au combat. Il ne rencontra que des traînards impériaux ou les débris des cravates de Ladron échappés au désastre de Mulhouse, ayant erré jusqu'à Bâle et trouvant enfin le salut dans les rangs des Brandebourgeois.

L'incident de Brisach nous a entraînés fort au delà des opérations des armées principales, il convenait toutefois d'en grouper les diverses phases. Les faits en eux-mêmes offrent un intérêt médiocre; mais ils démontrent, une fois de plus, combien Turenne était supérieur à ses adversaires; ils font ressortir l'originalité de sa conception de la guerre, si différente alors de celle en faveur.

Napoléon, commentant la campagne de 1674, n'a pas signalé cette caractéristique du génie de son devancier, on verra même plus loin qu'il critique la lenteur de ses marches. Turenne cependant, dans toutes ces opérations, a appliqué les principes qui devaient plus tard former la doctrine de Napoléon, et que, depuis lors, ont suivis tous les chefs d'armée victorieux. Il en a été, peut-être le créateur, certainement l'un des précurseurs; il nous permet aujourd'hui de reculer de plus d'un siècle la date de leur application et d'en fixer chez nous les racines plus profondément encore.

CHAPITRE XIV

DE REMIREMONT A BELFORT

Turenne ayant occupé Remiremont le 13 décembre, son quartier général installé au Longuet, se préoccupa aussitôt de donner le change aux ennemis sur ses intentions. Il fallait, avant tout, écarter de leur esprit l'idée qu'il poursuivrait son mouvement vers Belfort.

Un premier moyen consistait à faire des démonstrations vers les passages des Vosges, au nord du col de Bussang.

On cite volontiers à ce propos une lettre que Turenne aurait adressée à Louvois, et dans laquelle il pose en principe que, dans les Vosges, on peut engager seulement de petites armées en raison des difficultés éprouvées en franchissant les cols. On n'a pu retrouver l'origine de ce document et il est permis, sans rien enlever à la gloire de Turenne, de le considérer comme apocryphe; l'extrait qu'on en donne n'est, en effet, que l'énoncé d'un truisme.

Le comte de Bourlémont marcha sur Sainte-Marie-aux-Mines avec 350 fantassins et 50 maîtres; le chevalier de Boufflers sur le col du Bonhomme; le chevalier d'Hocquincourt sur le col de Bussang. On ne trouve pas l'indication exacte de l'effectif des deux derniers détachements; Turenne, dans sa lettre à Louvois du 22 décembre (1), dit seulement que Boufflers avait les dragons. Bourlémont arrivant au col de Sainte-Marie, le 15, le trouva inoccupé; il se maintint dans ces parages et, sans doute, se garda mal, car il ne fut pas avisé de la formation d'un gros rassemblement dans

(1) GRIMOARD, t. II, p. 622.

son voisinage immédiat. Sainte-Marie-aux-Mines était tenu par un régiment à pied de Celle, 1.000 fantassins (Ende), et 300 dragons lorrains de Sillbach, que vint renforcer une troupe de chevau-légers lorrains de 1.200 cavaliers environ. M. de Kortzfleisch, qui donne ces chiffres, ajoute que, sur le terrain, se trouvaient trois régiments à pied de Lunebourg, un de Brunswick, le régiment de cavalerie Chauvet, le régiment de dragons de Celle. les chevau-légers et les dragons lorrains.

Au petit jour, le 17 décembre (1), les corps ennemis entouraient complètement le détachement Bourlémont qui combattit vaillamment durant deux heures et demie. Les pertes s'élevèrent à 80 hommes d'après la lettre de Turenne à Louvois (22 décembre), à 140 tués et 50 blessés, 5 officiers et 50 soldats prisonniers selon les témoignages allemands.

Ces chiffres disent assez haut l'énergie avec laquelle nos troupes se défendirent; un chef est toujours répréhensible de s'être laissé surprendre; une troupe qui lutte contre un ennemi près de dix fois supérieur en nombre et qui succombe en laissant le quart ou la moitié de son effectif mort sur le champ de bataille, inscrit une page glorieuse dans ses annales.

Dans cette affaire, Boufflers et ses dragons eurent un rôle difficile à définir; ils se trouvaient à proximité immédiate du terrain de combat, Turenne dit à une demi-heure; M. de Kortzfleisch (2) précise : à 3 kilomètres, à Wissembach.

---

(1) Les dates du mouvement du détachement Bourlémont et de l'affaire du col du Bonhomme sont celles données dans l'ouvrage de M. de Kortzfleisch auquel on a emprunté également l'indication des corps alliés ayant pris part à l'affaire. La lettre de Turenne à Louvois du 22 décembre citée plus haut n'indique pas la date de la rencontre, Deschamps non plus. Un article de M. J. Bourgeois, paru dans la *Revue d'Alsace* (nov.-déc. 1908), *Le Val de Lièpvre en 1674*), fixe au 18 décembre et non au 17, le combat en question. Bourlémont se serait établi sur le Haut-du-Faîte, hauteur dominant le col, sur l'emplacement qu'avait occupé précédemment un détachement de dragons lorrains dont la présence lui avait été signalée. L'auteur fixe à 1.500 hommes l'effectif total des forces ennemies (dragons lorrains et infanterie de Lunebourg) qui vinrent assaillir Bourlémont. On voit que, selon M. de Kortzfleisch, cet effectif a été très supérieur.

(2) P. 77. M. Bourgeois (*op. cit.*) donne la même indication.

Ils n'intervinrent pas dans l'action et se bornèrent à aider à la retraite des débris du détachement Bourlémont.

Dans la lettre à Louvois précitée, Turenne approuve entièrement Boufflers de ne s'être pas engagé; à deux reprises, il revient sur cette approbation; il n'est pas permis d'avoir sur la question une autre opinion que celle du maréchal, qui, seul, fut en mesure de juger la conduite de ses subordonnés. On ne peut se défendre toutefois d'un sentiment de regret à la pensée d'une interprétation aussi étroite des devoirs de la camaraderie de combat.

La présence, aux abords de Sainte-Marie-aux-Mines, du détachement Boufflers dirigé sur le Bonhomme est étrange. Pour l'expliquer, M. de Kortzfleisch, d'après une notice du *Diarium Europæum*, suppose une rencontre de ce détachement avec le régiment des gardes du corps brandebourgeois, à la suite de laquelle Boufflers se serait retiré en dehors de la ligne qui lui avait été assignée. L'hypothèse repose sur ce fait qu'un officier du régiment des gardes du corps ramenait à Colmar 14 prisonniers français le 15 décembre.

Le détachement Hocquincourt, repoussant de Bussang des dragons lorrains, s'avança sur Wesserling et Saint-Amarin; il se heurta à un régiment d'infanterie de Brandebourg; à la suite de cette rencontre, il se rejeta vers Masse-vaux. Sa présence en ce point produisit chez le margrave Hermann de Bade une vive émotion (1).

Le succès de ces démonstrations fut complet et Turenne parvint à donner le change à ses adversaires. L'Électeur, le voyant immobile à Remiremont, était disposé à conclure qu'il prenait enfin ses quartiers d'hiver dans la région.

A la suite du combat de Sainte-Marie-aux-Mines, dont l'importance fut exagérée en raison du grand nombre de nos tués et blessés, le bruit courut qu'un corps de 7.000 Français y avait pris part (2), le duc de Celle devint inquiet pour ses quartiers d'hiver. L'Électeur et Bournonville con-

(1) KORTZFLEISCH, p. 77, 78.
(2) KORTZFLEISCH, p. 78.

sidéraient l'affaire comme une fausse attaque, ma's ne voyaient pas clair dans les intentions de leur adversaire. Le premier écrivait : « Comme l'on ne sait pas encore certainement quelle route M. de Turenne prendra, vu le nombre de ses troupes, il ne faut rien précipiter à mon advis pour la marche et ne quitter pas nos quartiers ni les affaiblir sans nécessité (1). »

Lorsqu'on étudie, ainsi que l'a fait M. de Kortzfleisch avec grand soin, le détail des mouvements ordonnés par les généraux alliés, on est pénétré de ce sentiment que ceux-ci ont été victimes de leur manque de clairvoyance et de leurs hésitations. Sentant le péril grandir autour d'eux, ils ont pris des mesures qui auraient pu produire un heureux effet si l'exécution en avait été poursuivie avec ténacité; mais la mollesse des uns, l'indécision des autres, les ont frappées de stérilité.

L'auteur allemand résume son impression dans ce jugement auquel on peut souscrire (2) : « Lorsque nous jetons un regard sur les alliés, nous voyons partout désunion, irrésolution et faiblesse. Il est impossible d'être surpris lorsque le succès va vers le général français qui connaît son but et le poursuit avec énergie. »

Ainsi, tout d'abord les alliés cherchent à gagner à leur cause le prince de Montbéliard; à cet effet, ils s'approchent de lui. Turenne fait avancer la brigade Le Cateux, qui donne au prince l'appui matériel dont il avait besoin pour maintenir sa neutralité. Par surcroît, Le Cateux bat à Montreux-Vieux, le 8 décembre, un détachement de 200 Munsterois.

Les alliés, apprenant le mouvement sur Remiremont, poussent sur Belfort et Lure deux avant-gardes sous les ordres du margrave Hermann de Bade et du prince de Holstein.

Ces deux chefs n'arrivent pas à s'entendre; ils auraient

(1) KORTZFLEISCH, p. 73-74.
(2) KORTZFLEISCH, p. 87.

pu peut-être s'emparer de Belfort où nous n'avions qu'une faible garnison, ils laissèrent Turenne renforcer la place par la brigade Sourdis. Le margrave de Bade, on l'a vu, s'émut d'une manière exagérée en voyant déboucher sur Massevaux les dragons d'Hocquincourt. Le duc de Holstein, à son tour, lorsque ses détachement avancés furent en contact avec ceux de Sourdis, prit l'alarme et donna le signal d'une retraite rapide.

Bournonville avait vu juste en proposant de concentrer l'armée des alliés au débouché de la trouée de Belfort, aux environs d'Aspach, au sud de Cernay. Sa proposition ne fut pas agréée tout d'abord du Grand Électeur, moins encore du duc de Celle qui, depuis la tentative de Bourlémont sur Sainte-Marie, se croyait menacé de ce côté. On ajourna donc le rassemblement. Plus tard, l'Électeur revint sur son refus; mais entre temps, Bournonville hanté par l'idée de protéger le Brisgau s'était reporté plus à l'est, sur l'Ill et ne pouvait plus arriver à temps pour s'unir aux autres (1).

En définitive, Turenne va trouver devant lui des adversaires dispersés, indécis sur le parti à prendre et qui seront pour lui une proie facile. Il a certainement pris toutes les mesures nécessaires pour jeter le trouble dans leurs esprits; mais il paraît bien qu'ils ont répondu à ses feintes au delà de ce qu'il pouvait espérer. Il marchera donc à la victoire d'un pas assuré.

Durant son séjour à Remiremont il a fait établir des boulangeries à Mirecourt, Neufchâteau et Épinal. Duras, gouverneur de la Bourgogne, et Beaulieu, intendant de la province, ont fait amener des vivres sur la route qu'il va suivre;

---

(1) Frédéric II, dans ses *Mémoires pour l'histoire de la maison de Brandebourg* (p. 150), apprécie comme il suit la conduite du Grand Électeur et celle de Bournonville : « L'Électeur avait prévu ce qui devait arriver et il avait conseillé à Bournonville, à différentes reprises, de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville était confiant, la retraite des Français l'endormait dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. »

Ce jugement ne paraît pas conforme à l'exposé des faits emprunté à des auteurs allemands; le grand Frédéric ne pouvait être impartial dans cette affaire où son aïeul est intéressé.

il trouvera même à Montbéliard 16.000 rations de pain, réunies pour les alliés. Le mouvement de l'armée française est préparé.

Le 14 décembre, déjà, l'avant-garde de Sourdis s'est mise en marche sur Belfort qu'elle atteint le 17.

Le 23, les colonnes principales vont s'ébranler à leur tour; à cette date, Turenne a reçu avis que le détachement commandé par le marquis de Renel, provenant de l'armée de Créqui, a atteint Mirecourt; il lui envoie l'ordre de pousser sur Lure pour faire sa jonction avec le reste de l'armée.

Celle-ci, dit M. de Kortzfleisch, marchait en trois colonnes, « selon la coutume du temps »; rien ne contredit cette assertion, ni ne la confirme, car de même que pour la marche du nord au sud, le long des Vosges, on ne trouve dans l'ouvrage de Deschamps, et dans la correspondance du maréchal, que l'itinéraire suivi par ce dernier.

Le 23 décembre, il atteint Corravillers et Faucogney; le 24, il est à Melisey où il séjourne le 25; le 26, à Champagney et le 25 au Valdoye, au nord de Belfort.

On est tenté, à première vue, de trouver lente la marche de Turenne; ses gîtes successifs ne sont guère séparés que par quatre à cinq lieues; il perd un jour en route. Mais il ne faut pas oublier que les chemins sont mauvais, que si, à la vérité, la gelée dure a succédé à la neige, le sol est très glissant, qu'enfin Turenne attend le détachement Renel qui a sur lui deux marches de retard.

Aujourd'hui que les routes améliorées sont devenues très carrossables, on a pu se rendre compte, par expérience, qu'une brigade d'infanterie, suivie d'un train fort allégé, effectuant à la belle saison, en deux étapes, le parcours de Remiremont à Melisey, accomplit un effort très honorable. La lenteur apparente de la marche de Turenne s'explique donc très naturellement.

M. de Kortzfleisch émet l'avis qu'en choisissant son itinéraire au sud des montagnes, de préférence à la route directe de Remiremont à Belfort par le ballon d'Alsace, le maréchal a voulu donner le change à ses adversaires, en leur per-

suadant qu'il n'avait d'autre but que la protection de la Bourgogne.

C'est peut-être chercher bien loin une explication qu'on trouverait plus simplement, en considérant que sur le versant sud de la montagne les chemins devraient être moins encombrés de neige que dans la vallée de la Moselle et sur le Ballon. D'ailleurs, au moment où il se décidait à marcher droit à l'ennemi, Turenne ne devait plus, sans doute, espérer lui cacher son mouvement, comme il avait réussi à le faire jusque-là.

Quoi qu'il en soit, à la fin du mois de décembre, l'armée française est rassemblée aux environs de Belfort; elle a devant elle ses adversaires dispersés et indécis, elle va frapper au milieu d'eux et en une semaine achever leur déroute.

CHAPITRE XV

LE DÉBOUCHÉ EN HAUTE-ALSACE — MULHOUSE

Au moment où Turenne arrive au Valdoye le 28 décembre, la situation des troupes alliées est à peu près la suivante :

En première ligne, l'avant-garde du duc Auguste de Holstein, à Aspach; après sa rencontre avec la brigade Sourdis, elle se retire sur Cernay et va poursuivre son mouvement plus au nord, vers Rouffach, où doit en principe se rassembler le corps brandebourgeois. Ce dernier est encore à Colmar.

Au sud de cette avant-garde, en première ligne aussi, sont les Impériaux avec quelques corps munsterois. L'emplacement de ceux-ci est malaisé à trouver.

Les corps aux ordres directs de Bournonville étaient primitivement entre la Thur et la Doller; leur chef, préoccupé d'un mouvement que Turenne pouvait diriger vers le Brisgau par Bâle, a porté la majeure partie de ses forces en arrière de l'Ill. M. de Kortzfleisch indique les emplacements suivants :

A Hundsbach, les régiments Strein et Vehlen;

A Altkirch, le régiment Portia; au nord de celui-ci, les régiments Sereni et Caprara; au nord encore, à Zillisheim, le régiment Reuss.

Les Lorrains sont au milieu d'eux; les troupes aux ordres du duc de Celle font toujours face à l'attaque supposée par Sainte-Marie.

L'alarme est donnée par Holstein; Turenne est là. La nouvelle tombe comme la foudre au milieu de ces coalisés qui pensaient hiverner paisiblement.

L'Électeur assemble aussitôt le conseil de guerre à Colmar le 28; mais les divers généraux en chef marquent peu d'empressement à s'y rendre; quelques-uns se bornent à s'y faire représenter.

On discute ce qu'on va faire, on se demande où on attendra l'ennemi, combien de monde on pourra lui opposer. Sur ce dernier point, on paraît avoir éprouvé une pénible surprise, en constatant que les effectifs ont fondu.

Après délibération, on se décide à attendre jusqu'à ce que les reconnaissances aient renseigné sur le nombre et les forces de l'ennemi. On fixe provisoirement le rassemblement entre Rouffach, Colmar et Sainte-Croix.

Cette décision implique, pour les corps de première ligne, une retraite vers le nord; Bournonville, au sortir du conseil, fait établir son ordre de mouvement pour la journée du 29; M. Tschamber en donne le résumé (1), d'après les archives de la guerre de Vienne. L'ensemble des corps impériaux et munsterois doit se porter, le long de l'Ill, à hauteur et au nord de Mulhouse.

Mais l'ordre n'est envoyé que le 29 au matin et, entre temps, le margrave de Bade qui, aux coups de canon d'alarme annonçant l'arrivée de Turenne, paraît avoir quelque peu perdu son sang-froid, a donné des ordres de son côté. Leur sens général est à peu près conforme à celui des ordres de Bournonville; mais la destination de chaque corps est différente.

Résultat : désordre dans la mise en marche.

Il paraît d'ailleurs, selon les auteurs allemands (2), que le mouvement exécuté d'après les ordres du margrave de

---

(1) P. 147.

(2) M. de Kortzfleisch et Tschamber sont sur ce point entièrement d'accord et on retrouve des phrases entières presque identiques dans les deux ouvrages. La même remarque s'applique à la description du théâtre du combat de Mulhouse. Cf. KORTZFLEISCH, p. 92, 93, 94; TSCHAMBER, p. 148, 150, 151.

Bade ressemble à un changement de garnison en temps de paix. Point de mesure de sécurité. Pas de rassemblement. Les fractions se succèdent les unes aux autres, à larges intervalles. On ne peut supposer un instant que l'ennemi soit en mesure d'intervenir déjà.

Et ainsi on se dirige sur Mulhouse ou plutôt Rudisheim, à une demi-lieue à l'est, afin d'éviter le territoire neutre de la ville. La cavalerie paraît avoir suivi, sur la rive droite de l'Ill, le chemin qui mène d'Altkirch à Mulhouse; l'infanterie et les convois sont plus à l'est, leur direction est Rixheim, à une demi-lieue de Rudisheim. On doit se rassembler au nord de Mulhouse vers Sansheim.

Turenne, le 28, s'est avancé jusqu'à Fontaine (Brun) avec la gendarmerie, la brigade de Lucinge, Sourdis et Cateux (1). Il a donné, pour le lendemain, l'ordre de marcher sur Mulhouse : « pour voir en un lieu où il savait qu'il y avait des gués, la posture où étaient les ennemis au delà, ce que les paysans ne rapportaient que bien obscurément. Ainsi il prit ce qu'il trouva, dans son quartier, de cavalerie légère, qui étaient les régiments de la brigade Sourdis : savoir Orléans et Saint-Aoust, deux que M. de Cateux avait dans Belfort, qui étaient le sien et Boncourt et la gendarmerie..... ayant commandé à 200 mousquetaires des gardes de le suivre (2). »

L'ensemble de ses forces est évalué par La Fare de 1.500 à 1.800 hommes.

Comme renseignement sur l'ennemi, Turenne, au départ, sait que les Brandebourgeois se sont retirés sur Cernay et que les Munsterois sont toujours au même point. Il s'avance par la vallée de la Largue, puis par celle de l'Ill (rive gauche), Traubach-le-Haut, Spechbach, Didenheim. La brigade Sourdis, toujours en avant-garde depuis Remiremont, est précédée par un détachement de 50 chevaux sous le marquis d'Harcourt-Beuvron, qui doit pousser à

(1) DESCHAMPS, p. 148.
(2) *Relation du combat de Mulhausen par Turenne.* GRIMOARD, t. II, p. 625.

Mulhouse même, afin de s'aboucher avec les magistrats de la ville.

Cette fois encore, comme à Ensheim, Turenne et ses ennemis suivent des routes parallèles et de même sens, séparées l'une de l'autre par un cours d'eau. Mais, tandis qu'avant Ensheim, l'ennemi venait de marquer un demi-succès, ici il est en retraite, démoralisé déjà; à ces causes d'infériorité, il ajoute la faute de ne pas se garder. Que pourra, dans ces conditions, la supériorité numérique qui déjà à Ensheim avait été impuissante à fixer la victoire ? Que pourra faire même l'avantage tactique d'occuper une hauteur et d'être couvert par un cours d'eau, que les troupes françaises pourront aborder seulement par deux gués ?

A n'envisager que les circonstances matérielles, les alliés ont tout pour eux; mais Turenne et son armée ont la supériorité morale; c'est elle, une fois encore, qui l'emportera. Harcourt signale à hauteur de Brunstadt, sur la rive droite de l'Ill, un corps de cavalerie et des convois. Turenne, qui cherche l'ennemi et veut la bataille, n'hésite pas, il ordonne l'attaque. La Fare, qui faisait partie de la brigade Sourdis, « et jamais détachement ne fut plus fatigant », résume en quelques lignes tout ce qui va être le combat de Mulhouse : « Et parce que M. Bournonville, au lieu de faire face à des gués qu'il y avait à la rivière et sa gauche à la montagne ayant une petite rivière devant lui, on passa ces deux gués, c'est-à-dire la gendarmerie à celui de la droite et Sourdis, avec la cavalerie légère à celui de la gauche dans le flanc des ennemis, dont il renversa quelques escadrons. En même temps, les premières troupes de la gendarmerie s'étant formées passèrent fièrement la petite ravine (1). »

On n'a d'autre plan du champ de bataille que celui dressé par Beaurain; les auteurs suivants l'ont reproduit plus ou moins heureusement; il est à grande échelle, mais en com-

(1) La Fare, *Mémoires et réflexions*, p. 137-138.

parant le figuré du terrain à celui de la carte d'État-major, on a l'impression que la fantaisie du dessinateur a été insuffisamment contenue. Et comme la partie principale du théâtre de l'action est occupée aujourd'hui par une voie ferrée doublée d'un canal, il est à peu près impossible de remettre les choses au point. Tout ce qu'on peut conclure avec certitude, c'est que l'action s'est étendue entre Brunstadt et Mulhouse sur environ 2 kilomètres.

La colonne ennemie était composée de Munsterois, de cravates de Ladron et de régiments impériaux; elle prit tout d'abord pour des Brandebourgeois la tête de colonne de Sourdis qui marchait sans étendards. Puis, lorsqu'elle se vit assaillie et que la gendarmerie, sous Montauban et La Trousse, franchit le gué de droite en escadrons presque déployés, elle crut avoir affaire à toute l'armée de Turenne.

Le résultat fut désastreux : les gens de Munster firent mauvaise contenance, les croates prirent une telle peur qu'une partie s'enfuit jusqu'à Bâle et vint au bout de trois jours se faire recueillir aux environs de Brisach; même les régiments impériaux, tel que celui de Caprara, furent inférieurs à leur réputation.

Le désastre aurait été plus grand encore sans les Lorrains qui, une fois de plus, se montrèrent gens de cœur et se battirent vaillamment. Les chevau-légers en particulier se firent remarquer et infligèrent à l'escadron de Bourgogne un échec momentané que le reste de la gendarmerie put réparer. Dans cette échauffourée, le marquis de Montauban qui avait eu l'honneur de diriger la première attaque, fut fait prisonnier; cette prise, dont les alliés pouvaient s'enorgueillir, contribua à les démoraliser, lorsque Montauban leur eut annoncé qu'ils avaient devant eux toute l'armée de Turenne.

Bref, après une série de combats partiels, la cavalerie alliée battit en retraite, découvrant son infanterie et le convoi qui suivait celle-ci. Le maréchal, qui était parti le matin avec l'intention de reconnaître l'ennemi, avait atteint

son but; il jugea qu'il n'était pas en forces pour poursuivre son succès jusqu'au bout et préféra attendre l'arrivée de son infanterie. Autant il avait été hardi dans l'attaque, autant il sut montrer de prudence pour ne pas compromettre l'avantage matériel et moral qu'il avait obtenu.

Celui-ci en effet était considérable, car bien que les pertes des alliés ne s'élevassent qu'à 200 ou 300 tués et blessés et à quelques étendards et timbales perdus, le combat de Mulhouse avait eu pour résultat de contraindre l'armée ennemie à une véritable retraite précipitée. L'objectif primitivement assigné à la marche du 29 étant Sansheim, un peu au nord de Mulhouse, le margrave de Bade fit pousser son infanterie une lieue plus loin jusqu'à Ensisheim par un temps affreux et des chemins détrempés. Et le lendemain, de grand matin, le duc de Bournonville les remit en marche sur Sainte-Croix, leur infligeant ainsi une étape totale de 43 kilomètres. M. de Kortzfleisch à qui ces détails sont empruntés, observe avec raison qu'on ne doit pas être surpris des pertes que subit une troupe ainsi surmenée.

L'effectif total des alliés présents sur le champ de bataille de Mulhouse est évalué par La Fare à 4.000 ou 5.000, par Deschamps à 5.000 à 6.000. Il est certain que toute la cavalerie impériale, lorraine et munsteroise était présente et a combattu; il y avait en outre la colonne d'infanterie qui ne paraît pas avoir donné (1).

Les divers corps alliés se réunirent d'abord à Ensisheim, où ils pillèrent les magasins et la ville; ils étaient si misérablement approvisionnés et avaient tant souffert, qu'on peut leur être indulgent dans cette circonstance. Le 30, ils atteignirent Sainte-Croix, où Bournonville retrouva le Grand Électeur et le duc de Celle; ses troupes donnaient l'impression d'une armée en déroute.

Turenne, pour les motifs indiqués plus haut, ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi le soir même; il se borna à

(1) M. Tschamber donne des chiffres totalement différents, desquels il résulterait que nous avions la supériorité numérique. L'assertion est tellement contraire à tous les autres témoignages qu'on ne peut même la discuter.

laisser du monde en observation sur la rive droite de l'Ill; de sa personne il regagna Fontaine, d'où il était parti le matin.

Le lendemain 30, il envoya de la cavalerie depuis Mulhouse jusqu'à Bâle; elle ramassa de nombreux prisonniers. M. de Kortzfleisch donne sur cette poursuite des détails assez précis; la brigade Humières, vers le sud, s'avance jusqu'à Landskron et reprend Altkirch. Le comte de Lorges pousse sur Bâle et s'empare de nombreux croates qui s'étaient approchés du quartier de Turenne. Un autre détachement marche sur Mulhouse pour recueillir les traînards qui s'étaient réfugiés dans la ville. La brigade Lançon se dirigeant vers Brunstadt signale dans le château la présence du régiment impérial de Portia.

Ce malheureux corps fut victime du désordre qui régnait dans l'armée alliée. Le margrave de Bade ne lui avait pas envoyé d'ordre pour le mouvement du 29; afin de justifier cet oubli, il prétendit ensuite que le régiment n'était pas sous son commandement; exacte ou non, l'excuse dénote un vice d'organisation. Posté le 29 à Karsbach, à moins d'une demi-lieue d'Alktirch, le régiment se mit en marche à 4 heures de l'après-midi, c'est-à-dire à la chute du jour. Il arriva en pleine nuit à Brunstadt, non loin du théâtre du combat qui venait de se livrer; on lui annonça que la route de Mulhouse était coupée; il se réfugia dans le château de Brunstadt. Le 30, Lançon essaya bravement, mais sans succès, d'enlever ce poste avec une avant-garde de 150 cavaliers; il échoua et envoya aussitôt demander du renfort. Turenne fit partir, dans la journée, les dragons de Tilladet, qui s'emparèrent, le soir même, de la cour inférieure du château. Le lendemain 31, il vint en personne, et donna ordre à deux bataillons (Bocquémar et Figueras) de renforcer les dragons; ils arrivèrent dans la soirée. Le 1er janvier, Foucault, chargé de mener l'attaque, reçut la capitulation du régiment Portia; 800 à 900 hommes tombaient entre nos mains sans presque avoir fait de résistance. Nous prenions dix drapeaux.

C'est avec raison que les Allemands qualifient cette reddition de catastrophe; un des vieux régiments de l'Empereur donnait l'exemple de la démoralisation; l'événement eut, dans l'armée alliée, un douloureux retentissement.

Pour Turenne, au contraire, tout allait au mieux, il recevait la nouvelle de la levée du siège de Brisach, le 31 décembre, tandis qu'il ordonnait l'attaque de Brunstadt.

Walbach
Route
de
Franck
Hundsbach

CHAPITRE XVI

TURCKHEIM

Le 30 décembre, la majeure partie des forces alliées était rassemblée autour de Sainte-Croix. Les troupes de Brunswick, conformément aux dispositions arrêtées en conseil le 28, avaient pris pour point de rendez-vous Colmar, où se trouvait également une partie de l'infanterie de Brandebourg. Le Grand Électeur, arrivant à Sainte-Croix, y reçut la nouvelle du combat de Mulhouse et fit décider la continuation du mouvement de retraite jusqu'à Colmar afin de concentrer toutes ses forces. Toutefois, ainsi qu'on l'a dit plus haut, il ordonna l'envoi d'un fort détachement (5.000 chevaux) vers Brisach, pour renforcer le corps du blocus de cette place et le protéger contre les entreprises de Turenne.

Ce dernier, après la victoire de Mulhouse, s'était retiré à Fontaine, pour y attendre son infanterie; le 1er janvier, il fit partir ses dragons et la brigade Sourdis pour Ensisheim; le 2, il s'y porta de sa personne; le 3, enfin, il y appela son armée.

Napoléon, dans son examen des opérations, reproche vivement à Turenne cette lenteur qui paraît, en effet, difficile à expliquer. Le mauvais état des chemins est un motif insuffisant pour justifier cet arrêt. Il semble que l'armée française, dont la supériorité morale était alors si grande et qui venait de battre son adversaire à Mulhouse, aurait pu se lancer plus vigoureusement à la poursuite de ce dernier. C'est ce que Napoléon n'eût pas manqué de faire et on sait avec quelle énergie il s'attachait aux débris de ses

ennemis vaincus, quels trophées il savait cueillir au milieu du désarroi où ceux-ci se débattaient, harcelés sans répit.

Turenne aurait-il obtenu le même succès en agissant ainsi? On peut le supposer, mais il sera permis de remarquer qu'à la date du 31 décembre, ses adversaires étaient encore indécis sur l'objectif qu'il se proposait. Leur incertitude eut pour effet de les amener à s'affaiblir d'un gros détachement sur Brisach. Poursuivis avec énergie, ils n'auraient eu aucun doute sur les intentions de Turenne, ils auraient probablement rassemblé la totalité des forces dont ils disposaient. Leur supériorité numérique serait devenue un sérieux obstacle pour nous. Rien ne permet d'affirmer que telle a été la raison pour laquelle Turenne a marché lentement; mais on doit reconnaître que cette lenteur lui a été plutôt favorable.

Le 3, à Ensisheim, Turenne apprit que le château de Rouffach était tenu par l'ennemi (400 dragons et 150 cavaliers de Brandebourg). Il se mit en marche le 4, vers ce point. En approchant du dernier ruisseau situé à deux portées de canon du château, on trouva quatre escadrons gardant le pont; le comte de Roye s'avança pour les charger, ils cédèrent et notre avant-garde gagna ainsi son objectif. Turenne fit halte pour attendre son artillerie, puis, laissant la brigade Lançon pour bloquer la garnison de Rouffach, il s'avança à une lieue plus loin, à Plaffenheim où l'armée entière bivouaqua dans la nuit du 4 au 5.

Pendant ce temps, les généraux alliés rassemblés à Colmar apprenaient la marche en avant de leur adversaire; ils tinrent conseil de nouveau le 2 janvier. Les avis furent très divergents : Bournonville et Wertmuller opinaient pour un mouvement vers Bâle et Huningue. Derfflinger voulait repasser le Rhin et attendre le printemps pour recommencer les opérations. Le diplomate espagnol proposait d'entrer en Lorraine pour prendre Turenne à revers. Le duc de Lorraine et le Grand Électeur furent d'avis de tenir le plus longtemps possible en Alsace. En fin de compte, on résolut d'attendre l'ennemi de pied ferme dans une position défensive.

Celle-ci fut choisie entre Colmar et Turckheim, derrière le Logelbach (alors appelé Muhlbach), petit bras de la Fecht qui s'en sépare à Turckheim. On doit reconnaître que le choix était heureux; le cours d'eau est un obstacle naturel; les alliés en accrurent aisément la valeur en remuant un peu de terre en arrière de chaque point de passage. La ligne de défense ainsi formée a devant elle, un terrain dénudé bien battu; aux deux extrémités, des localités entourées alors d'une enceinte constituent de réels points d'appui. L'Ill à l'est, les derniers contreforts des Vosges dominant Turckheim à l'ouest, empêchent que la position ne puisse être tournée.

Toutefois, le front total dépasse 6 kilomètres, c'était trop pour les 30.000 à 33.000 défenseurs. Aussi ne s'étendit-on pas jusqu'à Turckheim à l'extrême droite. On aurait dû au moins mettre garnison dans la place, de manière à ne pas la laisser exposée sans défense aux coups de l'ennemi. Un fæhnrich et 30 hommes étaient insuffisants pour en assurer la garde; on verra d'ailleurs qu'ils remplirent mal leur tâche (1).

L'aile droite, aux ordres de Bournonville, comprenait les Impériaux, Brunswickois, Munsterois et Lorrains : elle s'arrêtait à un quart de lieue environ de Turckheim et s'étendait sur un peu plus d'une demi-lieue. L'aile gauche, commandée par le Grand Électeur, avait à peu près le même front et se refusait au nord, c'est-à-dire en arrière de Colmar. Cette dernière ville était défendue par trois bataillons avec vingt pièces de canon.

En avant du front, à gauche, un fort détachement de dix escadrons sous Gœrtzke, porté à une bonne lieue au moins, vers Eguisheim, devait éclairer l'Électeur sur le mouvement de son ennemi.

---

(1) Selon Deschamps (p. 163), Turckheim aurait été primitivement occupé par deux bataillons qu'on en aurait retirés, contrairement au désir du duc de Lorraine. Kortzfleisch (p. 115, note 4) rappelle que, d'après les sources brandebourgeoises, Bournonville aurait eu, dans la place, trois régiments jusqu'au matin du 6 janvier. L'auteur allemand qui a fait de la bataille une étude minutieuse et remarquable de tous points, considère ce renseignement comme une légende. C'est lui qui donne le chiffre de 30 hommes reproduit ci-dessus. La Fare dit 300 dragons, mais on peut ici douter de l'exactitude de son information.

Bournonville avait négligé de prendre la même précaution devant la droite; il eût été mieux avisé en faisant tenir le village de Wintzenheim à une demi-lieue de sa ligne.

Telle est la position sur laquelle l'Électeur est résolu à livrer bataille avec toutes les forces dont il dispose. Si elle offrait de sérieux avantages pour la défensive, elle ne se prêtait pas, en revanche, au mouvement en avant, en raison de l'obstacle qui s'étendait sur tout le front. Aussi, ne peut-on prendre au sérieux le projet qu'avaient formé certains généraux alliés d'enfermer Turenne dans la vallée de la Fecht, d'où il n'aurait pu sortir, puisque aucune route venant de l'autre côté des Vosges n'y aboutissait alors (1). Pour mener à bien pareille entreprise, ce n'est pas en arrière du cours d'eau qu'il eût fallu se placer, mais en avant de manière à passer aisément à l'offensive.

On remarquera enfin, si l'on tient pour exacte la répartition des troupes alliées indiquée par M. de Kortzfleisch, qu'il existait seulement des réserves partielles derrière chacun des contingents, mais point de réserve générale; c'était la tactique linéaire telle qu'on la comprenait alors. Le chef suprême ne pouvait intervenir efficacement dans la lutte, sur le point menacé, surtout à l'aile opposée à celle où il se trouvait lui-même. Les inconvénients de ce dispositif se firent sentir ainsi qu'on le verra plus loin.

Le 5 janvier au point du jour, Turenne mit son armée en marche, au camp de Plaffenheim; elle formait deux colonnes (2), avec une avant-garde de 2.000 fantassins et 400 grenadiers se dirigeant vers Colmar.

---

(1) La route de la Schlucht, on s'en souvient, n'a été ouverte qu'au dix-neuvième siècle.

(2) Deschamps et La Fare, qui l'un et l'autre faisaient partie de l'armée de Turenne, donnent la même formation de marche en deux colonnes. On ne s'explique pas comment M. de Kortzfleisch et les auteurs qui s'en sont inspirés disent *trois* colonnes « selon l'habitude de l'époque », deux marchant en dehors des chemins comprenaient l'infanterie et la cavalerie; la troisième sur la route, formée de l'artillerie et des bagages. S'il en eût été ainsi, l'artillerie aurait pu arriver en même temps que l'infanterie; or, l'une des particularités de la bataille de Turckheim est que l'artillerie française n'a pu intervenir, par suite du retard de son arrivée.

A Eguisheim, on trouva les dix escadrons de Gœrtzke qui se retirèrent sans combat et donnèrent l'alarme aux alliés, vers midi. L'avant-garde poursuivit sa route jusqu'à Wettolsheim qu'elle dépassa au nord, puis tourna vers l'ouest. La droite de l'armée, sous le commandement du comte de Lorges, se déploya au contraire dans la plaine entre Wintzenheim et une église entourée d'un cimetière, à 500 mètres environ au nord de Wettolsheim. Ainsi placé face à Colmar devant la position des ennemis, Lorges observera ceux-ci par sa cavalerie, les tiendra sous la menace du choc et n'aura pas à intervenir par le feu. L'aile gauche, sous les ordres directs de Turenne, va engager l'action et la mènera seule jusqu'au bout.

Turenne connaissait bien le terrain; il avait eu, trente ans auparavant, en 1644, son quartier général à Turckheim; de nombreuses occasions depuis lors s'étaient offertes à lui d'étudier la position, au cours de ses déplacements en Alsace. Il en savait le fort et le faible. Il se rendit compte que s'il pouvait s'emparer de la ville et s'adosser à la montagne, il aurait là un excellent point d'appui pour tourner la droite de l'ennemi. Il fut confirmé dans ses intentions lorsque les reconnaissances lui signalèrent que la ville était inoccupée.

La marche de son armée sur Turckheim a donné lieu à l'une des plus étonnantes légendes qui se puissent concevoir.

Turenne est dans la plaine de l'Ill, il marche vers une localité située sur l'un des affluents de ce cours d'eau, à gauche de la direction suivie primitivement par l'armée. Pour atteindre ce point, il y a un contrefort des Vosges à contourner, la vallée de l'affluent à traverser, au total une petite lieue à parcourir depuis le point où l'on a changé de direction. On est en plein hiver, la neige couvre certainement les hauteurs et y rend la circulation fort difficile, les journées sont courtes, il n'y a donc pas de temps à perdre. Il semble, *a priori*, impossible de mettre un instant en discussion si Turenne a marché par la plaine ou par la hauteur. Un doute venant à l'esprit, qu'on consulte ceux qui se

trouvaient là. Deschamps dit : « qu'on a serré le pied de la montagne..... jusqu'à un village (c'est Wintzenheim) où il fallut prendre encore plus à gauche pour entrer dans une ouverture de la montagne où est la petite ville de Turckheim (1) ». Il ajoute que cette marche est rendue difficile par la présence de vignes, haies et chemins creux.

La Fare signale les mêmes difficultés de parcours et explique que Turenne, au lieu de marcher droit à Colmar, « enfourne » son armée dans le vallon de Turckheim comme s'il eût voulu « grimper la montagne ». Et ce mouvement de flanc surprend tout le monde, on craint que l'ennemi ne vienne attaquer l'armée tandis qu'elle l'exécute. La Fare, à qui le maréchal accorde son franc-parler, gagne la tête de la colonne et fait part à son chef de l'inquiétude générale « et de voir que nous allons du nez dans cette montagne ». En bon français, cela signifie marcher vers la montagne et non point la franchir.

Malgré le bon sens et les témoignages des exécutants, la légende s'établit un jour que, pour mieux tromper son ennemi, Turenne a escaladé le Hohlandsberg qui domine la plaine de 450 mètres, pour redescendre ensuite sur Turckheim.

Sans doute la légende a dû naître sur place dans les esprits enclins au merveilleux que ne peuvent satisfaire les solutions simples. Beaurain, en tous cas, s'en est fait l'éditeur responsable en traçant ainsi sur son plan de bataille, l'itinéraire de Turenne, mais il s'est bien gardé, dans son texte, de mentionner ce détour singulier. On s'étonnera moins de cette divergence en se rappelant que dans l'ouvrage signé Beaurain, les cartes seules constituent l'œuvre personnelle de ce dernier; le texte est d'un militaire : Grimoard, qui n'a pu accepter pareille invraisemblance.

Quoi qu'il en soit, la légende a duré plus d'un demi-siècle, acceptée sans difficulté par des auteurs tels que Peter et Gérard. Il a fallu plusieurs travaux dont le premier en date

(1) P. 161.

de l'Armée

(1858) est dû à un sous-lieutenant français : Nieger, et le dernier, celui de M. de Kortzfleisch, pour remettre les choses au point (1).

Au cours de cette digression, on a signalé l'impression qu'avait produite sur l'armée la décision de Turenne ; celui-ci mis au courant de l'inquiétude générale par La Fare lui répondit : « Effectivement vous n'avez pas tort ; mais j'ai compris que l'armée des ennemis qui a le ruisseau de Turckheim devant elle et Colmar à sa gauche, où sont ses vivres et ses munitions ne se déposterait point d'un bon poste où elle est, pour tomber sur moi et ne passerait point le ruisseau ; que d'ailleurs elle n'abandonnerait pas Colmar où sont ses magasins, de peur que je ne me jetasse de ce côté-là et ne m'en saisisse ; que pourtant elle n'était pas assez grande pour tenir Turckheim autrement que par un détachement et qu'ainsi me saisissant de ce poste, comme je vais le faire tout à l'heure, je me donnerai un passage dans

(1) M. de Kortzfleisch émet l'avis que l'erreur commise provient d'une fausse interprétation du récit de La Fare ; il en fait remonter l'origine et les responsabilités à Beaurain. Celui-ci n'avait-il pas été tout simplement trompé par une tradition locale faisant passer Turenne sur le Hohlandsberg ? On peut admettre qu'un topographe a accepté sans la vérifier une légende locale et lui a donné corps, il n'y a pas de raison de lui attribuer sans preuve la paternité d'une erreur aussi manifeste.

L'inscription de Bussang prouve que dans la région vosgienne le souvenir de Turenne est devenu légendaire. A Remiremont, on fait voir, non loin du Parmont, un camp de Turenne purement fantaisiste.

L'origine de cette dernière erreur est aisée à découvrir ; elle se trouve dans l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet et a été reproduite par d'autres historiens, notamment M. d'Haussonville (*Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France*, t. II, p. 76). Turenne se rendant en 1638 auprès du duc de Weimar alors devant Brisach, serait passé par Épinal où La Jonchette qui commandait pour le roi de France, l'aurait engagé à tenter d'enlever la bicoque de Remiremont. Celle-ci, vaillamment défendue par une petite garnison, aidée des bourgeois et même des dames chanoinesses de la ville, aurait obligé son agresseur à lever le siège après six jours d'infructueuse tentative.

On ne trouve aucune allusion à cette affaire dans la correspondance de Turenne publiée par Grimoard, ni dans les mémoires du maréchal qui commencent à l'année 1643, ni dans les histoires de Raguenet et de Ramsay. On fera observer que Turenne, qui a dirigé pour la première fois une guerre en 1644, n'avait pu, en 1638, acquérir de renommée, il n'y avait donc alors aucune raison pour qu'un commandant de troupes se départît en sa faveur des prérogatives du commandement et fît appel à l'expérience d'un jeune homme de vingt-sept ans qui n'avait pas eu encore l'occasion de se distinguer comme chef.

leur flanc, qui les obligera à retourner leur armée et à me combattre dans un terrain égal aux uns et aux autres (1). »

En admettant, ce qui est vraisemblable, que La Fare ait arrangé et peut-être allongé le discours que lui tint Turenne, il est intéressant de connaître cette page de ses mémoires parce qu'elle donne toute la bataille de Turckheim, le plan du maréchal et son exécution. C'est l'impression qu'elle a dû laisser dans l'esprit d'un officier qui a pris part à l'action après avoir reçu confidence des intentions de son général.

Turenne marche donc sur Turckheim par le chemin le plus court; arrivé sur le Logelbach, il trouve un pont abandonné, il le franchit et pénètre dans la ville mal gardée par un trop faible détachement. Il s'établit à Turckheim, étend son front au nord et au sud dans des vignes. Il s'avance ainsi le long du ruisseau. La Fare assure qu'il y fit jeter un pont à une demi-lieue au-dessous de la ville, mais Deschamps n'en parle pas. Il atteignit certainement le moulin situé près du cimetière de Saint-Symphorien, sur la rive droite du ruisseau; ce cimetière devint une tête de pont de ce côté. A ce moment, selon Deschamps, Turenne avait environ douze bataillons au nord du ruisseau; Foucault, lieutenant général, prit la direction de la ligne de combat. Les alliés dirigèrent sur ce point la majeure partie de leur aile droite; ils réussirent à nous reprendre le moulin, Turenne fit avancer les bataillons de la Marine et d'Orléans qui reconquirent le terrain perdu. Leur situation devint cependant critique; ils étaient sous le feu du canon ennemi alors que le nôtre ne pouvait entrer en ligne en raison des difficultés de circulation que présente le terrrain au nord de Turckheim. Foucault fit descendre son infanterie jusque-là logée dans les vignes, et gênée par les échalas ou les grosses perches; il l'amena (2) « dans un pré qui formait comme une plage étroite le long du ruisseau qu'il leur fit border. Ainsi l'avantage devint égal pour le terrain. »

---

(1) La Fare, *Mém.*, p. 141.
(2) La Fare, p. 166.

Il semble qu'à ce moment les Français, bordant à la fois le Logelbach et la Fecht. entouraient franchement l'aile droite ennemie qui plia, Bournonville demanda du secours à l'Électeur, celui-ci donna ordre au duc de Celle dont les troupes étaient voisines des Impériaux d'appuyer ces derniers. Le duc se refusa à marcher.

De nouveaux renforts en infanterie nous arrivaient : les bataillons des gardes, les Anglais, Bandeville; aussi, malgré le feu violent des alliés, notre mouvement en avant se poursuivait-il. On atteignait les rangs des gens de Lunebourg qui se décidèrent alors à entrer en action. Les Brandebourgeois arrivaient à leur tour de l'aile gauche; la situation des alliés devenait meilleure. De notre côté, la cavalerie commençait à intervenir : Florensac, la brigade Colonel, le régiment Mestre-de-Camp; toutes ces troupes bordaient le ruisseau; mais toujours pas d'artillerie, tandis que celle des alliés continuait à décimer nos rangs. Bref, notre offensive semblait arrêtée sans que cependant nous perdissions du terrain, lorsque la nuit vint mettre un terme à la bataille.

Le feu avait commencé vers trois heures après midi, il dura, dit-on, jusqu'à six heures sans produire alors grand effet, attendu qu'à cette époque de l'année la nuit tombe avant cinq heures. Le duc d'Aumale, dans son *Histoire des princes de Condé*, juge comme une grande habileté de la part de Turenne le fait d'avoir engagé l'action aussi tard, ce qui lui permit de la terminer sur un succès. Y eut-il vraiment pareil calcul de sa part? Nous étions partis de Pfaffenheim au petit jour, probablement entre six et sept heures, il y a trois bonnes lieues jusqu'à Turckheim; les chemins étaient détestables, la marche a dû être très lente. Il faut ajouter, à la durée du parcours celle de l'écoulement des colonnes et du déploiement de l'aile droite entre Wintzenheim et Wittolsheim. D'après M. de Kortzfleisch, c'est à midi que l'armée de Turenne était rassemblée au nord-est de Wittolsheim, il est probable que ce rassemblement ne devait comprendre que le corps de Lorges. On avait donc employé cinq à six heures pour franchir deux lieues et demie

*

et rassembler la moitié de l'armée. Il restait une lieue à faire au travers des vignes, des haies et des chemins creux pour aborder Turckheim, et se déployer le long du Logelbach. Il ne semble pas que, dans ces conditions, ce mouvement exigeât moins de trois heures et on se rend compte ainsi que, très vraisem blablement l'heure de l'attaque ne pouvait être avancée de beaucoup. Turenne, ici, semble avoir été servi par les circonstances plutôt qu'il n'a préparé les événements. Un peu de bonheur à la guerre n'a jamais amoindri la réputation des plus habiles capitaines et le génie consiste parfois à jouer sur sa propre chance en doublant la mise lorsque la fortune paraît favorable.

Pendant la nuit du 5 au 6, Turenne maintint ses troupes dans la situation où elles étaient à la fin du combat (1); « il fit occuper une hauteur au-dessus de Turckheim, pour s'en servir si les ennemis demeuraient dans leurs postes ». Les pertes avaient été sérieuses chez nous: deux généraux, Foucault et Moussy, étaient tués avec 17 autres officiers et 300 hommes; 90 officiers et 450 hommes étaient blessés; elles paraissent avoir été supérieures à celles des alliés et le fait s'explique par l'absence de canon de notre côté. Deschamps dit que les pertes ennemies ne furent « pas beaucoup plus grandes que les nôtres ». M. de Kortzfleisch les évalue à 500 à 600; il ne compte là dedans que les tués et blessés, car, dès le lendemain, de nombreux prisonniers ennemis vinrent grossir cette liste.

On est surpris de lire dans l'ouvrage de cet auteur, que le combat de Turckheim laissait à chacun des partis l'impression d'être victorieux, parce que du côté des alliés on avait gardé sa position. Comment concilier cette opinion avec le fait que dès « 7 heures on entendait du bruit dans le camp des ennemis..... ils commencèrent à marcher vers les 8 ou 9 heures du soir, tout leur bagage étant parti plus tôt (2) ».

M. de Kortzfleisch émet aussi l'avis que, le 6 janvier au

(1) Deschamps, p. 168.
(2) *Relation du combat de Turckheim* (Grimoard, t. II, p. 631).

Gagné
Com
Allemar
Indic
Infan
Cava

matin, l'offensive des alliés sur Wittolsheim ou Wintzenheim était encore possible. Les généraux alliés en jugèrent autrement, car, craignant d'être coupés de leur communication avec Schelestadt par un mouvement de Turenne sur Guémar, ils ordonnaient la retraite vers le nord une heure après que les derniers coups de feu avaient été tirés. La décision fut prise le soir même, au cours d'un conseil tenu dans l'un des moulins du Logelbach, non loin de Colmar (1); Bournonville devait résister assez longtemps pour permettre de faire filer les bagages et convois en avant; les Brandebourgeois avaient mission de faire l'arrière-garde. A 7^h 30, le Grand Électeur envoya les ordres aux commandants des divers contingents; les Impériaux et les troupes de Celle (1) n'attendirent pas le dernier moment pour se mettre en retraite. Aussi dès le milieu de la nuit, les Brandebourgeois durent abandonner Colmar et suivre le mouvement général en arrière.

L'ensemble de ces dispositions démontre, semble-t-il, d'une manière irréfutable, que les alliés se considéraient bien comme battus et que le combat de Turckheim est une belle victoire pour Turenne. L'histoire, d'ailleurs, a confirmé ce jugement.

(1) KORTZFLEISCH, p. 145.
(2) KORTZFLEISCH, p. 147.

Médaille frappée à l'occasion de la victoire de Turckheim.

CHAPITRE XVII

RETRAITE DES ENNEMIS
DERNIÈRES OPÉRATIONS EN ALSACE

Après Turckheim comme après Mulhouse, malgré la supériorité incontestable qu'il a acquise sur le champ de bataille, Turenne ne poursuit pas son ennemi (1). On ne

(1) Napoléon (33e observation) critique vivement la lenteur des opérations de Turenne à partir de l'arrivée à Belfort. Il a perdu, dit-il, six jours pour arriver à Colmar; en marchant avec plus de rapidité il aurait empêché les corps ennemis de se rallier, « il eût dû prévenir leur réunion. Tout le génie de cette opération consistait à arriver sur le pont de Strasbourg avant que l'armée fût ralliée. Turenne la manqua. Une pareille manœuvre aurait été féconde en grands résultats et d'un succès certain : si, au lieu de déboucher par Belfort, c'est-à-dire à l'extrémité des Vosges, Turenne eût débouché par le milieu des Vosges, droit sur Colmar et Strasbourg, il fût arrivé avant que les cantonnements se fussent ralliés. Il a dans cette occasion montré plus de talent dans la conception de ce beau plan que dans son exécution. » Si Napoléon s'est montré, à notre avis, trop sévère dans son jugement sur les opérations de Turenne, Frédéric II a fait preuve de plus d'impartialité à l'égard de ce dernier, mais en rejetant sur Bournonville la faute de l'échec des alliés. Dans son poème sur *l'Art de la guerre* (chant V) il cite, en modèle, la campagne d'Alsace :

> Bournonville battu, mais près de ses renforts,
> Du Rhin majestueux passa les larges bords;
> Devant lui, les Français, sous les lois de Turenne,
> Craignaient, en reculant, les monts de la Lorraine.
> Sans consulter son art, sans craindre les revers,
> Le Germain se sépare avant les froids hivers;
> Il divise son corps; il cantonne en Alsace;
> Il hâte par ses mains le sort qui le menace.
> Tandis qu'il est flatté par la sécurité,
> Que l'aigle des César s'endort en sûreté,
> Turenne se rassemble au revers des montagnes;
> Il les passe, il paraît, il fond dans les campagnes,
> Tombe sur Bournonville, enlève ses quartiers,
> De ses soldats épars il fait des prisonniers;
> Et force le Germain, par cette rude épreuve,
> A passer, en courant, vers l'autre bord du fleuve.

Il est permis d'admirer modérément les vers de l'élève de Voltaire, mais on doit reconnaître qu'ils résument fort bien les opérations en Alsace.

découvre ni dans la correspondance du maréchal, ni dans les écrits des contemporains, aucune justification de cette apparente inertie.

La citation suivante de Deschamps (1) indique même qu'elle répondait entièrement à ses intentions.

« Sur les 9 heures du matin (le 6), Montclar fut détaché avec les brigades d'Humières et de Lambert pour les suivre et les observer (les ennemis) *avec ordre de ne rien entreprendre.* »

Jugeant les choses avec notre mentalité contemporaine, on ne peut comprendre que Turenne ait abandonné ainsi les fruits de sa victoire; comparant sa conduite à celle de Napoléon dans des circonstances analogues, on songe avec regret à tout ce qu'il aurait pu obtenir par une poursuite sans relâche. Mais il ne faut pas oublier que les guerres du dix-septième siècle n'ont pas le caractère de luttes sans merci de peuple contre peuple, que présentent celles de la Révolution et de l'Empire. Dans la coalition des alliés contre le roi de France, celui-ci comptait parmi ses adversaires des amis de la veille qu'on pouvait espérer ramener à soi; on se les serait aliénés à tout jamais, en les acculant aux dernières extrémités. Enfin dans la troupe, on rencontrait nombre de soldats de fortune qui suivaient volontiers le sort du plus fort et « prenaient parti » chez le vainqueur, après être tombés entre ses mains. Fallait-il se montrer impitoyable envers eux et s'interdire à soi-même de leur ouvrir nos rangs? On ne saurait affirmer que tels furent les motifs de la conduite de Turenne; mais il serait inexact de n'en pas tenir compte pour l'apprécier.

Les alliés se retirèrent jusqu'à Schelestadt le 6 et prirent là une nouvelle position assez analogue à celle qu'ils occupaient à Colmar. Leur droite s'appuyait à la ville et leur gauche à Châtenois, au pied des montagnes.

Toutefois, au lieu de s'établir derrière la Liepvrette, de manière à s'en couvrir, ils s'étaient mis en avant. Cette

(1) P. 169.

position ne s'expliquait que s'ils voulaient passer à l'offensive, ce qui était loin de leur pensée. Ils n'y restèrent en effet que pour donner à leurs bagages le temps de passer le pont de Strasbourg. Montclar, se conformant aux ordres de Turenne, s'arrêta vers Guémar, à deux lieues de la position ennemie, qu'il se borna à observer.

En arrière de là, le régiment de dragons brandebourgeois de Bornsdorff restait à Rouffach, menacé par la brigade Lançon. Turenne renforça celle-ci de quatre bataillons appuyés de six pièces d'artillerie. La canonnade était à peine commencée, le 6, que Bornsdorff se résolut à capituler. 250 dragons et 40 cavaliers tombèrent entre nos mains, comme le régiment de Portia quelques jours auparavant.

Ainsi débarrassé de toute préoccupation en arrière de son front, Turenne poursuivit sa marche en avant; le 9, il entra à Schelestadt; le 10, Montclar se porta à Châtenois; « le 11 on eut nouvelle que l'armée des ennemis avait quitté Benfeld pour se mettre sous Strasbourg (1) ».

Turenne avait peut-être aussi une autre raison en ne poussant pas ses ennemis, c'était de ne point arriver sur Strasbourg trop brusquement, l'épée à la main, afin que la partie de la population hostile à la France n'en prît pas prétexte pour se livrer contre nous à des manifestations. Il voulait inspirer confiance aux magistrats de la cité; aussi, dès qu'il arriva à Ensisheim il envoya, par Brisach et la rive droite du Rhin, une lettre au Conseil des XIII pour les assurer de son désir « d'entretenir la neutralité avec eux sans leur faire aucun tort ». Cette démarche eut un plein succès et le conseil dépêcha le secrétaire Knyster, qui vint, le 14 janvier, assurer Turenne de ses bonnes dispositions et l'informer que l'armée alliée avait repassé le Rhin.

Ainsi fut renoué avec la population de Strasbourg le pacte d'amitié un instant rompu sous la pression des

(1) Deschamps, p. 170.

alliés et qui devait amener naturellement, plus tard, la capitale de l'Alsace à prendre sa place dans le royaume de France.

A partir de ce moment, Turenne a terminé sa campagne, il donne les instructions nécessaires pour l'entrée des troupes dans les quartiers d'hiver, et laisse, selon les ordres du Roi, le commandement à son lieutenant Vaubrun.

Celui-ci eut la mission glorieuse d'enlever le dernier poste que les alliés eussent conservé en Alsace. Dachstein avait reçu une garnison de 1.000 à 1.200 hommes du régiment impérial de Knigge qui, avec le secours de 11 pièces de canon, auraient pu, derrière les remparts de ce vieux château, offrir à nos armes une résistance sérieuse.

Vaubrun s'avance contre eux le 25 janvier avec des bataillons de Champagne, La Marine, Turenne, Bretagne, Bandeville, Rouergue, Douglas et La Ferté (ces deux derniers venant de Philisbourg) et du canon. Il ouvrit la tranchée dans la nuit même, enleva les dehors le 26 et le 27, donna l'assaut à la ville le 28, y pénétra après une lutte sanglante et amena, enfin, le 29, le gouverneur Contarini à capituler sous promesse de liberté laissée aux officiers. 800 soldats tombèrent prisonniers entre nos mains. Contarini, Vénitien passé, jadis, au service de l'Empereur après avoir rendu aux Turcs la ville de Tenedo dont il était gouverneur, se tua quelque temps après, à la suite des reproches qu'il reçut du duc de Lorraine et du prince de Bade.

Turenne se mit en route, le 20 janvier, pour retourner à la cour; son voyage au travers la Lorraine et la Champagne, fut une longue suite d'ovations et le Roi l'accueillit comme méritait de l'être celui qui venait de rendre une seconde fois l'Alsace à la France.

Les opérations poursuivies dans le courant de 1675 forment la suite naturelle de celles qu'on vient d'étudier. Toutefois elles ont pour théâtre la rive droite du Rhin;

Turenne, qui les dirige au début, a pour adversaire l'illustre Montecuccolli. Mais bientôt il trouve à Salzbach une mort glorieuse et le commandement passe aux mains de ses lieutenants. Pour ces deux motifs, il n'a pas paru nécessaire de joindre le récit de ces opérations à celui de la campagne de 1674 en Alsace.

TABLE DES CARTES ET PLANS

	Pages
*Bataille de Sinsheim, 1/10000	66 *bis*
*Bataille d'Ensheim, 1/20000	100 *bis*
Théâtre des opérations d'octobre 1674	108 *bis*
Opérations entre Belfort et Mulhouse	144 *bis*
Marche sur Turckheim	150 *bis*
*Bataille de Turckheim, 1/20000	154 *bis*
Carte d'ensemble du théâtre des opérations	164 *bis*

*Carte extraite de l'Atlas de Beaurain.

Les culs-de-lampe représentant les médailles commémoratives de batailles sont reproduits d'après Beaurain, sauf celui reproduisant la médaille de la bataille de Turckheim, sur la couverture, qui a été obtenu par cliché direct sur une épreuve de la médaille. Les coins de celles-ci existent encore à la Monnaie de Paris.

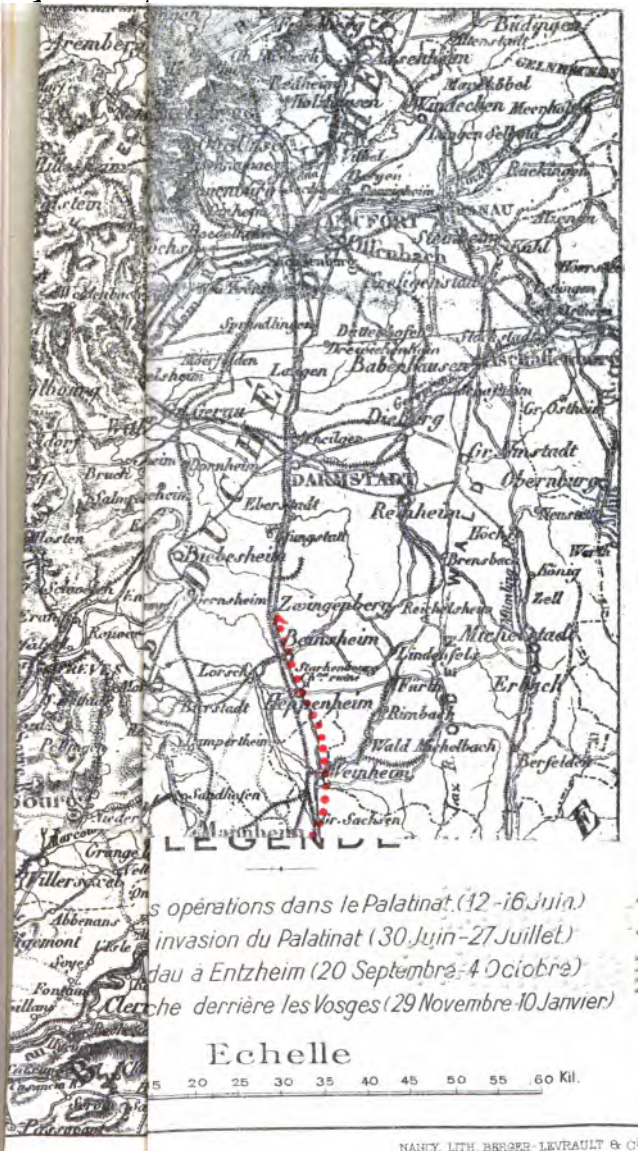
TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Avant-Propos		v
Bibliographie		xiii
Chapitre I.	— Les ennemis de la France	1
— II.	— Le Roi, Turenne, Louvois	8
— III.	— Le théâtre des opérations	19
— IV.	— Les forces en présence	22
	I. — Armée française	22
	II. — Les armées des alliés	34
— V.	— Opérations sur la rive gauche du Rhin (mars-mai)	50
— VI.	— Premières opérations dans le Palatinat. Sinsheim	61
— VII.	— Seconde partie des opérations dans le Palatinat	71
— VIII.	— Opérations sur la rive gauche du Rhin (1er août-4 octobre) Ensheim	87
— IX.	— L'arrivée des renforts (octobre)	102
— X.	— Le plan d'opération derrière les Vosges	109
— XI.	— Marche de Turenne derrière les Vosges	117
— XII.	— L'armée alliée dans ses quartiers d'hiver	122
— XIII.	— Opérations autour de Brisach	127
— XIV.	— De Remiremont à Belfort	130
— XV.	— Le débouché en Haute-Alsace. Mulhouse	137
— XVI.	— Turckheim	145
— XVII.	— Retraite des ennemis. Dernières opérations en Alsace	156
Table des cartes et plans		161

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

D'ENS

P 164 bis



NANCY. LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS, 5-7, RUE DES BEAUX-ARTS — RUE DES GLACIS, 18, NANCY

La Bataille de Turckheim (5 janvier 1675), par Paul MULLER. 1905. Brochure grand in-8, avec 2 croquis . . . . . 1 fr. 25

Les Ingénieurs militaires en France pendant le règne de Louis XIV. *Origine du corps du génie*, par Ch. LECOMTE, colonel du génie. 1903. Un vol. in-8 de 155 pages, broché. . . . . 2 fr. 50

Les Archives de la Guerre, historiques et administratives (1688-1898), par Paul LAURENCIN-CHAPELLE, rédacteur principal aux Archives de la guerre. 1899. Un volume in-8, illustré de 4 planches et 52 vignettes anciennes en fac-similé, broché . . . . . 7 fr. 50

Historique des Corps de troupe de l'Armée française (1569-1900). Publication du Ministère de la guerre. Un beau volume grand in-8 de 798 pages, composé de tableaux à livre ouvert à raison d'un tableau par corps, et illustré de 75 gravures dans le texte et de 35 belles planches hors texte en phototypogravure d'après la collection des aquarelles du Ministère de la guerre. Couverture illustrée en couleurs de JOB, broché . . . . . 10 fr.
En belle reliure maroquiné plein, plaques spéciales, tête dorée . . . . . 15 fr.

Le Maréchal de Gassion (1609-1647), d'après des documents inédits, par H. CHOPPIN, capitaine de cavalerie. 1907. Un volume grand in-8 de 206 pages, avec portrait, broché. . . . . 3 fr. 50

L'Épopée des Alpes. *Épisodes de l'histoire militaire des Alpes*, en particulier des Alpes françaises, par Joseph PERREAU, chef de bataillon, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École militaire de Saint-Cyr. Avec une préface de M. le général BORSON. Tome Ier. 1903. Un volume in-8 de 357 pages, avec 32 cartes, plans et illustrations, broché . . . . . 7 fr. 50

La Guerre des Alpes. *Guerre de la Succession d'Autriche, 1742-1748.* Mémoire extrait de la correspondance de la Cour et des Généraux, par F. É. DE VAULT, lieutenant-général, directeur du dépôt de la guerre (1763-1790). Revu, annoté et accompagné d'un Résumé et d'Observations, par P. ARVERS, colonel d'infanterie, sous-directeur au ministère de la guerre. 1892. Deux vol. grand in-8 de 1.600 pag., avec 18 cartes et croquis dont 4 en couleurs et une grande carte d'ensemble au 1/320.000e . . . . . 30 fr.

Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans, par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1894. Un beau volume in-8 de 400 pages, avec 10 dessins d'uniformes, par Henry GANIER, 4 cartes et 7 plans de batailles, broché sous couverture illustrée . . . . . 10 fr.
Relié en percaline gaufrée, tête dorée . . . . . 12 fr.

Rosbach et Iéna. *Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du dix-huitième au dix-neuvième siècle*, par le baron COLMAR VON DER GOLTZ. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par le commandant CHABERT, du 20e régiment de chasseurs. Nouvelle édition. 1896. Un volume in-8 de 493 pages, avec 2 plans coloriés, broché. . . . 5 fr.

Tableaux d'Histoire militaire (*1643-1898*), par J. de VERZEL, lieutenant au 54e régiment d'infanterie. 1901. Un volume in-4, contenant 39 tableaux à double page, broché fort . . . . . 3 fr.

Récits d'Histoire militaire, par GELLY, lieutenant au 146e régiment d'infanterie. 1909. Un vol. in-8, avec 44 croquis de batailles ou de sièges, br. . 2 fr.

Histoire générale de l'Armée nationale, *depuis Bouvines jusqu'à nos jours* (*1214-1892*). Recrutement, organisation, écoles. Armement, uniformes, drapeaux. Hiérarchie, grades, avancement. Administration, discipline. Art militaire, par Ch. ROMAGNY, ex-professeur à l'École militaire d'infanterie. 1893. Volume in-12, broché . . . . . 3 fr.

Nancy, Impr. Berger-Levrault et Cie

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

NOV 25 1936

15Dec'49AP

11Jul'55SE

JUL 11 1955 LU

INTERLIBRARY LOAN
OCT 24 1990
UNIV. OF CALIF., BERK.

LD 21-100m-8,'34

YC 74096

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(510) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

OCT 18 1996

20,000 (4/94)